5.10.392

5 R. 10.

XV
Allen
Tom. I
1725

Quas Deus ægrotis offert Epidaurius herbas.
Ipsa Salus certa miscuit antè manu—

ABREGÉ
DE TOUTE
LA MEDECINE
PRATIQUE.

OÙ

LES SENTIMENS DES PLUS HABILES Médecins sur la nature des Maladies, de leurs causes, & des Remedes qui leurs conviennent, confirmées par des observations, avec quelques augmentations dans la deuxiéme Edition de cet Ouvrage.

Par M. J. ALLEN, Docteur en Médecine, Traduction Françoise d'un Chirurgien de Paris.

On y a joint la Méthode de SYDENHAM, pour guérir presque toutes les Maladies ; avec la véritable idée de tous les accidens qui les accompagnent.

ENSEMBLE,

Quelques Formules conformes à la Pratique Françoise, & approuvées par les plus habiles Praticiens ; avec quelques Remedes usitez dans l'Hôtel-Dieu de Paris, & dans l'Hôtel-Royal des Invalides.

TOME PREMIER.

A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez GUILLAUME CAVELIER, près la Fontaine S. Severin, au Lys d'Or.

M. DCC. XXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

BIBLIOTECA

AVERTISSEMENT du Traducteur.

CETTE Traduction de la Pratique de Médecine, abregée de M. Allen, Medecin Anglois, n'a pas été faite pour ceux qui ſont initiez dans les principes de l'art, & qui ont déja commencé à traiter méthodiquement des malades.

Ceux dont je parle qui travaillent à perfectionner leurs connoiſſances dans le traitement des maladies, outre les excellens Profeſſeurs qui travaillent ſans ceſſe à leur inſtruction, dans les differentes écoles de cette grande Ville, ont à leur choix beaucoup de Livres, où toutes les Maladies qui peuvent affliger le corps humain ſont traitées plus à fond, & avec plus d'étenduë qu'elles ne le ſont dans cet abregé.

On a cependant cru, que la Traduction Françoiſe de cet Ouvrage pourroit en quelque façon remedier à un mal qui ne régne que trop généralement dans tous les lieux qui ſont éloignez des Villes, les malades étant obligez dans les Bourgs & Villages qui en ſont écartez, de s'addreſſer à des gens qui n'ayant pas la moindre no-

tion de la nature des Maladies, n'ont d'autre choſe à leur propoſer que la routine aveugle de quelques ſaignées & des purgatifs les plus communs, après quoi ces premiers remedes n'ayant pas de ſuccès, les conſultations qu'ils addreſſent aux Médecins des Villes les plus proches pour en tirer du ſecours, ſont ſi confuſes & ſi mal digerées, qu'elles ſont plus propres à embarraſſer ces Medecins, qu'à les mettre au fait des maladies pour leſquelles ils les conſultent, n'étant inſtruits ni des ſignes ni des ſymptômes qui peuvent leur en indiquer le véritable caractere.

Il eſt donc à préſumer qu'en cas que des gens ſi peu éclairez vouluſſent bien lire avec un peu d'attention, la Pratique abregée que nous leur mettons entre les mains, ils pourroient acquerir des notions des maladies les plus communes, qui ſuffiroient pour les mettre à portée de les déſigner dans leurs mémoires par leurs propres ſignes qui ſont exactement & clairement déduits dans cet Abregé; deſorte qu'en joignant dans ces relations aux ſymptômes qui caracteriſent les maladies, l'âge, le ſexe, & la conſtitution plus forte ou plus foible des malades, les Médecins par eux conſultez, ſeroient en état de faire à leurs mémoires des réponſes plus préciſes, & de

leur donner des conſeils beaucoup plus ſalutaires.

On a joint à l'Abregé de M. Allen, la Méthode genérale du celebre Sydenham, où les ſignes de la plupart des maladies les plus fréquentes ſont déduits d'une maniere encore plus conciſe, & où les remedes propres à les guérir ſont aſſez conformes à ceux que M. Allen propoſe dans ſa petite Pharmacopée : mais comme il y en a pluſieurs qui ne ſont pas d'un fréquent uſage dans la pratique Françoiſe, & que les ingrediens qui entrent en leur compoſition ne ſont pas faciles à trouver dans ces lieux éloignez, on a compris qu'il ne ſeroit pas hors de propos d'y ajoûter des Formules plus aiſées à préparer, plus connuës dans notre pratique, & qui fuſſent compoſées de drogues plus faciles à recouvrer.

L'on a pour cela fait choix de quelques Formules preſcrites par les plus habiles Praticiens, que l'on a fait ſuivre de quelques remedes uſitez dans l'Hôtel-Dieu de Paris : Et M. Morand de l'Academie Royale des Sciences, Chirurgien-Major de l'Hotel-Royal des Invalides & Juré à Paris, ayant bien voulu nous faire part de quelques remedes qui ſont adminiſtrez avec ſuccès dans cet Hôtel, nous avons cru ne pouvoir mieux terminer notre Re-

cüeil de remedes qu'en les joignant aux précedens.

Ce ſont-là les motifs qui ont porté le Traducteur à mettre cette Pratique abrégée en langue vulgaire, en vûë de la facilité que pourroient avoir les Chirurgiens des Bourgs & Villages de conſulter avec fruit les Médecins de leur voiſinage, & de l'utilité que les habitans des campagnes les plus reculées pourroient en tirer pour leur ſoulagement & pour la plus ſure & la plus prompte guériſon de leurs maladies.

PREFACE de l'Auteur.

SI l'on conſidere la Médecine, qui eſt le plus noble de tous les arts, par rapport à ſes premieres notions, à ſes Principes, & à toute ſa Théorie, il faut convenir qu'elle a fait un merveilleux progrès dans ces derniers tems : mais il eſt très-fâcheux que la Pratique qui eſt ſa partie la plus utile, n'ait pas marché d'un pas égal vers ſa perfection.

L'art de guérir ne s'avance qu'à pas lents, & dans la révolution de pluſieurs ſiecles, il eſt très-rare de voir paroître un génie ſuperieur, qui ait avantageuſement battu le fer dans cette partie ſi difficile ; car ſi

l'on parcourt la Liſte des Médecins en remontant même juſqu'au tems d'Hippocrate, on trouve très-peu de ces génies ſublimes parmi un nombres preſqu'infini d'eſprits médiocres.

Cependant au lieu d'une bonne Pratique & d'une Méthode de guérir préferable à celle des anciens, on nous a fourni ſans ceſſe & même juſqu'à l'ennui, de nouvelles Hypotheſes, & des Théories récemment inventées, qui marquent mieux le faſte & l'oſtentation de l'art, qu'elles ne ſont utiles au traitement des malades. Auſſi ne s'éloigne-t'on pas de la verité quand on dit en commun proverbe, & comme une choſe inconteſtable, que les raiſonnemens des Médecins ne guériſſent pas les malades, puiſque ce proverbe n'eſt que trop ſouvent verifié par l'obſervation & par l'experience dans la pratique de la Médecine.

Mon deſſein eſt donc de donner ici une bonne & loüable pratique

Médecinale extraite en moins de diſcours qu'il me ſera poſſible, des écrits des Auteurs les plus accreditez qui pourront me la fournir, & de l'appuier ſur leur authorité. C'eſt ce que j'entreprend de faire preſentement; & il me ſemble que j'ai par ce moyen lieu d'eſperer, que s'il arrive dans la ſuite à une perſonne plus éclairée que je ne ſuis, de former le même projet, & de l'executer d'une maniere plus ſçavante & plus utile, l'on verra pour lors du premier coup d'œil, juſqu'où l'on a actuellement porté la véritable & ſolide Méthode de guérir les Maladies.

Je m'en tiendrai néanmoins pour l'ordinaire à la fonction de donneur d'avis, en repréſentant au naturel toutes les Maladies ſelon les idées que les plus excellens Médecins s'en ſont formez, & en les ſuivant auſſi dans l'expoſition de leurs cauſes & de leurs prognoſtics; après quoi je propoſerai ſuccinctement quelques Remedes de ceux que ces celebres

Auteurs ont eſtimé les plus efficaces, dont je donnerai des Formules choiſies, afin de diſpoſer les commençans à guérir les malades promptement, ſurement & agréablement, comme nos premiers Maîtres nous l'ont preſcrit.

Il ne faut pas juger des citations des Auteurs ſur leur nombre, mais ſur leurs poids, & ſur leur authorité. Je n'ai pas donné aux Aphoriſmes du celebre M. Boërhaave toutes les loüanges qu'ils méritent, parce que je ſçai qu'ils ſont entre les mains de tout le monde, qu'il n'y a perſonne qui n'en faſſe un cas très particulier, que c'eſt un Ouvrage qui ne laiſſe rien à deſirer, qu'un eſprit tout divin ſemble avoir dicté ce Livre excellent, que l'on doit plus eſtimer que l'or le plus pur; qu'un Médecin doit le lire & relire ſans ceſſe, & le porter continuellement ſur ſoi.

J'avouë ingénuement que je me ſuis peu étendu ſur les Etimologies des Maladies, parce que leurs origi-

nes & leurs cauſes prochaines nous ſont ſouvent trop cachées, pour que toute la pénetration de notre eſprit puiſſe les bien débroüiller. Et en effet pour ne rien diſſimuler, ces cauſes nous ſont d'ordinaire ſi peu connuës, que nous ſommes pour en juger comme ſont les taupes, abſolument privez de la lumiere; de maniere que nous devons nous regarder comme ceux qui vogueroient en pleine mer ſans connoître les longitudes.

A mon égard, j'ai tiré pour compoſer ce petit Ouvrage, peu de choſe de mon propre fond; cependant afin qu'il ne paroiſſe pas que je n'y aye aucune part, je reconnois d'y avoir inſeré quelque choſe du mien pour le communiquer au Public, environ dans cent endroits, & Dieu veüille que ces endroits-là ne ſoient pas les moins utiles & les plus défectueux de tout l'Ouvrage.

En quel état néanmoins que ſoit maintenant ce petit travail, je ſuis bien perſuadé que je ne ſçaurois pour

le préſent y rien inſerer qui puiſſe le rendre plus limé & plus utile, & je ne ſçaurois même rien promettre pour l'avenir, qui puiſſe lui donner plus d'agrément, & augmenter aux yeux du Public ſon prix & ſa valeur.

J'ai cru enfin qu'en finiſſant cet avis, je ne pouvois m'empêcher de dire que je n'ai point mis au jour ces collections, à la perſuaſion de mes amis, ni dans la vûë du gain, non-plus que dans le déſir d'en tirer de la gloire, mais de propos déliberé, parce qu'il m'a paru que c'étoit faire une choſe honnête & équitable de travailler à l'avantage des malades & des jeunes Médecins.

Je vous laiſſe après cela, mon cher Lecteur, & vous prie de recevoir agréablement ces Extraits, & de prendre en bonne part le petit préſent que je vous fais ſimplement comme une marque de l'amitié que j'ai pour vous, & de mon inclination bienfaiſante.

ABREGE'

ABREGE
DE TOUTE
LA MEDECINE
PRATIQUE.

La Nature eſt la premiere Medecine ; le Medecin eſt ſon Miniſtre, mais il faut ſur-tout que Dieu toûjours clément & miſericordieux beniſſe les remedes.

Premier aſſemblage de Maladies.

CHAPITRE PREMIER.

Des fiévres en general, tirées de la lecture & de l'obſervation.

ART. 1. LEs Fiévres, comme l'a fort bien remarqué le célebre Sydenham, rempliſſent avec leurs dépendances, le tiers de tout ce qui Prélude.

concerne toutes les autres maladies; outre qu'intereſſant toutes les parties du corps, nous croyons avec raiſon, qu'il faut commencer notre Abregé par cette maladie.

Ce que c'eſt que la fiévre.

ART. 2. Or la Fiévre, ſelon le même Auteur, n'eſt autre choſe qu'un effort de la nature par laquelle elle agit de tout ſon pouvoir pour chaſſer la matiere morbifique ennemie jurée du corps, & rendre la ſanté au malade.

Diviſion des fiévres.

ART. 3. La diviſion des Fiévres la plus générale & la plus naturelle eſt de les partager en éphémêre, intermittente, continente, & continuë.

L'éphemere.

ART. 4. La plus traitable de toutes les Fiévres eſt l'éphemere, ou la Fiévre d'un jour, qui eſt cauſée d'ordinaire par un coup de Soleil, par un violent exercice, ou par quelqu'autre accident exterieur, & qui ſe termine ordinairement dans l'eſpace de vingt-quatre heures, enſorte qu'il ſuffit que le malade ſe mette au lit & qu'il ſe repoſe pour en être délivré.

Fiévre intermittente.

ART. 5. Les Fiévres qui en approchent ſont les intermittentes, qui ſont nommées quotidiennes, tierces, & quartes ſimples; ou doubles, tier-

ces & doubles quartes. Le premier accès de ces sortes de Fiévres se termine aussi comme les Fiévres d'un jour, dans l'espace de vingt-quatre heures, un peu plus ou moins : mais elles ont coutume de revenir, ou tous les jours, ou le troisiéme jour, ou de quatre en quatre jours.

ART. 6. Une autre Fiévre s'associe avec les précedentes, c'est celle que les Grecs appellent syneque ou continente, qui est à la verité une Fiévre continüe, mais qui ne subsiste pas dans tout son cours avec la même violence, & dont la durée s'étend sans que la chaleur cesse durant plusieurs jours, quoy qu'elle ait ses redoublemens & ses diminutions en des tems reglez ou irreguliers qui s'entresuivent sans qu'il y ait une intermission parfaite. Fiévre continente.

ART. 7. Les Fiévres dans leur dernier degré sont appellées Synoques ou continües proprement dites, qui sont égales depuis le commencement jusqu'à la fin, sans qu'on y remarque aucune augmentation ou diminution periodique ; comme sont les Fiévres qu'on appelle malignes, pestilentes, & même la peste. Fiévre continüe.

Fiévre symptomatique.

ART. 8. Il me ſemble que les autres Fiévres doivent être appellées le plus ſouvent ſymptomatiques, comme ſont toutes les fiévres inflammatoires, par exemple la Fiévre rouge, celle qui accompagne la rougeole, la petite verole, l'éreſipele, le rhumatiſme, l'eſquinancie, la pleureſie, auſſi bien que les Fiévres colliquatives, les Fiévres hectiques, les Fiévres vermineuſes, &c.

Sentiment de Sydenham ſur les Fiévres.

Il faut avoir égard à la ſaiſon de l'année.

ART. 9. Ceux-là, dit-il, tiennent à l'avanture une route fort douteuſe, & ſont guidez par un fil incertain, qui dans le traitement des fiévres n'ont pas toujours devant les yeux la ſaiſon de l'année, ſelon qu'elle eſt favorable ou contraire à de certaines maladies épidemiques, ou à rendre toutes les autres maladies ſemblables à celles qu'elles peuvent produire : or ces differentes conſtitutions dépendent d'une certaine alteration de l'air qui nous eſt peu connüe, & qui eſt très difficile à expliquer, & ces conſtitutions cauſent des fiévres qui leur ſont propres & particulieres,

à raiſon dequoy on les peut appeller des Fiévres locales ou ſtationales.

Il faut peu tarder dans le commencement d'une nouvelle fiévre.

ART. 10. Au commencement des nouvelles fiévres, il faut ſe donner un peu de patience, & l'on ne doit pas employer précipitament les grands remedes: il faut alors examiner avec attention le caractere particulier de la maladie, tirer ſur tout ſes indications de ce qui peut nuire ou profiter au malade; & je n'heſite pas d'avoüer que dans le traitement des fiévres il m'eſt quelquefois arrivé, n'étant pas ſeur de ce que j'avois à faire, de m'être fort bien trouvé, auſſi bien que le malade, de ne faire aucun remede: car pour lors en examinant ſimplement la maladie afin de la mieux combattre, ou bien la Fiévre ſe calmoit d'elle-même, ou elle ſe declaroit de telle ſorte, qu'il m'étoit aiſé de connoître après cela de quels remedes je devois me ſervir pour la détruire.

Les cauſes de la fiévre.

ART. 11. La chaleur ſeule n'eſt pas la cauſe de la Fiévre, dit Hippocrate dans ſon Traité de l'ancienne Medecine; mais c'eſt en même tems le chaud & l'amer qui la produit, le chaud & l'acide, le chaud & le ſalé,

& bien d'autres combinaiſons. L'on ſçait auſſi par experience que la Fiévre peut attaquer des corps qui joüiſſent même d'une parfaite ſanté, n'ayant chez eux aucune diſpoſition maladive: par rapport à la plethore ou à la cacochimie &c. Ces gens-là ſont pourtant attaquez de la Fiévre, lors qu'il arrive quelque changement conſiderable à l'air qu'ils reſpirent, à leur regime ordinaire & à toutes les autres choſes non naturelles, parce que l'occaſion de cette variation d'air & de regime, leur ſang eſt ſuſceptible d'une nouvelle diſpoſition.

Les corps ſains peuvent en être attaquez.

L'indication generale.

ART. 12. L'indication générale dans le traitement des Fiévres, conſiſte à rétablir le mouvement déreglé du ſang dans ſon état naturel, de maniere qu'il ne ſoit ny trop vif ny trop rapide, à cauſe des fâcheux accidens qui pourroient en réſulter, & il ne faut pas auſſi qu'il ſoit trop lent & trop languiſſant, pour ne point ralentir les actions naturelles; & c'eſt là-deſſus qu'on doit ſe regler pour ſaigner plus ou moins un malade, ou pour s'abſtenir abſolument de ce remede.

ART. 13. Quand le malade a du

penchant pour vomir, j'eſtime qu'on ne peut pas ſe diſpenſer de luy donner un vomitif; parce que ſans cela il ſurvient d'ordinaire une diarrhée dans le cours de la maladie, qui eſt quelquefois dangereuſe. C'eſt dans le commencement qu'il faut donner l'émetique, & ſi l'on a manqué de le donner dans ce tems-là, on peut encore le donner en tout autre tems quand les forces du malade ſont ſuffiſantes: mais après l'avoir donné il faut faire prendre un remede anodin à l'heure du ſommeil. Les jours ſuivans ſi la ſaignée n'eſt pas indiquée, & qu'il n'y ait pas de flux de ventre, on peut donner des lavemens de deux jours l'un, juſqu'au dix & au douziéme jour; car s'agiſſant alors de la ſecretion des humeurs, il faut uſer de remedes un peu plus chauds, pour en avancer la coction. Lors que la fermentation ſe fait regulierement il ne faut uſer d'aucuns remedes; parce que la dépuration des humeurs eſt une œuvre de nature.

L'uſage du vomitif.

ART. 14. Vers le quinziéme jour ſi l'on aperçoit une loüable ſéparation dans les urines, & que les accidens ſoient fort diminuez, il faut en venir

Il faut purger vers la fin.

au purgatif, de peur que les feces ou ſedimens qui reſultent de la fermentation qui ſont dépoſées de côté & d'autre, venant à rentrer dans la maſſe du ſang, ne cauſent une rechute, il faut cependant differer quelquefois juſqu'au dix-ſeptiéme jour.

La purgation après la ſaignée.

ART. 15. J'aſſure pour l'avoir bien éprouvé, que rien ne rafraîchit ſi puiſſament un malade que la purgation faite après la ſaignée: car l'on ſçait par experience que la purgation après la ſaignée eſt plus propre à calmer ſurement la fiévre qu'aucun autre remede, tant à cauſe qu'elle entraîne les ordures des intcſtins, que parce qu'elle diſpoſe à l'uſage des reſtaurans.

Deux ſortes de ſecretions.

ART. 16. Deux ſécretions ſont requiſes pour la dépuration du ſang la plus naturelle; ce ſont celle qui ſe fait par les ſelles, & celle que produit la tranſpiration; la derniere ſe fait pour l'ordinaire inſenſiblement & par une évaporation un peu plus ample, plûtôt que par une ſueur toute évidente; quand cette ſéparation s'eſt faite par tranſpiration, la diarrhée eſt moins dangereuſe.

L'opinion de Monſieur Boerhaave.

ART. 17. La Fiévre eſt une maladie très fréquente, toûjours accompagnée d'inflammation, qui eſt le plus ſouvent ſuivie d'un grand nombre d'accidens. Les ſymmes com à toutes fiévres.

ART. 18. Dans toutes les Fiévres qui ſont produites par des cauſes interieures, les malades ont un heriſſement de poil, un pouls précipité, & une chaleur en differens tems plus ou moins grande; & quand ces accidens viennent promptement, c'eſt une Fiévre aigüe, & quand ils ſont tardifs, c'eſt une Fiévre lente. La Fiévre commence preſque toûjours par un ſentiment de friſſon, & on la connoît dans la ſuite principalement par la viteſſe du pouls; ainſi la contraction du cœur eſt plus fréquente, & la réſiſtance eſt augmentée juſques dans les vaiſſeaux capillaires; alors l'idée d'une Fiévre aigüe ſe rend toute évidente, qui peut être produite par differentes cauſes. La guériſon d'un malade ſemble être dans les Fiévres la premiere indication que la nature ſe propoſe; cependant

cette maladie ſe termine aſſez ſouvent par la mort, ou elle dégenere auſſi quelquefois en d'autres maladies.

La cure générale des fiévres.

ART. 19. La cure générale de toutes les Fiévres conſiſte ſommairement à l'égard que l'on doit avoir au regime de vie, à corriger l'acrimonie irritante de l'humeur & à l'éloigner, en diſſolvant ſa lenteur, & en calmant les ſymptomes. Si l'on s'aperçoit dans une Fiévre que la nature excede dans ſes operations, on la modere par la diete, par la diminution de la nourriture, par la ſaignée, par les lavemens rafraîchiſſans; & lors que la nature paroît languiſſante, on l'excite par l'uſage des cardiaques aromatiques & des volatiles. Quand on aura détruit la cauſe de la Fiévre, les autres accidens ceſſeront, parce qu'ils en dépendent comme de leur origine; de maniere que s'ils peuvent ſubſiſter ſans que la vie du malade ſoit en danger, ils ne demandent pas de cure particuliere, & il y a même de la témerité à les vouloir combattre: mais s'ils arrivent à contre-tems & qu'ils ſoient trop violens, il faut les

Celle des accidens.

calmer chacun en particulier par des remedes qui leur conviennent, ayant toûjours égard à la cauſe qui les produit, & à l'état de la maladie.

L'idée d'Ettmuller.

ART. 20. La Fiévre eſt un mouvement de la nature, ou bien un certain combat par lequel elle tâche d'éloigner par le ſecours des eſprits plus ou moins alterez, tout ce qui eſt contraire à l'économie animale. L'intention de la nature dans la fiévre.

ART. 21. Il faut impoſer aux malades une diete plus ou moins rigoureuſe ſelon que la Fiévre eſt plus ou moins aigüe. Il ne faut pas ſe mettre en peine que les malades ſoient pluſieurs jours ſans prendre de nourriture ; car je n'ay jamais vû aucun febricitant mourir de faim, au lieu que la Fiévre augmente quand on engage les malades à prendre des alimens, parce que c'eſt la faim qui doit dans la maladie en regler la quantité, la maniere d'en uſer, le tems, & la qualité.

ART. 22. Preſque dans toutes les Fiévres les vomitifs ſont profitables quand on les donne au commence- L'uſage des vomitifs & des ſudorifiques.

ment. La nature elle-même juſtifie l'uſage des ſudorifiques; ils ſont très bons dès que l'on a quelques ſignes de coction, ils ont même leur utilité pendant tout le cours de la maladie, & les Fiévres guériſſent aſſez ſouvent, quoy qu'on uſe de ces remedes ſans méthode & ſans diſtinction. L'eſprit de ſel Ammoniac ou ſon ſel volatil eſt un fébrifuge univerſel qui ne manque guere de produire ſon effet. Toutes les drogues ſucrées ſont très nuiſibles dans les Fiévres. Hippocrate recommande le vin dans toutes les Fiévres. J'ay toûjours obſervé tant que les urines ſont crües que l'état du malade eſt incertain, au lieu que lors que l'on a des ſignes favorables de coction on peut juger plus ſurement de la maladie; mais la coction eſt l'ouvrage de la nature. Entre les ſignes mortels il n'y en a point de plus certain que de voir un malade continuellement porter ſes mains à ſon nez ſans qu'il s'en écoule aucune matiere.

Sentiment de Baglivi.

ART. 23. Dans les maladies aigüe

& dans les inflammatoires il faut employer peu de remedes ; car il ſuffit d'obſerver les voyes par leſquelles la nature tend à ſe déchager, & de ſuivre ſon penchant en ſecondant ſes efforts, ſans quoy le malade s'en trouve plus mal.

Il faut ſuivre les mouvemens de la nature.

ART. 24. Dans les Fiévres univerſelles, c'eſt-à-dire dans celles qui ſont cauſées par le ſang même, il ne faut pas faire beaucoup d'attention à la partie affectée pour en tirer des indications curatives, parce que les premieres cauſes des Fiévres & des parties qui y ſont premierement affectées nous ſont d'ordinaire inconnües, & quand il nous arriveroit de les connoître, il faudroit toûjours diriger notre intention vers la conſtitution de la maſſe du ſang par rapport à la Fiévre, plûtôt que d'être attentif à la ſpeculation fautive des cauſes prochaines, ou de celles qui en ſont les primitives qui échapent à notre penetration.

Il ne faut pas s'arrêter aux vaines ſpeculations.

ART. 25. C'eſt pourquoy ſi les premieres voyes ſont obſtruées, & qu'il faille les vuider & les décharger, il faut travailler d'abord à détruire le foyer de la Fiévre ; & ſi le ſang

eſt exalté & fortement agité, il faut réprimer ſon impetuoſité, s'il eſt embarraſſé d'humeurs groſſieres & comme coagulé, il faut le diſſoudre & le rendre plus fluide. Car c'eſt quaſi dans l'obſervation de ces trois préceptes que conſiſte toute la cure des Fiévres qui ne dépendent pas de la lezion d'un organe particulier, mais de l'amas des humeurs, ou dont la cauſe eſt dans le ſang même, ou dans les premieres voyes. Et lors que la nature tend à produire une criſe, ou qu'elle a déja commencé de l'émouvoir, il faut en ce cas ne pas moins s'abſtenir des remedes que de fuir la peſte.

ART. 26. Il m'arrive ſouvent de juger de l'iſſuë des maladies par l'odeur qui exhale du corps des malades, prévoyant par là ſi elle ſera facile à guérir ou rebelle; ſi elle ſera longue ou courte, ou de quelqu'autre caractere. On voit de certains malades en leur touchant le pouls quelques jours avant leur mort, du corps deſquels il exhale une odeur fétide & cadavreuſe, ſemblable à celle qui exhale dans les Egliſes du corps des cadavres, comme je l'ay obſervé

nombre de fois; & il eſt à propos que les Medecins y faſſent une ſérieuſe attention.

Compilation de differens ſentimens.

ART. 27. Hippocrate en ſon Aphoriſme de la Diete, s'explique ainſi. Quand une maladie eſt aigüe elle eſt d'abord accompagnée de violens accidens, & pour lors il faut réduire le malade à une diete très rigoureuſe, mais quand le contraire arrive, on peut luy donner une nourriture plus abondante, & s'éloigner de cette diete très exacte à proportion que la maladie s'éloigne de l'excès de ſa violence. *Aphor. 7. Section 1.* Regle ſur la diete.

ART. 28. On ſe trompe groſſierement, dit Baglivi, lors que dans les maladies aigües & dans les inflammations on accable les malades de tant de remedes que la nature ne ſçachant où elle en eſt, & ſe trouvant agitée d'une part par la violence de la maladie, & abattüe de l'autre par le poids des remedes, elle eſt enfin forcée de ſuccomber : car le mouvement ordinaire de la nature étant troublé & interrompu par les Le mal qui arrive du trop grand nombre de remedes.

doſes réiterées du grand nombre de medicamens ſans ordre & ſans méthode, ny la Fievre ne diminüe, ny la criſe ne ſe declare au tems où elle devroit arriver, pendant que le malade combattant ſans être ſeur de l'évenement, ou devient plus mal, ou tombe dans une maladie chronique.

ART. 29. Voicy ce que dit Willis, il eſt certain par l'experience, que la fréquente ſaignée rend les gens plus ſujets à la Fiévre, que ceux qui n'uſent pas ſi fréquement de ce remede. C'eſt pour cela qu'on dit d'ordinaire que ceux qui ſe font faire ſaigner dans un certain tems, ſont ſujets à la Fiévre, & contractent un embonpoint exceſſif, à moins qu'ils ne ſe faſſent ſaigner tous les ans au même tems.

Prognoſtic général.

ART. 30. Morton nous enſeigne que dans les Fiévres continües lors que le pouls eſt fort, & qu'il ſe maintient dans le même état, quoy qu'il y ait délire, des tremblemens, des convulſions tendineuſes, & que d'autres mauvais ſymptomes dépendans du genre nerveux, ſemblent menacer d'une ruine prochaine; tout cela

n'eſt pourtant pas d'un ſi mauvais augure : au lieu qu'un pouls fréquent, foible & vacillant, fait voir que la mort n'eſt pas éloignée, quoy que les autres ſymptomes paroiſſent fort adoucis.

Des Fiévres intermittentes.

Sentiment de Morton.

ART. 31. La Fiévre intermittente eſt une chaleur contre nature allumée dans le ſang par une expanſion des eſprits qui revient en des tems reglez. Dans cette ſorte de Fiévre, le grand froid, le friſſon, la chaleur & les ſueurs s'entre-ſuccedent de fort près ; & durant l'accés le malade reſſent une douleur univerſelle, ſouffre des nauſées & des vomiſſemens, une douleur de tête, & des lombes ; l'accès eſt violent, & la maladie entiere eſt ſouvent plus ou moins longue. La Fiévre intermittente ſimple eſt facile à connoître, car elle ſe montre d'elle-même ; & quoy qu'elle varie en quotidienne, en tierce, en quarte &c. le levain morbifique eſt toûjours le même, & cede toûjours

La définition de la fiévre intermittente.

certainement & promtement au Quinquina.

Prognoſtic des intermittentes.

ART. 32. On ne voit mourir perſonne d'une Fiévre intermittente, ſi ce n'eſt dans la durée du premier accès, lors que le grand froid ſubſiſtant provient de l'oppreſſion des eſprits ; mais quand les Fiévres intermittentes deviennent chroniques, elles dégenerent quelquefois en des maladies très dangereuſes.

La curation.

ART. 33. On obſerve que ny la ſaignée, ny les vomitifs, ny les purgatifs, ny les ſudorifiques, ny quelqu'autre remede que ce ſoit donnez dans l'accès, ne contribuent en rien pour la guériſon de ces ſortes de Fiévres ; mais j'ay vû ſouvent la Fiévre intermittente guérie en donnant au malade trois heures avant ſon troiſiéme accès, une doſe raiſonnable de vin émetique. L'antimoine diaphoretique donné au malade peu de tems avant ſon accès, guérit auſſi quelquefois la Fiévre. Le ſel d'abſinthe eſt encore un fébrifuge, & j'ay éprouvé avec ſuccès la potion ſuivante.

Prenez de l'eau de Chardon benit, & de l'eau Thériacale diſtillée, de chacune deux onces, du Sel d'Abſin-

the une demie drachme, du Syrop de Limons une once & demie ; meſlez le tout, & donnez-en la moitié au malade trois heures avant ſon accès, & l'autre moitié quand l'accès commence.

Dans les Fiévres intermittentes, Dollée regardoit comme un grand ſecret de donner au malade avant l'accès depuis une demie drachme juſqu'à une drachme de *Lapis Lazuli* dans l'eſprit de vin.

Avant que le Quinquina fût en uſage, l'efficace de pluſieurs amers contre les Fiévres étoit connüe, & mon ſpecifique compoſé d'abſinthe, de chardon benit, de racine de gentiane, de fleurs de camomille, & en particulier ma décoction amere & ma poudre febrifage, donnez de quatre heures en quatre heures, ſont des remedes très ſalutaires aux malades qui n'ont pas été guéris par le Quinquina, parce qu'il ne convient pas à leur conſtitution particuliere.

Tout le monde ſçait que les Fiévres intermittentes ſont quelquefois guéries durant l'été par ces ſortes de remedes ; mais tous les Medecins con-

Le Quinquina eſt un remede général.

viennent à preſent que le Quinquina eſt un fébrifuge univerſel, qui guérit promtement, ſurement & radicalement toutes les Fiévres intermittentes en quelque ſaiſon que ce ſoit, de quelque âge & temperament que ſoient les malades, & qu'il n'eſt plus neceſſaire que les Medecins donnent la torture à leur eſprit pour inventer d'autres fébrifuges.

» Le Quinquina, dit Morton, n'ex-» cite aucune ſueur, il corrige d'abord » toutes ſortes de coctions ſans aucu-» ne évacuation ſenſible, ſi ce n'eſt » qu'il ouvre quelquefois le ventre à » de certains malades, mais ſans leur » faire la moindre violence; & la ma-» niere de le faire prendre aux mala-» des eſt à preſent parfaitement con-» nüe: C'eſt-là ce que nous avions à » dire des Fiévres intermittentes ſim-» ples. »

ART. 34. Les ſymptomes des Fiévres intermittentes illegitimes ſont quelquefois très violens, & le type de ces ſortes de Fiévres ſe cache ſouvent ſous le maſque d'un vomiſſement, d'une diarrhée, ou de quelque autre douleur très violente dans leurs differens accès. Le veritable caractere

de ces Fiévres se connoît principalement par l'augmentation & le relâchement periodique des symptomes, & par la couleur de brique que l'on remarque aux urines. Ces sortes de Fiévres bâtardes se déguisent aussi très souvent sous la forme de beaucoup d'autres maladies qui font naître par occasion des symptomes fort differens & très fâcheux, comme sont par exemple de grands vomissemens, des diarrhées accompagnées d'épreintes, des coliques, ou de *cholera morbus*, des douleurs de côté semblables à celles que cause la pleuresie, l'ophtalmie, l'apoplexie, la migraine, des convulsions universelles ou particulieres, des douleurs néphrétiques, & enfin des douleurs de reins semblables à celles de l'accouchement, comme je l'ay souvent observé dans la pratique.

Curation.

ART. 35. Le caractere de ces maladies qui se montrent sous des formes si differentes, est certes tout-à-fait inconstant, cependant elles dépendent toutes du même ferment, & elles sont toutes guéries par leur même antidote, qui est le Quinquina, quand il est donné avec prudence, & d'une maniere convenable.

CONCLUSION.

La cauſe prochaine des fievres intermittentes.

ART. 36. Après avoir fait une ſérieuſe diſcuſſion de toute l'hiſtoire des Fiévres intermittentes, on a lieu d'établir pour leur cauſe prochaine la viſcoſité du liquide arteriel, qui ſéjournant dans ſes conduits cauſe enſuite, ſelon Monſieur Boerhaave, cette prompte & vigoureuſe contraction du cœur, qu'on nomme la Fiévre.

Methode de Galien pour les fievres quartes.

ART. 37. La méthode que Galien a tenüe pour guérir les Fiévres quartes, conſiſtoit à donner d'abord un vomitif, & le jour ſuivant il faiſoit prendre au malade le ſuc d'abſinthe, après quoy demie heure avant l'accès il luy faiſoit avaler une doſe de theriaque.

ART. 38. Les épithémes ou les topiques que l'on applique au poignet ſont quelquefois de très bons fébrifuges; on peut en alleguer pour exemple le fébrifuge de Michaël, appliqué ſur le carpe. Morton recommande les deux ſuivans ſur les experiences qu'il avoit faites.

Prenez des poudres d'Oliban & de

Terebenthine, de chacune parties égales, appliquez-les sur le poignet : ou bien,

Prenez des feüilles de grande Chélidoine & de Rhüe, de chacune une poignée, réduites en cendres, du Savon de Venise, & du Sel marin, parties égales; formez-en une masse avec le plus fort Vinaigre. J'ay souvent éprouvé moy-même sur les enfans du premier âge l'Emplâtre rouge fébrifuge appliquée frequement sur la fossette du cœur en forme d'épithême.

Lavement fébrifuge.

ART. 39. Ceux qui ne peuvent pas user du Quinquina en boisson, peuvent être guéris de la Fiévre en recevant sa décoction en lavement. C'est le lavement fébrifuge de Fuller. Or l'experience fait voir que ce remede réussit mieux aux enfans qu'aux adultes.

Remede pour le frisson.

ART. 40. Quand le frisson de la fiévre secoüe toute la peau, pour lors l'onction faite avec l'huile de gerofle distillée sur la région épiastrique fait promtement cesser cette espece de convulsion générale, selon Baglivi.

D'autres fébrifuges.

ART. 41. La poudre de l'écorce interieure de Fresne, donnée depuis

une demie drachme juſqu'à une drachme en forme de Quinquina, eſt vantée de quelques-uns comme produiſant aſſez ſouvent d'auſſi bons effets que le Quinquina même, & pour être quelquefois même plus efficace ſuivant les frequentes épreuves qu'en a faites le Sieur Henry Vaughan, très ſçavant & très celebre Docteur en Medecine. On dit la même choſe de l'écorce de l'Aune, que l'on choiſit tout auprès de ſa racine. On eſtime auſſi que les fleurs de Sel Ammoniac ſont un excellent fébrifuge, ſur tout contre les Fiévres intermittentes.

Des Fiévres continentes ou remittentes.

Sentiment de Morton.

Le caractere de la fiévre rémittente ſimple.

ART. 42. La Fiévre nommée des Grecs Sineche, qui eſt celle qu'on nomme continente ou rémittente, ſe connoît fort aiſément par ſes accès ou ſes intermiſſions periodiques, qui reviennent tous les jours ou de deux jours l'un à la même heure; & la difference qu'il y a entre cette Fiévre & l'intermittente, conſiſte en ce

ce que dans l'intermiſſion de la premiere la chaleur febrile ne s'éteint jamais entierement, & que ſes redoublemens ne reviennent pas des friſſons ſi violens.

De plus, ſur la fin de chaque acces le malade ſuë beaucoup pour l'ordinaire, & ſon urine qui durant le redoublement eſt toujours fort rouge, dépoſe dans l'intermiſſion un ſédiment fort loüable. C'eſt là le vray caractere de la Fiévre rémittente ſimple.

ART. 43. Mais dans la Fiévre rémittente illegitime, il ſurvient au genre nerveux des accidens conſiderables, comme ſont des douleurs aux muſcles, aux tendons, & aux membranes, le Rhumatiſme, la Pleureſie, la colique, & d'autres maladies inflammatoires & convulſives déguiſées, & les parties glanduleuſes fourniſſent des excretions d'humeurs très abondantes; ſçavoir, de grands vomiſſemens, des *Cholera morbus*, des diarrhées, des dyſſenteries; ce qui rend le caractere de la fauſſe ſyneche très obſcur; il arrive de là que les redoublemens periodiques n'ont rien de fixe, & reviennent aſſez ſouvent pluſieurs fois dans un même jour,

c'eſt-à-dire qu'à meſure que l'évacuation & la douleur augmentent, la chaleur & le pouls diminuent, & quand ces derniers ſont diminuez les premiers augmentent.

Le prognoſtic de la fievre remittente.

ART. 44. La Fiévre rémittente entant que ſimple & tant qu'elle ſubſiſte en cet état, n'eſt tres rarement & preſque jamais mortelle ; parce qu'avant qu'elle la devienne, il faut qu'elle change ſon caractere, & qu'elle paſſe d'une rémittente ſimple dans une rémittente maligne ; mais la fauſſe rémittente ou la mixte, quoy qu'elle ne ſoit pas mortelle par elle-même, elle ne laiſſe pas de la devenir aſſez ſouvent à cauſe des accidens qui l'accompagnent.

Plus les accès & les intermiſſions ont leurs tems reglez, plus les bons intervalles ont de durée, & moins ces ſortes de Fiévres ſont dangereuſes ; le contraire eſt toûjours mauvais. Les évacuations que la nature produit dans ces Fiévres ſont toûjours peu fideles, & ſont pour l'ordinaire moins critiques que ſymptomatiques. L'évacuation pour être critique & ſalutaire, ne doit ſe faire que par les ſueurs ou par la ſalivation ; la pre-

miere eſt plus promte, & l'autre n'eſt pas moins ſûre, quoy qu'elle ſoit plus tardive & plus incommode.

Durant l'augment de cette maladie, c'eſt un très mauvais ſigne quand l'urine devient inſenſiblement plus pâle & plus ſubtile, & que le pouls devient plus fréquent, plus foible & plus inégal; au lieu qu'un pouls fort & inégal, une urine rouge & chargée de ſes nuages, & celle ſur tout qui dépoſe un ſediment loüable, ſont de bons ſignes quand la maladie eſt parvenuë à ſon état, quoy que d'autres ſymptomes ſubſiſtent & ſemblent être d'un mauvais préſage.

ART. 45. La Fiévre remittente ſimple ne cede pas moins ſûrement à la vertu du Quinquina que la vraie intermittente; parce que le ferment de la Fiévre eſt à peu près le même dans l'une & dans l'autre. L'efficace du même fébrifuge eſt preſque auſſi ſûre contre la rémittente bâtarde que contre la ſimple, pourvû qu'il ſoit adminiſtré au malade conformément à la violence des accidens qui accompagnent la maladie; mais le remede n'agit pas ſi promptement, parce que la maladie eſt plus grande, & qu'il

La curation.

faut par conſequent donner le remede en plus grande quantité : C'eſt enfin de la convenable adminiſtration de ce fébrifuge, & de le réïterer plus ou moins, que dépend la cure radicale de ces ſortes de Fiévres.

ART. 46. Pour ce qui eſt de remedier dans ces Fiévres aux accidens les plus preſſans, ou plûtôt de les adoucir, il faut en uſer comme on l'indiquera à l'égard des autres Fiévres, aux paragraphes ſuivans 79. 80. &c. il ſuffit à preſent de remarquer que lors qu'une Fiévre rémittente par un effet de ſon caractere particulier, ou pour avoir manqué à quelque choſe dans la conduite de la maladie, change ſon type, & ſe convertit en Fiévre continüe ou maligne, elle demande alors une cure toute differente.

Des Fiévres continües.

la definition des fievres continües.

ART. 47. La Fiévre continüe, ſinoque, ou autrement dite, Fiévre putride, eſt celle qui ſans marquer aucuns accès ou intermiſſions depuis ſon commencement juſqu'à ſa fin, ſemble du moins toûjours perſiſter dans le même état. Les fermens fébriles, ou le foyer de la maladie dans toutes

les Fiévres dont on a parlé, & dans celle dont il s'agit, ſemblent ne differer qu'à raiſon du degré d'une plus grande ou d'une moindre élevation.

Le foyer de toutes ces fiévres eſt preſque le même.

Sentiment de Willis.

ART. 48. On obſerve dans les Fiévres putrides quatre differens tems, ; ſçavoir, le commencement, l'augmentation, l'état & le declin ; on remarque au commencement les accidens ſuivans, qui ſont pour l'ordinaire le friſſon ou le redoublement, la laſſitude & le trouble de tout le corps, avec la ſoif & l'inſomnie, la douleur de tête & des lombes, les nauſées & les vomiſſemens. Dans l'augment, la douleur de tête & les inſomnies opiniâtres, la ſoif inſuportable, les délires, la phrénéſie, les mouvemens convulſifs, l'amertume à la bouche, un mauvais goût, la langue fort chargée, le pouls vif & fréquent, l'urine très rouge, le plus ſouvent trouble & fort chargée ſans dépoſer aucun ſédiment loüable.

Quatre tems dans les fievres putrides.

C'eſt dans l'etat que doit arriver la criſe, qui tient dans la Fiévre continüe à peu près lieu d'accès dans les

intermittentes, qui a coutume de n'arriver que dans un tems fixé & après le retour de certaines heures : car la même choſe arrive aux mouvemens critiques des Fiévres continües qui ſe font de quatre en quatre jours, ou quelquefois de ſept en ſept jours. Ces criſes ſe font le plus ſouvent par des ſueurs ou par des hémorragies.

Il ſe fait auſſi quelquefois des criſes imparfaites qui ne terminent pas la maladie, comme ſont celles qui ſe font par les urines, par le vomiſſement, par les ſelles, par des éruptions ſur la peau, par des bubons, ou par d'autres excretions ou évacuations.

Les tems des criſes ſont fort incertains. Si la Fiévre eſt d'abord très violente on peut attendre la criſe au quatriéme jour ; mais lors que la Fiévre eſt moindre quand elle commence, elle ſe termine d'ordinaire au ſeptiéme jour ; & quand elle eſt très foible en commençant, elle eſt en danger de continuer juſqu'au onziéme jour, au quatorziéme & au delà.

Remarque importante.

ART. 49. Il faut cependant obſerver que tout de même que les accès des Fiévres intermittentes reviennent en de certains tems, les mouvemens

critiques des Fiévres continües ont auſſi leurs retours à peu près ſemblables, & cela pour l'ordinaire au quatriéme jour : car bien qu'une criſe parfaite ſoit ſouvent prolongée juſqu'au quatorziéme, dix-ſeptiéme & vingtiéme jour, il arrive neanmoins dans l'intervalle de legers mouvemens critiques qui enlevent d'avance une partie de la matiere fébrile, en attendant que la nature ſoit en état par un vigoureux effort de l'enlever en entier : car ordinairement la nature à moins qu'elle ne ſoit détournée d'ailleurs, tente à chaque quatriéme jour à ſe décharger du fardeau qui l'incommode, ce qui fait pour l'ordinaire qu'au quatriéme, ſeptiéme, onziéme & quatorziéme jour, ſans que les planettes y prennent aucune part, & par les ſeules Loix naturelles, il arrive des mouvemens critiques.

ART. 50. Il faut entendre par le declin de la maladie l'état où elle ſe trouve, & celuy du malade, ſoit qu'il tende à la gueriſon ou à la mort. Il faut encore entendre la diſpoſition où ſe trouve la maſſe du ſang & des humeurs, après une criſe bonne ou

Le declin des fievres.

mauvaiſe, parce que le malade n'eſt pas encore en ſûreté : Auſſi arrive-t'il quelquefois qu'après des criſes imparfaites les malades reſtent languiſſans, & que s'ils s'en tirent, ils ſont long-tems à ſe rétablir.

Le Ptyaliſme dans les fievres.

ART. 51. Il arrive aſſez ſouvent dans le declin des Fiévres, que des immondices s'étant incruſtées ſur la face interieure des parties de la bouche, y cauſent des aphtes qui fourniſſent aux malades une ſalivation fort abondante ; de maniere que l'on croiroit qu'ils auroient uſé du Mercure, leurs gencives ſe gonflent, & leur haleine contracte une mauvaiſe odeur.

Diviſion des fievres en ardentes & en lentes.

Mais pour établir une cure rationnelle de ces Fiévres, il eſt fort à propos de les diviſer en Fiévres ardentes & en Fiévres lentes, que l'on prétend être abſolument differentes l'une de l'autre.

Ce que c'eſt que le Cauſus.

ART. 52. La Fiévre ardente autrement appellée *Cauſus*, eſt celle qui eſt accompagnée depuis le commencement juſqu'à la fin d'une chaleur très violente, d'une ſoif inſupportable, & de tous les autres accidens qui marquent une extrême phlogoſe

dans le ſang ; cette Fiévre eſt ſuivie des plus terribles accidens ; la criſe en eſt difficile, & l'évenement très dangereux ; ſa chaleur ne peut preſque ſe ſouffrir au toucher, tant elle eſt brûlante, & c'eſt auſſi le ſigne qui la caracteriſe le mieux, outre qu'elle eſt preſque toujours accompagnée de l'inflammation de quelqu'un des principaux viſceres.

Le Sentiment de Monſieur Boerhaave.

ART. 53. Il y a une chaleur ardente dans le *Cauſus*, une ſechereſſe de toute la peau qui paſſe juſqu'à l'interieur des narines, de la bouche, & à la langue ; la ſoif eſt inextinguible, les nauſées, le vomiſſement, les troubles d'eſprit, les inquiétudes, les laſſitudes ſont à l'excès : le malade eſt tourmenté d'une petite toux ; ſa reſpiration eſt frequente, ſerrée, & il paroît tout étouffé ; ſa voix eſt claire & gliſſante, le délire luy ſurvient, la phreneſie, l'inſomnie, le *Coma*, la convulſion, & des redoublemens aux jours impairs. Les accidens du *Cauſus* les plus ordinaires.

ART. 54. Le malade meurt ſouvent au troiſiéme & quatriéme jour, Le prognoſtic du *Cauſus*.

& il paſſe rarement le ſeptiéme, lors que le *Cauſus* eſt parfait. L'hémorragie termine ſouvent la maladie, mais quand elle eſt petite, le malade périt le troiſiéme ou le quatriéme jour. Cette évacuation eſt annoncée par une douleur alanuque, une peſanteur aux tempes par l'obſcurciſſement des yeux, la tenſion des parties précordiales ſans douleur, l'écoulement involontaire des larmes ſans d'autre ſigne mortel; par la rougeur du viſage, la demangeaiſon des narines; elle devient très ſalutaire dans un jour critique, & la maladie ſe termine auſſi dans un pareil jour par le vomiſſement, le flux de ventre, la ſueur, le flux d'urine, par des crachats épais; le redoublement qui revient dans un jour pair eſt très mauvais s'il arrive avant le ſixiéme jour; l'urine noire ſubtile, & qui vient en petite quantité eſt mortelle; le crachement de ſang eſt mortel; l'urine ſanglante eſt mortelle; la déglutition bleſſée eſt un mauvais ſigne; la froideur des extremitez en eſt encore un très mauvais, la rougeur du viſage & la ſueur qui en excede eſt d'un mauvais préſage; le cours de ventre

eſt mortel, quand il y a des mouvemens convulſifs le délire eſt proche, & la mort n'eſt pas éloignée ; ſouvent auſſi la peripneulmonie attire le délire. Dans la Fiévre ardente, dit Hippocrate, s'il y a tintement d'oreille, foibleſſe de vûë, & que l'on reſſente une peſanteur au nez, ce ſont des ſignes d'un délire prochain.

ART. 55. Dans ce cas là les habits du malade doivent être legers, il faut le mettre dans une ſituation élevée, qu'il boive beaucoup d'une tiſanne adouciſſante un peu acide, aqueuſe & dégourdie ; ſes alimens doivent être legers, mêlez avec la farine, l'orge, l'avoine, autrement le gruau, & les fruits un peu acides.

Il faut de plus mettre la ſaignée en uſage au commencement de la maladie, lors qu'il y a des marques de plénitude, des ſignes d'une inflammation conſiderable, une chaleur inſupportable, une grande rarefaction, que la révulſion eſt neceſſaire, que les accidens ſont preſſans, & quand on ne peut pas les calmer par un moyen plus efficace.

L'on eſt quelquefois obligé d'employer les lavemens anodins, laxatifs

& rafraîchiſſans, ſelon que la grande chaleur & la ſechereſſe du ventre le demandent ; l'on peut encore en ce cas là uſer des remedes dilayans, nitreux, & moderément laxatifs.

Cependant il faut ſe reſſouvenir avec ſoin de l'avis de Malſchmidius : La Fievre maligne, dit cet Auteur, ſe déguiſe aſſez bien ſous la forme du *Cauſus*, que le Medecin prenne donc garde à ne pas tomber dans l'erreur. Il faut donc s'informer ſoigneuſement ſi les malades ne ſe plaignent pas d'un ſerrement de cœur d'une foibleſſe extraordinaire, & d'autres fâcheux accidens ; il faut de plus examiner ſes urines, parce que le traitement de ces differentes Fiévres varie beaucoup ſelon les divers ſymptomes qui les accompagnent.

ART. 56. Les remedes particuliers propres à ſatisfaire à ces intentions, doivent ſe tirer de la Section 79. & 80. où l'on traite des ſymptomes des Fiévres.

Les Sentimens d'Ettmuller.

Des fievres lentes. ART. 57. Les Fiévres lentes quoy que moins aiguës, ne laiſſent pas

d'être continuës, parce qu'elles ne laiſſent pas aux malades une parfaite tranquilité ; mais comme dans le cours de leurs differens tems, leurs mouvemens ſont plus tardifs, c'eſt ce qui fait qu'elles ſont plus longues, & que leurs accidens ſont moins preſſans. On trouve peu de choſe dans les Livres des Praticiens touchant ces Fiévres, qui ſont particulierement *cauſées* par les vices de la lymphe ou de la pituite, auſſi ſont-elles appellées par Sylvius Fiévres lymphatiques, peut-être les auroit-il mieux nommées Fiévres pituiteuſes.

Les fievres Catarrhales.

ART. 58. Entre ces Fievres lymphatiques ou pituiteuſes, celles qu'on nomme Catarrhales tiennent le premier lieu, & ſont dans le commencement & dans leur augment jointes au Catharre, au *Coryza*, à la toux, à l'enroüement & à d'autres incommoditez ; ce ſont ordinairement des Fiévres lentes, qui ſont douces pendant le jour, & qui ont coutume de redoubler vers le ſoir : les malades ſe plaignent de laſſitudes dans les membres, les fâcheux ſymptomes du *Coryza* & de la toux continuent juſqu'à l'état de la maladie ; pour lors l'hu-

meur que l'on appelle Catarrhale ayant acquiſe une certaine coction, le malade rend par le nez une morve plus épaiſſe, après quoy la Fiévre ceſſe; le ſiege de cette maladie eſt dans les glandes conglobées.

ART. 59. Dans le traitement des Fiévres Catarrhales, il eſt à propos de mettre en uſage la décoction de Saſſafras, avec la racine de réglisſe & les raiſins paſſés, pour adoucir l'acrete de l'humeur : On ſe ſert dans la même vûë du ſuc de raves exprimé, auquel on ajoute un peu de ſucre, auſſi bien que des volatiles & des ſudorifiques; la diſſolution de gomme Ammoniac y eſt auſſi fort convenable, & quantité d'autres remedes équivalens. Il faut voir pour cela dans la ſuite de cet ouvrage les Articles où l'on traite du Catarrhe, de la toux & de l'enroüement, & d'autres ſemblables maladies.

La cure des fievres Catarrhales.

ART. 60. Outre les Fiévres précedentes, on obſerve d'autres Fiévres lymphatiques ou plûtôt pituiteuſes, qui ſont cauſées par le vice de la lymphe ou de la pituite des glandes conglomerées qui répandent leur ſuc, dégeneré dans une certaine ca-

Des fievres pituiteuſes.

vité déterminée. Entre ces glandes les parotides & le pancreas ſont des plus remarquables qui verſent dans la bouche & dans les inteſtins les liqueurs qu'elles ont ſéparées, d'où elles paſſent dans la maſſe du ſang.

Ces humeurs pechent quand elles ſont trop viſqueuſes, trop acres, ou trop ſalées, c'eſt de-là que ſont cauſées ces ſortes de fievres, qui ne ſont pas quelquefois trop improprement nommées ſcorbutiques. Les Fiévres continuës aiguës, & quelquefois les intermittentes, dégenerent aſſez ſouvent dans ces ſortes de Fievres lentes, & même en des Fiévres hectiques. L'origine de ces Fiévres eſt pour l'ordinaire dans l'eſtomach en conſequence des indigeſtions & des cruditez.

ART. 61. C'eſt pourquoy tant au commencement que dans l'augment de ces Fiévres, le plus doux vomitif trace très bien le chemin vers la cure, après quoy il faut corriger la viſcoſité & l'acrimonie de l'humeur, calmer les ſymptomes & fortifier l'eſtomac. Pour remplir ces vûës les remedes ſuivans ſont aſſez convenables, comme le tartre vitriolé, les poudres de coquillages, l'Antimoine diapho-

retique, l'antihectique & le ſtomachique de Poterius, la teinture de corail, les ſels volatiles, & d'autres ſemblables; ce qui ſoit dit au ſujet des Fiévres benignes.

Des Fiévres malignes.

Selon Ettmuller.

ART. 62. Le premier ſigne des Fiévres malignes eſt l'abattement des forces ſans cauſe manifeſte, la foibleſſe du pouls, la chaleur au dehors aſſez moderée, pendant que d'autres Fiévres obligent les malades à ſe plaindre d'une chaleur brûlante dans l'interieur; l'inſomnie attaque le malade dès le commencement de la maladie; ils ſont dans un embarras d'eſprit qui ne leur permet de prendre aucun repos, les malades ſe plaignent d'une violente douleur en montrant la région de l'eſtomac ou des parties précordiales; leur urine eſt ſemblable à celle des ſains; leur viſage ſouvent affreux eſt fort different de ſon état naturel, étant de fois à autres livide ou plombé.

Dans ces ſortes de Fiévres quoy

que le boüillonnement & l'ardeur fébrile paroiſſent ſouvent aſſez moderez, on le doit imputer à la malignité dont le ſang ſe trouve affecté; & c'eſt pour ainſi dire plûtôt l'effet d'une gangrene des eſprits qui ſont principalement attaquez, qu'une marque du trouble des humeurs; ou bien cela fait au moins remarquer dans la maſſe des humeurs, & particulierement dans le ſang l'extrême confuſion qu'y ont introduit les levains malins & fermentatifs, & le deſordre qu'il y a dans leur tiſſu & dans leur mouvement interieur, en ſorte que la chaleur fébrile s'empare de l'interieur du corps, & s'y arrête abſolument ſans paſſer à l'exterieur: ce qui fait que la nature comme totalement opprimée ne peut pas manifeſter les ſymptomes qui devroient plus regulierement accompagner la maladie.

ART. 63. Les Fiévres malignes ſont fort differentes à raiſon de la varieté des ſymptomes qui ſont à leur ſuite; quelques-unes cauſent une grande quantité d'éruptions ſur la peau & très remarquables, que d'autres ne produiſent pas, ou en produiſent

La diverſité des fievres malignes.

très peu, & d'autres ſont accompagnies d'accidens tout differens.

Les fievres malignes vermineuſes.

ART. 64. Quelques-uns aſſurent ſur les obſervations qu'ils ont faites avec le microſcope, qu'il y a une ſi grande corruption du ſang dans toutes les Fiévres malignes, & à tous les ulceres gangreneux, qu'il s'y engendre une infinité de vermiſſeaux, qui rempant par tout le corps & en irritant toutes les parties, y cauſent neceſſairement ces differens ſymptomes; mais ces vers ne peuvent être engendrez que de la putrefaction qui les précede.

Le ſang eſt trop fluide dans les Fiévres malignes, & ne ſe coagule pas entierement, ce qui eſt auſſi l'effet de la maladie. La malignité eſt quelquefois ſi grande, que les parties du corps des malades, tant interieures qu'exterieures, ſe trouvent gangrenées & ſphacelées.

ART. 65. Il y a peu de gens qui ne tremblent au ſeul nom de la Fiévre maligne, parce que toutes les Fiévres malignes ſont toûjours très dangereuſes, & l'iſſuë en eſt fort incertaine; c'eſt pourquoy Galien aſſure que les Fiévres malignes n'ont

point de tems fixes pour en faire un prognoſtic. La ſurdité qui arrive au commencement eſt d'un très mauvais preſage, mais celle qui ſurvient dans l'état de la maladie eſt d'un meilleur augure. Le prognoſtic des fievres malignes.

La diſtillation ſereuſe qui ſe fait par le nez auſſi bien que le flux de ventre, ſont dans tout le cours de la maladie de très fâcheux accidens. La feinte que font les malades de chaſſer les mouches, ou quand ils tirent à eux leurs couvertures d'une façon inquiéte, ſont des ſignes preſque toûjours mortels. Il paroît quelquefois des bubons aux aînes, qui venant à s'ouvrir le quatriéme jour terminent la maladie.

» Il faut, dit fort bien Waldſchminius, que le Medecin ne « quitte jamais le malade ſans voir « ſes yeux, dont le changement ex- « traordinaire eſt d'un mauvais pro- « gnoſtic; & quand il touche le pouls, « il doit ſoigneuſement obſerver ſi la « main du malade n'eſt point trem- « blante. «

ART. 66. La ſaignée n'a pas lieu dans les Fiévres malignes, & plus il y a de malignité & plus elle eſt nui- La cure des fievres malignes.

ſible, elle eſt encore plus contraire quand on la fait tard. Les vomitifs ſont les remedes qui conviennent le mieux au commencement de ces Fiévres, avant que la nature tende à exciter aucune eſpece d'excrétion par les pores de la peau; mais le commencement étant paſſé, l'occaſion s'eſt évanoüie; & il faut alors entreprendre la cure de la maladie par le moyen des ſudorifiques; car les ſueurs, lors que la nature en montre le chemin, enlevent ſouvent la cauſe & le foyer de la maladie: ces remedes ſont appellez Bezoardiques ou Alexipharmaques: & plus la malignité eſt grande, & plus on doit être attentif à procurer des ſueurs abondantes, ayant neanmoins toûjours égard au caractere de la maladie, à ſes differences, & aux forces du malade.

Il faut donner au moins ces ſudorifiques trois fois en vingt-quatre heures, y interpoſant de tems à autre des remedes confortatifs & d'une douce acidité, & entre autres l'eſprit de nitre adouci, ou la teinture de Saffran tirée avec l'eſprit de nitre dulcifié; les ſucs de citron, de coins, & d'autres ſemblables.

Le Camfre eſt un excellent Alexipharmaque, mais tous les malades ne peuvent pas le ſouffrir, principalement les femmes & les gens de Lettres qui ont les eſprits animaux très mobiles, & qui ſe diſſipent aiſément. C'eſt un ſuc concret merveilleux, & quand on l'employe avec prudence, ce remede n'a preſque pas ſon pareil. Le Rob de Sureau eſt un très bon ſudorifique pour les pauvres. L'uſage des Cantharides & des autres remedes veſicatoires produit dans l'état de la maladie de très bons effets. Le Sel volatile de corne de cerf & celuy de viperes, ſont des ſudorifiques qui reſiſtent à la malignité ainſi que la mixtion ſimple de Paracelſe, comme elle eſt propoſée aux Articles 16. & 198.

De la Fiévre Pétechiale.

Selon Ettmuller.

ART. 67. La Fiévre Pétechiale eſt une Fiévre maligne dans laquelle outre tous les autres ſymptomes communs à ces ſortes de Fiévres, le malade eſt atteint d'une extrême laſſi-

Les ſymptomes de la Fiévre Petechiale

tude de tout le corps, & d'une douleur universelle contondante & aiguë; les taches se montrent rarement au quatriéme jour, mais le plus souvent au septiéme, particulierement à la poitrine & sur les épaules, puis sur le bas ventre, aux cuisses, aux bras, au cou, & pour l'ordinaire le visage en est exemt; quelquefois ce ne sont pas seulement des taches qui paroissent, mais des impressions semblables à des coups de verges; & dans le declin il survient une espece de salivation qui soulage le malade.

Le prognostic. ART. 68. Les taches qui dans cette maladie forment une éruption salutaire, sont d'un rouge semblable aux morsures de puces, elles en different neanmoins en ce qu'il paroît un point au milieu des morsures, qui reste toûjours; quoy que le surplus de la rougeur s'efface par la compression ou par la friction, ainsi les taches pâlissent peu à peu, elles jaunissent ensuite & se dissipent entierement. Or plus elles sont rouges & plus elles sont d'un bon augure; au lieu que celles dont la rougeur se change en lividité ou en noirceur sont très mauvaises, lors qu'elles rentrent le dan-

ger eſt éminent pour le malade. Ces Fiévres ſont contagieuſes, ſouvent épidemiques, & il en meurt plus qu'il n'en guerit. Cette fievre eſt contagieuſe.

ART. 69. Pour ce qui eſt de la cure des Fiévres Pétechiales, les indications que l'on doit ſe propoſer ſont les mêmes que celles que nous avons cy-devant aſſignées pour la cure générale des Fiévres malignes. Lors que les taches s'évanoüiſſent prématurément, il faut appliquer des veſicatoires, & quoy que cette application ne faſſe pas revenir les taches ou très rarement, l'évacuation que procure ce remede, ſupplée en quelque façon à celle de l'éruption, & elle prévient les accidens que pourroit cauſer cette ſuppreſſion prématurée. Lors que les taches paroiſſent il ne faut exciter aucun mouvement dans les premieres voyes, & les ſimples lavemens ſont même ſuſpects. Sa curation.

Le ſentiment de Donckers.

ART. 70. La Fiévre Pétechiale ou continuë, maligne & épidemique, ſe répandit de la maniere ſuivante en l'année 1673. dans la Ville & le ter- La maniere dont les accidens ſe ſuccedent.

ritoire de Cologne. Pluſieurs particuliers furent inopinément attaquez d'un ſerrement des parties précordiales, d'une peſanteur en la région de l'eſtomac, d'une perte d'appetit, de laſſitude ſpontanée, d'une douleur tournoyante à la tête principalement vers l'origine des nerfs optiques; à tous ces accidens ſe joignit la Fiévre avec un grand abattement de toutes les forces, & cette Fiévre avoit l'air d'une Fiévre ſynoche putride, puis qu'après un petit friſſon & un petit tremblement tout le corps du malade ſe trouvoit atteint d'une chaleur très violente que l'on dit être contre nature, qui étoit ſuivie des accidens qui vont être énoncez.

Les accidens. ART. 71. Tous les malades avoient le pouls fort fréquent, mais le plus ſouvent petit & foible, dans l'augment une ſoif inextinguible, avec une grande ſechereſſe à la langue; au commencement de la maladie l'urine d'ordinaire paroiſſoit ſaine, elle étoit pourtant quelquefois rouge & obſcure; mais à la fin de l'augment ou vers le commencement de l'état elle étoit trouble, & dans le declin elle dépoſoit toûjours quelque ſédiment; le

le ventre étoit lâche dans les uns, ſerré dans d'autres ; le plus ſouvent ces malades étoient tourmentez d'une douleur aux hypochondres, ſur tout du côté gauche, & ce qu'il faut obſerver, c'eſt que cette douleur élançante montant des lombes le long de l'épine du dos, s'étendoit juſqu'aux omoplates, & étoit quelquefois accompagnée de pleureſie, ou de ſquinancie ; dans le commencement de l'augment pluſieurs étoient travaillez de flux de ventre, & il ſe trouvoit ſouvent des vers dans leurs déjections ; beaucoup d'autres auſſi au milieu de l'augment, étoient attaquez d'un tintement d'oreilles, de ſurdité, d'autres d'une ſuffuſion ſur les yeux, & quelquefois même ils ſe trouvoient privez de toutes ces ſentations : Tous enfin avoient des inſomnies continuelles & des délires, & tous ces accidens étoient plus conſiderables ou plus legers dans les differens malades ; mais tous généralement étoient couverts de taches, rouges, livides, ou noires.

Solution de la maladie.

ART. 72. Le concours de ces accidens ou d'autres ſemblables dans les malades qui ont été entre mes

mains, & autant que je l'ay pû apprendre des autres, en qui l'action de la natute n'a point été abſolument troublée par la mauvaiſe méthode de les traiter, ont tous eu une criſe parfaite ou imparfaite au ſeptiéme jour.

La contagion. ART. 73. Cette maladie dans ſes premiers tems ſe tenoit comme cachée dans pluſieurs ſujets, mais ſe déclarant peu à peu dans la ſuite, par la violence de ſes accidens, & par des morts fréquentes, elle faiſoit par tout de terribles déſordres, qui continuerent pendant trois ans, & firent perir en quelques endroits le tiers des Habitans.

Le prognoſtic. ART. 74. Quand le délire arrivoit près d'un jour critique, ou dès le premier jour de la maladie, ou qu'il augmentoit dans la ſuite, étant accompagné de diarrhée, d'une voix enroüée, & d'une grande difficulté d'avaler ſans tumeur au goſier, & des mouvemens convulſifs aux doigts des mains & aux levres, c'étoient-là des ſignes indubitables d'une mort prochaine; lors qu'un autre maladie ſe joignoit à cette fiévre, elle étoit encore plus dangereuſe: elle fut preſque toûjours mortelle aux perſonnes

carochymes, pléthoriques & chargées d'embonpoint : le pouls très fréquent au commencement de la maladie étoit d'un mauvais augure ; auſſi-bien que les taches petites, noires, ou lividés, au lieu que les taches rouges qui paroiſſoient dans un temps convenable, c'eſt-à-dire vers le quatriéme jour, les malades étant méthodiquement traitez guériſſoient pour l'ordinaire ; mais comme ceux à qui ces mêmes taches paroiſſoient plus tard & près d'un jour critique, qui ſe montroient obſcurement ſous l'épiderme, & qui ſe trouvoient beaucoup plus affoiblis vers le ſeptiéme jour ou immediatement après, alloient de pis en pis & s'en tiroient mal.

Elle étoit auſſi preſque toûjours mortelle à un malade, outre qu'il avoit eu dès le commencement de ſa maladie un pouls très petit, foible, & fréquent, avoit auſſi toûjours eu ſon urine ſaine & d'une loüable conſiſtance.

Lors qu'un malade dans une eſpece de délire croit n'être point malade, mais au contraire ſe bien porter, & avoir ſans ceſſe faim & ſoif, & lors

qu'avec une grande ſechereſſe à la langue, il boit peu ; & qu'il a un larmoyement continuel : ſi tous ces ſymptomes ne ſont pas les préſages d'une mort certaine, ils ſont dumoins voir que le malade eſt dans un grand péril.

Les ſignes mortels. Enfin c'eſt un ſigne certainement mortel quand vers un jour critique, par exemple vers le ſeptiéme jour, l'urine étant toûjours bien claire & bien conditionnée, le délire augmente ; ſi la ſoif eſt violente, avec une ſi grande ſéchereſſe de la langue & du goſier que le malade ne puiſſe que ballutier & avaler qu'avec beaucoup de peine ; quand il y a des convulſions, & ſi les taches ne ſe montrant qu'obſcurement & d'une couleur brune ſous la cuticule, il ſurvient encore un flux de ventre, pour lors la mort n'eſt pas éloignée.

Les bons ſignes. Au contraire quand le pouls eſt trop foible, qu'il eſt moyennement étendu, & point trop fréquent, que le délire eſt leger, & qu'il reſſemble mieux à une inſomnie qu'à un vrai délire ; ſi la langue n'eſt pas fort ſéche, la ſoif ſupportable ; ſi les taches ſont rouges, un peu étendües, claires,

rondes, & diſtinctes, qu'elles ſe montrent aprés le troiſiéme jour, & que l'urine vers ce tems-là ſont d'un rouge obſcur ou avec un petit nuage, on en peut tirer un bon augure, ſurtout lors qu'après l'éruption, le malade ſaiſi d'un ſomeil tranquille, les plus fâcheux accidens diminuent, on a lieu pour lors de croire le malade hors de danger.

La curation.

ART. 75. Il faut commencer la cure de cette maladie par la purgation, à moins qu'un ſymptome plus preſſant ne s'y oppoſe; mais lorſque cette fiévre eſt accompagnée d'une ardeur violente, de pleureſie, de ſquinancie ou de quelqu'autre maladie inflammatoire, il faut débuter par un clyſtere ſuivi de la ſaignée, puis donner interieurement les anti-pleuretique, & quelquefois réïterer la ſaignée, obſervant toûjours qu'il faut dans les fiévres malignes uſer de ce remede avec beaucoup de précaution & de réſerve. Il faut s'abſtenir de purgatifs échauffans, & leur préferer ceux qui agiſſent doucement, & qui donnent au ſang peu de mouvement.

Ces évacuations étant faites ſelon les indications particulieres ſur leſquel-

les on peut se régler, il faut aider l'effervescence naturelle du sang, par des cordiaux convenables, non pas pourtant des plus forts, comme s'il étoit question de chasser l'ennemi sans délay.

Entre une infinité de remedes que les Auteurs proposent pour remplir cette indication, je me sers volontiers des plus communs qui ont été approuvez dans tous les tems, & que je crois pour cette raison les plus surs; comme du Mitridat, de la Theriaque, de *Diascordium*, & d'autres semblables. Il faut sur-tout se bien garder de vouloir exciter la sueur par la seule vertu des remedes, avant que la nature tende à la procurer par ses propres forces.

La boisson du malade.

La boisson du malade ne doit être ni trop échauffante ni trop rafraîchissante, & dans le commencement d'une sueur critique, rien ne m'a mieux réussi que de faire boire au malade quantité de décoction d'orge très chaude, meslée avec du vin, & quelquefois avec des fleurs de pavot rouge & la raclure de corne de cerf: sa diete doit être très rigide, ou pour mieux dire, il ne devroit prendre aucuns alimens.

ART. 76. La néceſſité de la purgation au commencement de la maladie eſt connüe tant par ſes bons effets que par la raiſon, qui eſt fort bien déduite dans notre Auteur, outre que j'en ſuis tellement convaincu par ma propre experience, ſi fréquemment réïterée, ſi claire, & ſi certaine, qu'en cas qu'elle fut fauſſe, ou qu'elle le pût-être, je croirois qu'aucune xeperience ne pourroit avoir actuellement, n'auroit jamais eu par le paſſé, & n'aura jamais à l'avenir aucune certitude. La purgation.

ART. 77. Les purgatifs que j'ay mis eu uſage dans le traitement de cette fiévre ont été l'apoſeme ou l'électuaire qui ſuivent. Les remedes purgatifs.

Prenez du ſenné mondé ʒ III. *de la ſemence de ſenſoüil* ʒ ß. *de la crême de tartre* ʒ I. *faites bouillir le tout dans ſix onces d'eau de fontaine : diſſolvez-y enſuite de la pulpé de tamarins* ʒ II. *ſyrop de roſes ſolutif* ʒ I. *Donnez l'apoſme à pluſieurs fois, voicy l'électuaire.*

Prenez de la pulpe de tamarins ʒ ß. *de la confection alkermes, & du jalap en poudre, de chicoré* ʒ ß. *de la racine du même jalap grains.* VI. *de diagre grains* V. *avec une ſuffiſante quantité de ſyrop*

de chicorée composé de rubarbe, formez-en un électuaire.

Je donnois presque toûjours à prendre au malade le mélange alexiaire qui suit.

Les alexipharmaques. *Prenez de la Theriaque d'Andromachus, & du* Diascordium *de Tracastor, de chacun de* ʒ 1. *du sel d'absinthe* ʒß. *des yeux d'écrevisses* ϑ 11. *de l'eau de chardon benit & de mélisse de chacun* ʒ 11. *des syrops Theriacal & de pavot champêtre de chacun* ʒ 1. *de l'esprit de soufre ce qu'il en faut pour une agréable acidité, faites du tout un mélange.*

Succès merveilleux. D'un fort grand nombre de malades que j'ay eus entre les mains, quoy qu'ils fussent 5. 6. & 7. dans une même maison malades en même tems de ces sortes de Fiévres, je ne me souviens pas qu'il en soit mort aucun, à l'exception d'un homme & d'une femme.

Qu'on peut revoquer en doute. Croyons-en l'Aurteur même qui rapporte à la fin de son petit Livre les histoires de cinquante-deux malades attaquez de ces sortes de fiévres, dont deux seulement moururent. Sa méthode de les traiter est très singuliere; & s'il en faut croire ce qu'il dit, toutes ces cures doivent

être attribuées comme il me l'a semblé, au Laudanum ; car cette drogue entre largement presque dans toutes ses formules : le bol suivant en peut fournir un exemple.

Prenez du Diascordium, *une drachme & demie du Laudanum en opiate, deux grains, meslez-les ensemble pour en former un bol qui sera pris en une seule fois ; en même tems l'on fait user au malade dans sa boisson ordinaire du syrop de pavot champêtre. Je n'ay pas tout le tems qu'il faudroit pour éxaminer toutes ces choses, revenons où nous en étions.*

Des plus fâcheux symptomes des Fiévres, tirez de la lecture des Auteurs, & de l'observation.

ART. 79. Le froid que l'on ressent au commencement des fiévres, est causé par la diminution de la contraction du cœur, qui fait que les liquides restent aux extremitez sans presque se mouvoir ; & pour peu que les choses demeurent dans cet état, il se fait des concretions en forme de polypes dans les grands vaisseaux, qui sont suivies de morts subites ; de Le frisson.

maniere que plus le friſſon eſt long, & plus la fiévre eſt dangereuſe; auſſi voyons-nous qu'au commencement des fiévres peſtilentes les friſſons ſont très violens. La boiſſon d'eau nitreuſe chaude meſlée avec un peu de vin, les calme très bien, comme auſſi la friction douce faite avec la décoction de graine d'écarlate, & d'autres ſemblables remedes dont on connoît l'efficace par experience.

La chaleur de la fiévre.

ART. 80. l'exceſſive chaleur dans les fiévres qui ſemble être un incendie accompagné d'une grande & forte pulſation, demande preſque toûjours la ſaignée; & quelquefois un clyſtere adouciſſant modere cette grande chaleur, la violente ébullition du ſang, doit être calmée par des juleps, des émulſions & des tiſannes appropriées; mais il faut bien prendre garde qu'en temperant trop les humeurs, les eſprits ne ſoient auſſi privez de leur élaſticité, & que par là une fiévre ardente ne dégenere ſoudainement dans une fiévre maligne.

La fiévre dit Lypirie.

ART. 81. La fiévre que l'on nomme lypirie, eſt celle où les malades ſe ſentent interieurement brûlez d'une chaleur ardente, pendant qu'ils ont

un très grand froid à l'exterieur ; elle eſt produite par l'inflammation de quelque viſcere interieur très ſenſible ; mais le Medecin ne doit pas juger de ce froid par ſon attouchement, il doit s'en raporter au jugement du malade qui ſe plaint d'un grand froid, & demande à être couvert, car ſes membres ſont tremblans ; cette fiévre eſt bien-tôt terminée : elle ne dure le plus ſouvent que trois ou quatre jours, & aucun malade n'en guérit qu'à peine, à moins qu'il ne ſoit ſecouru très promptement.

ART. 82. Pour apaiſer la ſoif dans les fiévres, il vaut mieux boire fréquement & à petits coups, que de ſe gorger de boiſſon à une ſeule fois. Les febricitans s'accommodent fort de la boiſſon ſuivante. *Prenez une pinte d'eau de fontaine où aura trempé le pain roti, une chopine de ris du Rhin, deux onces de gelée de corne de cerf, meſlez-y un peu de ſyrop de coins ou de citron.*

La ſimple ablution de la bouche avec l'eau commune, eſt très propre à moderer la ſoif.

Helmont nous enſeigne que la ſoif n'eſt pas cauſée par la chaleur, mais De la ſoif.

par un défaut de ſalive, c'eſt pourquoy quelques goutes d'eſprit de ſouffre apaiſent plus la ſoif q'une meſure entiere d'eau froide, & l'on donne auſſi avec ſuccès dans la même veuë, les ſucs aigres des vegetaux & des fruits comme ſont ceux d'oſeille, d'oranges, de limons, de citrons, de groſeilles de berberis, de coins & ſemblables, & ces ſortes de ſucs dépurez par leur propre reſidence, après avoir été ſouffrez, ſont ſur-tout recommandez par Helmont, lors qu'ils ont été gardez dans un lieu froid; les tamarins ſont auſſi très propres à calmer la ſoif, & à lâcher doucement le ventre; mais il ne faut pourtant pas donner indifferement ces acides & rafraîchiſſans à tous les febricitans, mais après de meures réflections; car ſi la fiévre eſt accompagnée d'une grande foibleſſe, il ſera plus à propos de leur donner des liqueurs vineuſes & ſpiriteuſes.

La ſéchereſſe de la langue dite *prunella*.

ART. 83. On corrige la ſéchereſſe & l'aſperité de la langue par les remedes humectans & adouciſſans. La fiévre qui accompagne cette aſpreté & ſéchereſſe de langue, que les Auteurs appellent *Febris cum prunella*, ſur-

tout lorſque la langue du malade eſt couverte d'une croûte, tantôt blanche & tantôt tirant ſur le noir, ou qui paroît teinte d'un rouge éclatant. La ſalive infectée en paroît être alors la principale cauſe. Pour remedier à cette ſéchereſſe, on ſe ſert du mucilage de coins & d'autres ſemblables, le gargariſme ſuivant eſt auſſi fort convenable.

Prenez une chopine de décoction de raves que l'on aura exprimées, du ſuc de jombarbe dépuré, trois onces, du miel écumé, une once de l'eſprit de ſel armoniac, ce qu'il en faut ; meſlez le tout pour un gargariſme.

La mixtion qui ſuit eſt auſſi d'un très-bon uſage.

Prenez le blanc d'un œuf, agitez-le fortement avec quatre onces d'eau de fray de grenouilles, & une once de miel roſat.

Pour la ſéchereſſe & l'ardeur de la langue, on ſe ſert indifferement du gargariſme commun, du looch rouge ou du looch de jaune d'œuf.

De la nauſée & du vomiſſement.

ART. 84. La nauſée & le vomiſſement dans les fiévres, qui ſont produits par la crapule ſont aiſement guéris par un doux vomitif; comme

par exemple en buvant beaucoup d'une décoction de feüilles de chardon benit cuites dans la petite bierre, à quoy l'on ajoûte par intervales une demie drachme de sel de vitriol, ou une cuillere de vinaigre scillitique.

Mais lors que le levain de la fiévre attaque directement l'estomac, & qu'il excite des vomissemens de bile très-violens, ensorte que les malades ne peuvent presque rien retenir de ce qu'ils prennent, soit medicament ou aliment, ce qu'on peut faire de mieux, est de donner d'amples doses au malade d'un bouillon de poulet très leger, & rétablir ensuite par des remedes appropriez le ton de l'estomac trop relâché dans son état naturel; pour cela le julep suivant a beaucoup d'efficace.

Prenez du sel d'absinthe quatre scrupules, & du suc de limons nouvellement exprimé, meslez-les, & après les avoir fait bouillir, ajoûtez-y trois onces d'eau de cannelle orgée, & de celle de menthe, une once, de l'huile de geroste quatre gouttes, du syrop de coins une once, meslez le tout pour l'usage.

Il faut quelquefois avoir recours au Laudanum; mais on peut voir

ailleurs d'une maniere plus étendüe les moyens d'arrêter le vomiſſement.

Une diarrhée collicative ſurvient aſſez ſouvent aux fiévres, au grand préjudice des malades, & cette évacuation eſt moins produite par un effort de la nature, que par la violence de la maladie, dont l'humeur chargée d'acrimonie irrite les fibres de l'inteſtin : il faut donc regarder cette fiévre comme ſymptomatique, & faire enſorte par conſequent d'en délivrer le malade le plûtôt que l'on peut. La décoction blanche convient pour ſa boiſſon ordinaire ; les poudres de coquillages abſorbantes mêlées avec les diaphoretiques, ſont ſalutaires ; mais il en faut enfin venir au *Diaſcordium* ; à la Theriaque, & à d'autres ſemblables antidotes ; le lavement qui ſuit ſoulage ſouvent les malades.

Prenez deux poignées de roſes rouges, faites-les bouillir dans une chopine de lait chalibé, diſſolvez dans la coulure ſix drachmes de Diaſcordium, *faites-en un lavement que la malade tâchera de retenir longtems.*

ART. 86. La ſueur dans les fiévres qui arrive au commencement de la

Les sueurs qui survienent aux fievres.

maladie, ou en quelqu'autre tems que ce soit avant un jour critique, & avant qu'il ait paru des signes de coction, cette sueur dis-je, est symptomatique & souvent colliquative, qui accable le malade, & empire la maladie; de sorte qu'étant excessive, il est absolument nécessaire de l'arrêter: Il faut pour cela que le malade sorte de son lit, qu'il quitte les habits qui l'échauffent trop, qu'il respire un air plus temperé, qu'il évite les alimens qui échauffent, qu'il use des choses astringentes & un peu acides. Le sucre de saturne est un remede très-propre pour apaiser les sueurs.

La violente douleur de tête, des lombes &c.

ART. 87. Une douleur de tête très-violente, ainsi qu'aux lombes & en d'autres parties, sur-tout au commencement des fievres, demande pour l'ordinaire la saignée; cependant lorsque cette douleur continüe dans sa violence, un lavement laxatif peut donner au malade quelque soulagement aussi-bien que l'épitheme suivant.

Prenez une demie once de semence de pavot blanc grossierement broyée, du marc de roses exprimées une drachme, un jaune d'œuf, du vinaigre de surreau ce qu'il en faut; mestez-le tout ensemble sur

le feu, & formez-en un épitheme que vous appliquerez ſur le front du malade en forme de bandeau, & que vous renouvellerez ſouvent.

ART. 88. Il faut remedier dans les fiévres le plûtôt que l'on peut aux inſomnies opiniâtres, de crainte que les malades ne s'affoibliſſent bien-tôt par une grande diſſipation d'eſprits. Il faut pour cela tâcher de connoître la cauſe de l'inſomnie; car ſi l'inſomnie procede d'une grande chaleur & d'une grande ſéchereſſe, il faut employer les rafraîchiſſans & les humectans; ſi elle eſt cauſée par la douleur, on doit l'appaiſer par les remedes qui lui conviennent; l'on ne doit avoir recours aux opiates que dans une grande néceſſité; & il eſt bon par occaſion d'avertir le Medecin que dans les inſomnies critiques, ou qui ſont cauſées par une inquietude critique, il doit religieuſement s'abſtenir d'uſer des remedes ſomniferes ou narcotiques. *L'inſomnie dans les fiévres.*

ART. 89. L'aſſoupiſſement exceſſif dans les fiévres, eſt un ſymptome contraire au précedent; c'eſt ce qu'on appelle *Coma*, ou une continuelle envie de dormir. Dans ce ſommeil *L'aſſoupiſſement.*

maladif, il eſt à propos de reveiller le malade par toutes ſortes de moyens, de peur que la chaleur naturelle n'en ſoit ſuffoqueée; il faut pour cela luy faire prendre des remedes fort âcres; luy appliquer des veſicatoires en differens endroits, & le cataplaſme de harencs à la plante des pieds, & donner interieurement les ſels volatils & les remedes cephaliques.

Le délire. ART. 90. Une longue veille eſt très ſouvent la cauſe du délire, c'eſt pour celà qu'on ne doit pas tenter la cure du délire par l'uſage des ſomniferes, ce qui ſeroit témeraire; mais il faut en rechercher la cauſe & faire en ſorte de ſoulager le malade par le moyen des remedes qui conviennent à ſa maladie. Le ſigne qui fait prévoir le délire prochain dans les fiévres, eſt le changement des urines, leſquelles après avoir paru fort teintes & très enflammées, devienent aqueuſes & très ſubtiles.

ART. 91. Il ſurvient auſſi aux fiévres des convulſions, des tremblemens & des affections convulſives. Dans ces circonſtances le Medecin doit diligement rechercher la cauſe

de ces accidens, afin qu'il puiſſe ordonner les remedes interieurs qui conviennent préciſement au ſoulagement des malades ; on peut appliquer pour cela à chaque plante des pieds du malade un pigeon nouvellement tué & coupé en deux ; ou bien enveloper ſes pieds en entier avec des poumons d'agneaux, de veaux, & de moutons ; ce qui doit être renouvellé du moins trois fois dans un jour.

Compilation de Sentimens.

ART. 92. C'eſt ainſi que parle Hippocrate *Aph.* 36. §. 4. les ſueurs qui arrivent aux fébricitans ſont un bon ſigne quand elles arrivent au troiſiéme, cinquiéme, ſeptiéme, neuviéme, onziéme, quatorziéme dix-ſeptiéme, vingt-uniéme, vingt-ſeptiéme, trente-uniéme, trente-quatriéme jours, parce que ces ſueurs terminent les maladies : mais celles qui arrivent en d'autres jours, font voir que la nature ſouffre beaucoup, que la maladie ſera longue, & qu'elle ſera ſujette aux recidives. Des jours critiques.

L'Aphor. 24. de la deuxiéme ſec-

De leurs indices.

tion s'explique ainſi ; le quatriéme jour eſt la marque du ſeptiéme, le huitiéme eſt le commencement de la deuxiéme ſemaine, il faut auſſi avoir égard à l'onziéme, parce qu'il eſt le quatriéme de la deuxiéme ſemaine. La Doctrine entiere des jours, dit Liſter, qui indiquent & font prévoir les criſes, eſt tout à fait obſcure.

Leur doctrine peu ſûre

L'anatomie & la Medecine Statique, nous font voir clairement que comme il y a des regles fixes pour les trois coctions, les accès periodiques des fiévres intermittentes ont auſſi des regles certaines ; mais dans les maladies aigües, comme ſont les fiévres ſymptomatiques qui accompagnent la ſquinancie, la pleureſie, la petite vérole, & les fiévres continües, les criſes & les ſignes qui les précedent ne nous ſont pas ſi promptement & ſi aiſement connus ; parce que nous en attribuons beaucoup moins la guériſon a la nature qu'à nos ſoins & à nos remedes ; ce que ne faiſoient pas les anciens.

L'utilité d'un vomitif au commencemt. des fiévres.

ART 93. Aucun remede, dit M. Freind, n'eſt au commencement des fiévres plus efficace & même plus néceſſaire qu'un vomitif ; particu-

lierement lorſque le malade, comme il arrive pour l'ordinaire, eſt attaqué de nauſées, de peſanteur d'eſtomac, ou de douleur de tête, l'uſage de ce remede étoit très commun chez les plus anciens Medecins Grecs; & du tems de Celſe, l'uſage en étoit à Rome très-famillier.

La vertu particuliere de l'ipecacuana.

Le medicament propre à cauſer le vomiſſement agit par une vertu interieure qui ne ſe montre que dans celle de la fameuſe racine Ipecacuana. Il eſt certain que ce remede eſt excellent pour fondre & attenuer les humeurs, ce qui eſt confirmé par l'amertume de cette plante, & par la force du ſel que l'on en tire.

J'ay remarqué que cette racine étant donnée à forte doſe, ne produiſoit quelquefois aucun effet, ny par le vomiſſement ny par les ſelles: mais qu'après une heure ou deux, le corps du malade commençoit à s'échauffer, de maniere que ſon pouls étant devenu plus fort, il ſe trouvoit moüillé d'une ſueur très-abondante.

L'évacuation néceſſaire pour guérir les fiévres.

ART. 94. Une ſeule choſe que je puis aſſûrer, pourſuit le même Auteur, c'eſt que perſonne ne manquera

de reconnoître par experience, que la plûpart des fiévres ſe guériſſent par les remedes évacuans, & qu'il n'y en a preſque aucune un peu conſiderable qu'aucun autre remede puiſſe guérir, qu'and on s'obſtine à ne les point employer.

ART. 95. Voicy l'éxacte méthode de Daniel Ludovic, pour guérir les fiévres continües.

La méthode de Ludovic. Au commencement après avoir employé ou obmis le vomitif, ſelon l'occaſion, il donne auſſi-tôt une priſe volatile, par exemple, la teinture bezoardique, la ſimple mixtion de corne de cerf, y ajoûtant ſuivant que le demandent les circonſtances quelques opiates; dans l'état de la maladie, il donne les fixans, les terreux, les alkalins; dans le déclin il ſe ſert des remedes tirez des écreviſſes ou des coraux, & par cette méthode le Medecin ne néglige pas la criſe, & ne l'attend pas auſſi ſans rien faire.

ART. 96. Moins les douleurs que l'on reſſent vers les premieres voyes & en la region de l'eſtomac ſont violentes, plus la fiévre eſt douce, traitable, & promet une heureuſe guériſon.

ART. 97. Le gonflement & la bouffiſſure du viſage, marquent la longeur de la maladie.

ART. 98. Les malades qui ſuent beaucoup ont peu de ſediment dans leurs urines ; la ſueur gluante eſt la plus mauvaiſe.

ART 99. Plus l'urine eſt rouge dans le commencement, & plus la fiévre eſt promptement terminée, ſoit en bien quand les ſignes ſont bons, ſoit en mal quand les ſignes ſont mauvais. L'urine pâle blanchâtre, eſt fort crüe dans les fiévres ardentes menace les malades d'un grand danger, principalement lorſque le délire y eſt joint ; parce que les convulſions n'en ſont pas éloignées. Le pronoſtic des fiévres.

ART. 100. La ſurdité dans les fiévres lorſque l'urine eſt crüe, eſt le préſage d'un prochain délire, au lieu qu'elle eſt d'un bon augure quand il y a dans l'urine quelque ſigne de coction.

ART. 101. Lors que dans les fiévres les malades ne diſtinguent pas les couleurs, ils ſont menacez de convulſion.

ART. 102. Les fiévres colliquatives ſont celles qui jettent en peu de

tems le corps du malade dans l'extenuation, les parties ſolides & la graiſſe ſe fondent, tantôt par un flux de ventre, tantôt par les ſueurs, quelquefois par les urines, & quelquefois par la ſeule ardeur de la fiévre, ſans aucune excretion ſenſible: l'on a quelquefois vû la fiévre colliquative, cauſée par la metaſtaſe de l'humeur du cancer au ſein qui avoit occaſionné une diarrhée.

ART. 103. Dans une fiévre ou le pouls eſt langiſſant, inégal, & fourmillant, il faut éviter les opiates comme l'on fait la morſure d'un chien ou d'un ſerpent.

Des Fiévres avec éruption en général, ſur la lecture des Auteurs.

Le propre ſymptomes des fiévres éruptives.

Les fiévres éruptives dont il faut attendre les criſes par des éruptions cutanées, comme ſont la petite verole, la rougeole, la fiévre écarlate ou fiévre rouge, la criſtaline, la milliaire, & d'autres ſemblables, outre qu'elles ſont accompagnées des ſymptomes communs aux autres fiévres, elles en ont un qui leur eſt particulier, &

& pour ainſi dire univoque ; ſçavoir, une très grande oppreſſion de poitrine, cauſée par un violent effort que fait la nature, pour pouſſer la matiere morbifique du centre à la circonference, ce qui donne lieu à de grands combats, à une forte tenſion au diaphragme, un ſerrement de poitrine, & à de violentes oppreſſions ; mais quand l'éruption s'eſt faite, tous ces accidens ſe calment preſque dans l'inſtant.

La même oppreſſion de poitrine eſt le précurſeur de la criſe dans les autres Fiévres ; ce qui a fait dire communément que la nuit qui précede la criſe eſt très-fâcheuſe ; dans les autres Fiévres la criſe arrive plus tard, mais dans les éruptives elle n'eſt pas éloignée du commencement, & elle arrive même aſſez ſouvent dès que les malades commencent d'en être attaquez, en ſorte que l'éruption eſt très prochaine.

les principaux ſymptomes des fievres éruptives.

ART. 105. Morton s'explique ainſi ſur les Fiévres éruptives, outre que les accidens qui ſont communs aux autres Fiévres, dit cet Auteur, les Fiévres éruptives ont quelques ſignes qui leur ſont comme propres & par-

ticuliers ; » par exemple un pouls fré-
» quent & foible, la reſpiration fré-
» quente & étouffée, l'oppreſſion &
» le ſerrement des hipochondres, l'u-
» rine pâle & ſubtile, les inſomnies
» opiniâtres, les mouvemens convul-
» ſifs des tendons, & quelquefois de
» véritables convulſions, des délires
» qui jettent les malades dans la fu-
» reur, une foibleſſe aggravante des
» paupieres, les yeux rouges avec des
» douleurs poignantes, & un lar-
» moyement involontaire, une dou-
» leur ulcereuſe au goſier, un enroüe-
» ment glapiſſant, & une toux très
» fatiguante. Nous parlerons ailleurs
» des Fiévres milliaires & pétichiales.

De la Fiévre écarlatte.

Sentiment de Sydenham.

La fiévre écarlatte.

ART. 106. La Fiévre rouge ou écarlatte arrive, dit-il, dans toutes les ſaiſons de l'année, mais le plus ſouvent vers l'automne ; les enfans en ſont plutôt attaquez que les adultes. Les malades tremblottent & friſſonnent d'abord comme dans les autres Fiévres, & ne ſont pourtant pas

griévement malades ; après cela toute la peau ſe trouve couverte de petites taches rouges plus ou moins larges, & partant moins uniformes que dans la rougeole : Cette rougeur de la peau dure deux ou trois jours, après quoy elle ſe diſſipe & laiſſe ſur la peau une aſperité ſurfureuſe.

ART. 107. Pour ce qui eſt de la cure, il faut la laiſſer au régime de la nature, ou s'il eſt beſoin de quelques remedes, ceux qu'on employe dans la rougeole luy conviennent.

ART. 108. » La Fiévre écarlatte, « dit Morton, reſſemble fort à la « rougeole, ſi ce n'eſt par la maniere « dont ſe fait l'éruption ; on peut « dire même que c'eſt une rougeole « confluente. Elle demande le même « regime, & l'adminiſtration des mê- « mes remedes luy convient. L'érup- « tion dans les interſtices de la rou- « geole eſt diverſement figurée ; ſça- « voir, oblongue, quarrée, à plu- « ſieurs angles, en ſorte que la peau « en eſt toute tachetée, au lieu que « dans la Fiévre écarlate l'inflamma- « tion & la rougeur ſont également « répanduës ſur toute la peau. «

De la Rougeole.

Sentiment de Sydenham.

Explication exacte de la Rougeole.

Art. 109. Dans la disposition où se trouve une personne d'avoir la rougeole, la chaleur & le froid se succedent mutuellement. Le premier jour, le second jour la Fiévre survient & la personne se trouve fort mal; elle est attaquée de la soif, elle a un dégoût de toute nourriture; sa langue est blanche sans être séche, le malade tousaille frequemment, il a une douleur de tête avec une pesanteur des yeux, & une continuelle envie de dormir, & il se fait sans cesse du nez & des yeux une distillation sereuse involontaire, qui est un signe certain de la prochaine éruption des pustules de la rougeole, & l'on voit bien-tôt paroître au visage & à la poitrine des taches larges & rouges, le malade éternüe, & ses paupieres se gonflent, il vomit un peu avant l'éruption, & il ne laisse pas d'être en même tems attaqué d'une diarrhée qui fournit des dejections verdâtres.

Ces accidens s'augmentent conſiderablement juſqu'au quatriéme & au cinquiéme jour, & pour lors il paroît ſur la peau des taches ſemblables à des morſures de puces, qui ſe multipliant en nombre & en grandeur & ſe joignant en forme de grapes, ſe ſerrent les unes contre les autres ſur toute la peau du viſage, & la couvrent de taches rouges de differentes figures, & ces taches ſont compoſées de petites bubes de même couleur, aſſez preſſées, qui s'élevent tant ſoit peu ſur la ſurface de la peau, dont on ſent plutôt ſous le doigt les inégalitez lors qu'on les touche legerement, qu'on ne les aperçoit à la vûë à la moindre diſtance. Enfin ces ſortes de taches qui ont d'abord attaqué le viſage, s'étendent enſuite ſur la poitrine, ſur le ventre, ſur les cuiſſes, & ſur toute la ſuperficie du corps.

Vers le ſixiéme jour la peau du viſage devient rude à meſure que les puſtules s'évanoüiſſent, le huitiéme jour il n'y en a plus ſur le viſage, & le neuviéme jour on n'en aperçoit plus aucune ſur tout le corps; pour lors la Fiévre augmente auſſi bien

que la difficulté de reſpirer, la toux devient plus fâcheuſe, & tous les autres accidens ſe rendent plus rebelles; cependant cette maladie eſt ſans danger quand elle eſt bien traitée.

Sa cure. Art. 110. A l'égard de la cure, la Rougeole & la petite verole doivent être à peu près traitées de la même maniere; il faut donner tous les ſoirs le Diacode, ainſi que les loochs, les apoſemes, & tous les remedes pectoraux propres à calmer la toux.

Mais ſi un régime trop échauffant ou quelqu'autre cauſe font que la Fiévre & la difficulté de reſpirer ſubſiſtent lors que l'éruption de la Rougeole s'eſt évanoüie, ces accidens ſont appaiſez par la ſaignée ſeule, & il ne faut point héſiter à la faire quand on traite de jeunes enfans. Les puſtules de la Rougeole deviennent quelquefois livides & noires, quand le malade garde un régime très échauffant, la ſaignée que l'on fait alors aux adultes & un régime plus temperé qu'on leur preſcrit les ſoulage, ou les fait périr, ou les fait tomber dans la peripneumonie.

Art. 111. Voicy ce que dit Syl-

vius au ſujet de la Rougeole. » Nous ſçavons tous que la Rougeole pendant quelques jours ne peut pas ſe « diſtinguer de la petite verole, & « même que les Medecins les plus habiles & les plus conſommez dans la « pratique s'y trouvent trompez; il « vaut donc beaucoup mieux que le « Medecin dans une choſe auſſi douteuſe, ou bien ſuſpende ſon jugement, ou qu'il faſſe une réponſe « ambiguë. «

Le ſentiment de Morton.

ART. 112. Pour ce qui eſt de la cure de la Rougeole dans ſon premier tems, ſçavoir avant l'aparition des puſtules, il eſt à propos de ne faire que très peu de remedes, à moins qu'on n'y ſoit forcé par la violence des ſymptomes, comme ſont les convulſions, les fontes d'humeurs extraordinaires ou d'autres ſemblables accidens conſiderables. *La cure de la Rougeole dans tous ſes états.*

S'il arrive que les eſprits ſoient trop irritez, & qu'il s'en enſuive des convulſions, il faut les appaiſer par des remedes appropriez, comme ſont par exemple, les juleps compoſez *Les convulſions.*

d'eaux céphaliques avec la teinture de *Caſtorcum*, la poudre de gouttete, & d'autres ingrediens de même qualité, & ſi l'irritation des eſprits n'eſt pas moderée par ces premiers remedes, il faut faire prendre au malade quelques gouttes de Laudanum liquide.

La diarrhée. A l'égard de la diarrhée, il ſuffit de la moderer lors qu'elle ſe rend trop opiniâtre, par une cure palliative, plutôt que de vouloir forcer les loix de la nature en tâchant de la guerir à fond, & par là ſe metrre en danger de tuer le malade. Il faut de plus luy faire quitter l'uſage de la bierre, & qu'il ſe contente de la ſimple tiſanne, & qu'on luy faſſe prendre les poudres de coquillages, & il ne faut avoir recours au Laudanum que dans une grande neceſſité.

La toux. Pour réprimer en quelque façon la toux obſtinée produite par une lymphe acrimonieuſe, ce qu'il y a de plus convenable ſont les remedes mucilagineux, pectoraux, l'huile d'amandes douces, & d'autres pareils; & en particulier le ſyrop & la teinture de corail.

Lors que l'éruption a commencé de paroître, & même lors qu'elle s'eſt abſolument produite, il ſurvient quelquefois au malade une peripneumonie avec une reſpiration étouffante, un étranglement ſuffoquant, & une déglution difficile; en ce cas là fondé ſur un uſage generalement reçû, je conſeille de faire d'amples ſaignées, & d'en uſer comme ſi le malade n'étoit point attaqué de la Rougeole: Il faut faire la même choſe dans une ophtalmie fâcheuſe & dangereuſe. (L'ophtalmie.)

Pour arrêter en ce tems-là le flux de ventre, l'uſage des opiates, c'eſt-à-dire des remedes où entre l'opium, eſt auſſi ſûr que neceſſaire. (Le flux de ventre dans le dernier état de la rougeole.)

L'éruption étant terminée, ſi la Fiévre ſubſiſte avec des ſignes qui faſſent juger que la maſſe des humeurs n'eſt pas encore tout-à-fait exemte de venin, c'eſt fait du malade; au contraire ſi la criſe a été parfaite, il faut le purger avec les hidragogues, afin d'empêcher les funeſtes effets que peut produire une lymphe colliquative, ſans pourtant émouvoir la maſſe de ſon ſang avec trop de précipitation, avant que le venin ait été entierement détruit.

Le reſte de la toux.

Toutes les fois qu'un malade qui ſort de la Rougeole eſt tourmenté d'une toux obſtinee & continuelle, il faut le ſaigner d'abord, puis un jour ou deux enſuite réïterer la ſaignée, & dans le tems même que l'on fait uſer au malade des loochs & autres remedes adouciſſans que l'on a coutume de donner dans le catharre, luy faire prendre de fortes & fréquentes doſes de Quinquina, & ſelon l'occaſion quelques priſes de Laudanum en ſe couchant.

ART. 113. Ceux qui ont eu la petite verole ne ſont pas enſuite ſi ſujets à la Rougeole, & ceux qui ſont un peu avancez en âge en ſont auſſi moins ſuſceptibles.

De la petite Verole.

ART. 114. » On ne trouve rien ſur la petite Vérole dans les écrits » des Medecins avant les Arabes, on » a donné à cette maladie le nom de » Vérole, parce qu'elle varie la peau. » L'homme ſeul & chaque homme en » particulier ſont ſujets à être atta- » quez du moins une fois en leur vie » de cette maladie, qu'il ne faut pas

confondre avec d'autres puſtules « auxquelles les enfans ſont fort ſu- « jets, & qui reſſemblent quelquefois « aſſez à celles de la petite Vérole, « à raiſon de leur grandeur & de leur « figure, cependant on les en diſtin- « gue, en ce que les puſtules de la « petite Vérole ſont plus rouges & « plus enflammées, & celles-cy ſont « plus blanchâtres, & comme des « veſſies ſimplement remplies d'une « humeur ſéreuſe, qui s'ouvrent & ſe « deſſéchent en trois jours. Elles ne « ſont point dangereuſes, leur érup- « tion ſe fait le plus ſouvent ſans Fié- « vre. Cette maladie eſt ſi benigne, « que ſa cure n'emprunte preſque ja- « mais rien des regles de la Medecine. « Auſſi la nomme-t'on communément « en France Vérole volante. «

» La petite Vérole, dit Dollée, a chez nous ſon origine dés la pre- « miere conformation ; ce mauvais « germe y demeure aſſoupi pendant « quelque tems, juſqu'à-ce que l'oc- « caſion ſe preſente de ſe produire au « dehors, ſe mêlant dans toute la « maſſe du ſang de telle maniere, « qu'il y produit de ſi terribles ſym- « ptomes qu'il cauſe ſouvent la mort «

» aux malades : Entre une infinie
» multitude d'hommes, à peine un
» ou deux pendant tout le cours de
» leur vie ſont-ils exemts d'en reſſen-
» tir les pernicieux effets.

Le ſentiment de Sydenham.

L'hiſtoire des petites veroles diſcretes.

ART. 115. La petite Vérole eſt diſcrete ou confluente : celle qu'on nomme diſtincte ou diſcrete, commence par un friſſon qui eſt ſuivy d'un grand chaud, d'une douleur conſiderable à la tête & au dos, d'envies de vomir, d'une douleur vers la foſſette du cœur, d'un aſſoupiſſement, ce qui arrive principalement aux enfans qui ont auſſi quelquefois des accès épileptiques. Tous ces accidens ſont les précurſeurs de l'éruption des puſtules de la petite Vérole, & en même tems pour l'ordinaire des ſignes qu'elle ſera douce & benigne ; ces puſtules ſe manifeſtent le plus ſouvent au quatriéme jour, & pour lors les accidens fébriles s'évanoüiſſent, ſi ce n'eſt aux adultes qui ont de la diſpoſition pour les ſueurs.

On aperçoit d'abord au viſage des puſtules rougeâtres, puis au cou, à

la poitrine, & enfin ſur toutes les parties du corps, qui s'enflamment de plus en plus, & ſe gonflant d'un jour à l'autre deviennent toûjours plus blanches, la peau ſe trouvant aſſez haute en couleur dans leurs intervales La tumeur & l'inflammation du viſage diminuent au onziéme jour, & les puſtules commencent à ſe deſſécher. S'il meurt quelquefois des malades de cette eſpece de petite Vérole, ils meurent au quatorziéme ou au quinziéme jour.

ART. 116. Les petites Veroles confluantes ont des accidens qui leur ſont communs avec les diſcretes, à l'exception que dans les premieres tous les ſymptomes ſont beaucoup plus violens. Dans cette eſpece de petite Vérole l'éruption ſe fait le troiſiéme jour & quelquefois plûtôt, & rarement plus tard ; quelquefois auſſi, mais très rarement quelque fâcheux ſymptome comme une violente douleur de reins ou de côté, ou quelqu'autre accident ſemblable, retardent l'éruption des puſtules, ce qui met les malades en danger. L'hiſtoire des confluentes.

La Fiévre dure auſſi plus long-tems dans les confluentes, & à meſure que

la maladie augmente les puſtules ne s'élevent pas à proportion comme dans les diſcretes, mais ſe trouvant preſſées les unes contre les autres, elles couvrent abſolument tout le viſage & le tumefient, enſuite il paroît comme des pellicules blanches étenduës ſur la ſurface de la peau,

Après le huitiéme jour la pellicule blanche devient de jour en jour plus rude & prend une couleur brune plus ou moins ſelon que les puſtules ont été plus confluentes. On connoît plûtôt la grandeur de la maladie à l'inſpection du viſage, qu'à la vûë de toute autre partie du corps.

Dans cette eſpece de petite Vérole les adultes ont d'ordinaire une ſalivation, & les enfans la diarrhée ; la ſalivation vient quelquefois dès que l'éruption commence, & quelquefois après un jour ou deux : vers le quatriéme jour la ſalive s'étant épaiſſie, le malade crache avec peine, & la ſalive ainſi retenüe menace de le ſuffoquer, la ſalivation ceſſe le plus ſouvent vers ce tems-là, & le gonflement du viſage diminüe peu à peu, au lieu dequoy les mains ſe tumefient ou doivent ſe tumefier.

La diarrhée ne ſurvient pas ſi-tôt aux enfans, & ce mal s'irrite vers le ſoir. Ceux qui ſont attaquez de petites Véroles diſcretes malignes, meurent preſque toûjours au huitiéme jour, & ceux qui en ont de confluentes meurent au onziéme. Quelquefois la pleureſie leur arrive, quelquefois un profond aſſoupiſſement, quelquefois des taches pourprées ſe montrent entre les puſtules, qui ſont comme autant de petits éphaceles, & preſque toûjours des préſages de mort, Il leur arrive auſſi quelquefois des urines ſanglantes, & d'autres ſortes d'hémorragies qui ne ſont pas d'un meilleur augure, non plus que les ſuppreſſions d'urine.

ART. 117. Dans les petites Véroles confluantes, comptant du premier jour, le malade, comme j'ay dit, eſt toujours dans un grand danger; dans les confluentes les plus ordinaires le péril eſt grand le onziéme jour, dans une éruption plus tardive le quatorziéme, dans la plus lente le dix-ſeptiéme, & rarement au vingt-uniéme jour.

Ma méthode eſt de faire ſortir le malade de ſon lit pendant le jour juſ- Regle a obſerver.

qu'au ſixiéme depuis le commencement de ſa maladie, après le quatriéme jour depuis l'éruption, où toutes les puſtules ſe manifeſtent, je l'oblige à garder le lit juſqu'à la fin de ſa maladie.

Cure. ART. 118. » Dans les petites Véro-» les confluentes, comme dit fort bien » Dolée, les malades ſont toûjours » dans un grand danger; & c'eſt pour » lors que le Medecin a lieu de rap-» peller toute ſon induſtrie, & de faire » voir ce qu'il a dans ſon art de ſça-» voir faire.

On a deux indications à remplir dans la cure de cette maladie; la premiere eſt de maintenir le ſang dans un même degré d'ébullition; la ſeconde de ſoutenir les puſtules dans leur loüable éruption. Pour cela il ne faut pas preſcrire au malade un régime trop échauffant; le degré de chaleur le plus propre à favoriſer l'éruption eſt le naturel; il n'eſt pas beſoin, comme on l'a déja dit, d'aſſujettir le malade à reſter au lit avant le quatriéme jour, ni qu'il prenne aucun remede pour exciter avec force les puſtules à ſortir; le quatriéme jour étant arrivé, ſi l'éruption eſt languiſſante, on peut

donner au malade un cardiaque des plus doux.

L'eſpece de petite Vérole diſcrete eſt par elle-même le plus ſouvent ſans danger ; dans les confluentes il faut empêcher autant qu'on peut que le malade ne ſuë, & entretenir la ſalivation dans ſa vigueur ; or cette évacuation eſt doucement exercée, en buvant abondament de la petite bierre, ou de quelqu'autre liqueur peu échauffante. J'ay coutume de faire boire aux adultes la potion anodine faite avec quatorze grains de Laudanum liquide, dans une liqueur convenable, ou une once de ſyrop de pavot à ſix ou ſept heures du ſoir, après la pleine éruption des puſtules & juſqu'à la fin de la maladie je preſcrit même un ſomnifere, parce que dans ce tems-là la chaleur augmente preſque toûjours, & loin que le malade en ſoit incommodé, il s'en trouve beaucoup mieux, comme je m'en ſuis convaincu par des experiences fréquement réïterées.

Dans cette eſpece la diarrhée eſt ſalutaire aux enfans, & l'on feroit mal de l'arrêter ; c'eſt tout le contraire aux adultes.

A l'égard de la saignée que l'on propose de faire au huitiéme jour, & de la méthode d'exposer les malades à un plus grand air, il est bon de consulter là-dessus l'Auteur. Lors que la salive devient fort visqueuse, je me sert ordinairement d'un gargarisme propre à la dissoudre, & quelquefois je donne une potion vomitive. Dans la suppression d'urine je fais sortir le malade hors de son lit.

L'affaissement des pustules & la diarrhée dans les Véroles discretes, demandent des remedes cordiaux. La Fiévre qui survient le quatriéme jour est differente de celle qui précede l'éruption; car cette seconde Fiévre n'est autre chose qu'une Fiévre putride proprement dite; or pour guerir cette Fiévre rien n'est plus efficace que la saignée faite largement; car il ne s'agit plus alors de la petite Vérole, mais de la Fiévre putride : on peut donc tirer jusqu'à dix ou douze onces de sang, & faire prendre la potion anodine deux fois dans la journée.

A raison de la grande constipation j'ay coutume de prescrire un lavement composé d'une once & demie d'électuaire lenitif dissout dans le petit lait,

ſans ceſſer pour cela l'uſage de la potion anodine en ſon tems : ſi la premiere fois le ſuccès ne répond pas à votre attente, il faut reïterer le ſecond jour, de maniere que la ſaignée & le remede purgatif ſe peuvent alternativement repeter, ſelon que la Fiévre l'accoutume, & l'inquietude du malade ſemblent l'exiger, juſqu'à-ce qu'il ſoit hors de danger. Dans la petite Vérole confluente l'eſprit de vitriol a beaucoup d'efficace, donné amplement depuis le cinquiéme & le ſixiéme jour de la maladie juſqu'à la fin dans la petite bierre : ce remede a ſes avantages & ſes incommoditez dont l'Auteur s'explique ſuffiſament.

ART. 119. Les petites Véroles irregulieres diſcretes etoient diſtinguées des légitimes, en ce que les éruptions des premieres paroiſſent le troiſiéme jour, & les autres au quatriéme ; ces puſtules étoient plus petites, mais plus douloureuſes, & noirciſſoient après leur maturation plus frequement, & la ſalivation, comme dans les confluentes arrivoit immédiatement après l'éruption.

Les confluentes illegitimes étoient auſſi diſtinguées des légitimes, d'au-

tant que leurs éruptions ſe montroient tantôt le ſecond jour, tantôt le troiſiéme par de petites tumeurs rougeâtres uniformes; en quelques endroits, principalement aux hanches en forme de veſicules produites par la brûlure qu'une ſeroſité limpide tenoit en tenſion & en formoit l'éminence, & la veſſie étant ouverte cette ſeroſité couloit en abondance, & la chair ſous cette pellicule paroiſſoit noire & comme ſphacelée; ces malades ſont en danger juſqu'au dix-ſeptiéme jour, au lieu que les confluentes légitimes ont d'ordinaire le onziéme jour pour leur jour critique.

Enfin ces petites Véroles illegitimes ſont d'une nature plus chaude & plus ſuſceptible d'inflammation, c'eſt pourquoy il faut accorder aux malades un régime temperé. La mixtion faite de trois parties d'eau & d'une de lait boüillis enſemble, eſt non ſeulement agréable au goût, mais produit encore de très bons effets, & excite heureuſement la ſalivation.

Le ſentiment de Morton.

ART. 120. La petite Vérole a qua-

tre tems, qui ſont ſa préparation, ſon éruption, ſa maturation & ſon declin, durant leſquels il arrive aux malades differens ſymptomes qui demandent qu'un Medecin agiſſe pour leur guériſon d'une maniere differente.

ART. 121. Le premier tems de la petite Vérole eſt depuis qu'elle commence d'affecter le malade juſqu'à ſon éruption générale: en ce tems-là l'urine eſt pâle & ſubtile, & ſur tout d'un mauvais préſage lors que le malade eſt obligé d'uriner fréquement, au contraire l'urine rougeâtre & qui dépoſe beaucoup eſt un bon ſigne. Une douleur extraordinaire & violente qui reſſemble à la colique, eſt très dangereuſe.

La diarrhée dans cet état doit être guérie le plûtôt qu'il eſt poſſible, ou par l'uſage de la tiſanne temperante & des doſes de Laudanum ſuffiſament réïterées, ou par le moyen des aſtringens, entre leſquels je me ſers ordinairement de l'électuaire aſtringent, num. 16. & 76.

Il ne faut pas dans ce premier tems de la maladie ſupprimer d'abord le vomiſſement, à moins qu'il ne ſoit

exorbitant, il vaut mieux l'entretenir doucement avec quelques doſes de bierre alliée avec le ſel de chardon benit ou un peu de ſel de vitriol. Cette évacuation moderée ayant duré pendant quelques jours, ſi elle devient exceſſive par rapport à la maladie, il faut promptement calmer la fougue des eſprits, & conſerver les forces du malade avec un alexipharmaque où entre l'opium, & après en avoir uſé pendant quelque tems, j'ay coutume de luy ſubſtituer la formule ſuivante.

Prenez des eaux de chardon laictueux, de canelle orgée, de menthe, de chacune deux onces, du ſel d'abſinthe douze grains, de la poudre de ſerpentaire virginienne, des pattes d'écreviſſes de mer, de pierre de ſerpent, de racine de contrajerva, de chacune une demie drachme, du ſyrop d'œillets ou de menthe une once & demie: mêlez le tout & faites-en un julep, dont le malade prendra deux, trois ou quatre cuillerées de quatre en quatre heures, ajoutant à chaque doſe, ſelon le beſoin, quelques gouttes de Laudanum liquide.

La ſaignée, dit Liſter, eſt moins preſcrite dans la petite Vérole pour remedier à la plenitude que pour calmer quelque accident violent qui ſur-

vient à la maladie, comme ſont la Fiévre aiguë, la violente douleur de tête, des lombes, ou en d'autres parties; la douleur de côté cauſée par la pleureſie ou la peripneumonie, ou quelquefois pour appaiſer des douleurs de colique; dans toutes ces occaſions la ſaignée eſt neceſſaire pour calmer ces fâcheux accidens; il faut auſſi dans les mêmes cas uſer de véſicatoires & des opiates, particulierement aux affections comateuſes.

Lors que la petite Vérole dans ces premiers tems eſt accompagnée d'une inſomnie opiniâtre, il eſt rare que les puſtules dans le tems qui ſuit deviennent confluentes, & le délire, les convulſions, & tous les autres mauvais accidens accompagnent leur éruption, ce qui engage le Medecin à mettre la ſaignée en uſage auſſi bien que les opiates, comme des moyens propres en diminuant l'impétuoſité des eſprits, à moderer ces fâcheux ſymptomes, ſans pour cela negliger les veſicatoires & les cordiaux.

ART. 122. Au ſecond tems de la maladie, on voit s'élever d'abord ſur la peau du viſage de petites taches ſemblables à des piqueures d'aiguilles, Le ſecond tems.

que l'on remarque bien-tôt après au cou, à la poitrine, & par tout ailleurs: ces taches forment enſuite une tumeur ronde & un peu dure; le ſecond jour leurs baſes s'étendent, & le troiſiéme jour qui eſt la fin de ce ſecond tems, leurs ſommitez ſe terminent en pointe; plus ce tems eſt long & plus la maladie eſt dangereuſe. Dans ce ſecond tems lors que la maladie eſt benigne, il eſt inutile d'exciter la nature par aucun remede, puis qu'il n'y a aucun mauvais ſymptome à calmer, & que la nature peut fort bien par ſes ſeules forces ſans le ſecours de l'art, remplir toutes ſes fonctions.

Le troiſiéme tems.

ART. 123. Le troiſiéme jour de l'éruption s'étant écoulé, les puſtules de la petite Vérole auſſi bien que toute autre ſorte de tubercules enflammez commencent d'acquerir quelque coction, & la lymphe venimeuſe que fourniſſent les glandes cutanées, ſepare par ſon acrimonie l'épiderme de la peau, ce qui fait que le faîte des puſtules blanchiſſant en peu d'heures ſe tumefient conſiderablement; après quoy cette lymphe, ſelon le caractere de la maladie & les forces de la nature étant un peu plûtôt ou plus tard

changée

changée en pus, les puſtules jauniſſent, ou deviennent au moins d'une couleur cendrée ou un peu brune, ce qui termine le ſecond tems.

Pendant la maturation des puſtules benignes, il ne ſe preſente aucune indication à remplir, ſi ce n'eſt qu'on peut donner quelques gouttes de Laudanum liquide pour apaiſer la douleur de la ſupuration, & procurer au malade un peu de repos. Durant la maturation des puſtules, quand elles ſont tardives, le malade peut boire amplement de la tiſanne ſuivante.

Prenez une once de lentilles groſſierement broyées, une douzaine de figues graſſes, & une demie once de raclure de corne de cerf; faites boüillir le tout dans une pinte de petite bierre, & ſi le malade ſalive, il ſe ſervira utilement du gargariſme preſcrit contre la petite Vérole dans nos formules num. 152. Il ne faut point mêler d'acides dans les gargariſmes, à moins qu'il n'y ait une grande difficulté d'avaler, quand la ſalivation s'arrête, il faut exciter le flux d'urine, en donnant en poudre une priſe ou deux d'æthiops.

ART. 124. Le dernier tems de la petite Vérole eſt ſon déclin, dans lequel les puſtules après avoir formé un

Le quatriéme tems.

pus bien cuit & très loüable, commencent à s'incruſter & à ſe couvrir d'une galle jaunâtre, puis après un ou deux jours le pus s'épuiſant elles ſe deſſéchent & ſe changent en des tubercules ſecs, qui s'amolliſſent inſenſiblement & ſe diſſipent d'eux-mêmes.

Il arrive rarement qu'aucun malade meure de cette petite Vérole benigne dont nous avons preſque toûjours parlé juſqu'à preſent, ſi ce n'eſt dans ſon déclin, auquel tems ſi la Fiévre ceſſe abſolument, & que l'appetit revienne au malade, c'eſt un très bon ſigne.

Mais lors qu'en ce dernier tems de la maladie on aperçoit des taches pourprées ou des véſicules milliaires, c'eſt un mauvais ſigne: les délires, les inſomnies, les mouvemens convulſifs des tendons, & d'autres fâcheux ſymptomes ſont d'un plus mauvais préſage dans ce quatriéme tems que dans les précedens: car la plûpart de ceux à qui ces accidens arrivent n'en reviennent pas. La galle qui eſt long-tems purulente, qui tombe & renaît pluſieurs fois, promet une meilleure iſſuë que celle qui ſe ſeche très prom-

tement. Les puſtules qui ſont couvertes d'une galle fixe & adherente ne promettent rien de bon.

ART. 125. Les puſtules de la petite Vérole dont la figure eſt exactement ronde, qui ſont diſcretes, c'eſt-à-dire ſéparées les unes des autres, entourées d'une baſe fort rouge, & qui n'ont dans leurs intervalles ni taches pourprées ny véſicules milliaires, ny d'autres éruptions d'un mauvais caractere, qui ont leurs ſommitez blanches au premier jour de leur maturité, qui ſont pleines de lymphe, dont la baſe augmente le ſecond jour, qui s'élevent en pointe, qui ſont moins luiſantes le troiſiéme jour, & dont la matiere ſe convertit en pus; ces ſortes de puſtules donnent lieu d'eſperer au moins au douziéme jour une heureuſe terminaiſon de la maladie. *La petite verole benigne.*

ART. 126. Les petites Véroles malignes ont quatre degrez: 1°. celuy des confluentes univerſelles; 2°. celuy des confluentes particulieres; 3°. celuy des diſcretes qui ſont fort petites & adherentes les unes aux autres, & qui ſortent par tout comme entaſſées, & enfin celuy des diſcretes accompagnées de taches pourprées & d'é- *Les quatre degrez des petites veroles malignes.*

ruptions milliaires dans leurs interſtices.

Premier degré. On connoît celles du premier degré quand la peau de tout le corps ſe trouve gonflée & épaiſſie par une tumeur éreſipelateuſe parſemée de taches noires, étant égale en toute ſa ſurface elle blanchit après trois jours, & devient ſemblable à du parchemin; ce ſont là des petites Véroles très malignes, & je n'ay pas vû de malades ſurvivre deux jours à leur maturité.

Les petites veroles du ſecond degré ſont plus communes, & ſe ſont celles où la ſeule peau du viſage eſt éreſipelateuſe, & qui reſſemble à du parchemin au premier jour de ſa maturation, pendant que les puſtules du tronc & des extremitez du corps ſont preſque diſcretes, mais un peu irregulieres : car on a de la peine à les diſtinguer à la vûë des puſtules de la rougeole, elles ſont peu élevées & elles noirciſſent bien-tôt pour l'ordinaire, en ſorte qu'il n'en faut attendre que la mort des malades.

Deuxiéme degré. Les petites veroles malignes du troiſiéme degré, ſont preſque diſcretes, mais très petites & ſerrées; elles ne s'élevent point, mais on les voit

ſur la peau comme ſi elle avoit été frappée avec des orties, juſqu'à ce que blanchiſſant dès le commencement de leur maturité, elles ſe rendent ſemblables à du parchemin. Je n'ay vû aucun malade guérir de cette maladie après le quatorziéme ou quinziéme jour ; à moins qu'il n'ait eu une longue ſalivation, un grand flux d'urine, ou une enflure de tout le corps qui ait duré longtems.

Quatriéme & dernier degré.

ART. 127. Le dernier degré des petites veroles malignes, eſt de celles dont l'éruption eſt diſcrete, la figure & la grandeur aſſez régulieres, mais qui ont dans leurs intervales des taches pourprées, & des veſſies aqueuſes, des taches livides, ſur-tout au cou, à la poitrine, & aux extremitez : celles-cy ne ſont pas moins dangereuſes que les confluentes.

La cure des ſymptomes.

ART. 128. Dans les petites veroles malignes, la fiévre continuë maligne, ſubſiſte après l'éruption avec ſéchereſſe à la langue, le pouls foible, & d'autres mauvais accidens, & ne ceſſe pas abſolument comme elle a coutûme de faire dans les benignes ; parce que la matiere morbifique à cauſe de ſa malignité, ou de la gran-

deur de la maladie, ne peut traverſer ſuffiſament les glandes cutanées, ce qui cauſe d'ordinaire de cruels accidens, qui ſont des hémorragies très dangereuſes, & qui étant le plus ſouvent accompagnées de taches pourprées & noires ſont très funeſtes, & on ne ſçauroit les réprimer qu'avec beaucoup de peine, même avec le ſecours du vitriol qui eſt le plus efficace ; ce n'eſt pourtant rien faire ſi l'on n'employe en même tems les veſicatoires, & les cordiaux les plus puiſſans, pour rétablir les forces des eſprits preſque éteints ; la ſaignée dans cette maladie n'eſt propre qu'à rendre la mort plus prompte.

L'hémorragie

L'envie fréquente d'uriner, quoy qu'elle ne ſoit pas dangereuſe par elle-même, ne laiſſe pas d'être un mauvais ſigne. Pour remedier à cet accident, j'ay connu par experience que vingt grains de cendres de crapaux donnez de quatre en quatre heures avec d'autres cordiaux étoient très efficaces.

L'envie d'uriner.

L'inflammation du Pharinx qui enpêche la déglutition, eſt quelquefois un accident très fâcheux ; il faut donc préſerver le goſier des injures

Le mal de gorge.

de l'air, par des envelopes redoublez de laine fort molle, qui font plus d'effet que les remedes tirez du safran & tous les autres amuletes, & il faut uſer en même tems des gargariſmes appropriez.

La ſalivation.

Une ample ſalivation qui dure long-tems, eſt d'un bon augure, lors qu'elle eſt accompagnée d'une enflure conſiderable de toute la tête & du viſage, au lieu qu'une legere ſalivation bien-tôt ſupprimée eſt d'un mauvais pronoſtic, à moins que la nature ne lui ſubſtituë un flux d'urine ou l'enflure des extremitez. La ſalivation interceptée par une diarrhée, ne promet rien de bon.

Sur le déclin de la petite verole le dégoût & la chaleur hectique.

ART. 129. Il y a quelques affections maladives qui ſuccedent quelquefois à la petite verole, entre leſquelles le dégoût des alimens tient le premier lieu, & qui eſt ſouvent accompagné d'une chaleur hectique; en ce cas-là (dont j'avertis ſerieuſement les autres Medecins) fondé ſur ma propre experience, quand cette chaleur hectique eſt continuë, il faut ſans interruption donner des cordiaux aux malades; & quand cette chaleur eſt periodique, je n'héſite pas à leur

donner le quinquina qui produit ſon effet, après quoy je paſſe aux purgatifs.

Il paroît quelquefois des parotides ſur la fin de la petite verole, qui ſont pendant un certain tems ſemblables aux écroüelles, ſans chaleur & ſans inflammation. Il ne faut pas en tenter la cure pour les réſolutifs, mais bien plûtôt par des fomentations qui tendent à meurir ces tumeurs.

Les furoncles doivent être traitez par la même méthode auſſi bien que la galle ſanieuſe, les ulceres d'un mauvais caractere, les dartres furfureuſes; & d'autres ſemblables éruptions, demandent les alexipharmaques & les febrifuges, & que l'on s'abſtienne religieuſement de toutes ſortes d'évacuans. La gangrene & la carie des os qui ſuccedent à la petite verole, ne cedent à aucun remede. Les tumeurs ordemateuſes, ſont traitées par les frictions & les fomentions lixivielles, & les remedes preſcrits pour la cure des hydropiques leur convient. Pour la guériſon de la douleur de tête, il faut avoir recours au N°. 3. & 5. de nos formules.

Le ſentiment de Monſieur Freind.

ART. 130. Il y a de certaines fievres qui cedent aiſément aux purgatifs, & d'autres auſquelles ils ſont abſolument néceſſaires; mais les Auteurs ne ſe ſont pas encore aſſez clairement expliquez ſur cet article. Pour moy je n'en trouve aucune à laquelle la purgation convienne mieux, qu'à celle qui accompagne les petites veroles confluentes, pendant que leurs puſtules ſont dans leur maturité, ou qu'elles commencent à s'éteindre; car elles ont toûjours alors un heureux ſuccès : parce que cette fiévre étant des plus putrides & des plus dangereuſes, elle s'accommode mieux qu'aucune autre de cette ſorte de traitement. C'eſt auſſi la méthode de guérir ces fievres putrides qui ſurviennent à la petite verole que Sydenham, propoſe préferablement aux autres.

l'uſage de la purgation dans la fiévre ſecondaire.

A mon égard, il m'eſt ſouvent arrivé dans l'état de la petite verole, lorſque la fiévre augmente quand les puſtules commencent à ſécher, d'avoir recours à la purgation, & cet uſage

m'a toûjours ſi bien réüſſi, & eſt ſi peu dangereuſe, & que je n'héſite point à dire qu'en prenant ce party j'ay ſauvé la vie à pluſieurs malades.

La doctrine concernant l'uſage de la ſaignée & de la purgation dans les petites veroles confluentes, après une criſe imparfaite, eſt déduite fort ſuccintement par le celebre Monſieur Cade, dans ſa lettre écrire ſur ce ſujet au même Sydenham. Voicy ſommairement ce qu'elle contient.

Le cas où la ſaignée non plus que la purgation ne cogviennent pas.

ART. 131. Dans les petites veroles confluentes, tant que l'enflure du viſage & l'inflammation ſubſiſtent, & que la ſalive coule ſuffiſament, il faut (comme dans la cure du furoncle qu'on mene à ſupuration,) s'abſtenir abſolument de la ſaignée & de la purgation, de crainte que ces évacuations n'empêchent que la matiere morbifique contenüe dans la maſſe du ſang n'en ſoit ſe parée par des puſtules comme par autant de phlegmons, dans le tems que la nature eſt toute occupée de cette ſécrétion. Dans le progrés de la maladie, lors que le viſage commence à ſe déſenfler & la ſalivation à diminuer, (ce qui arrive vers le neuvié-

me ou dixiéme jour après l'éruption) ſi dis-je, alors les mains du malade ſont moderément tumefiées, & qu'il ne ſurvienne aucun mauvais accident, j'eſtime que la ſaignée & la purgation ne ſont pas encore ſuffiſament indiqués, & qu'il faut abandonner le tout à la nature. Cependant les choſes étant en cet état, je conſeille de donner tous les jours un lavement au malade, tant pour moderer l'ardeur de la fiévre, que pour empêcher les excremens de croupir dans le bas ventre.

ART. 132. Mais lors que le viſage ſe déſenfle à ces jours critiques, (ce qui n'arrive que trop ſouvent) que les puſtules ne rendent pas un pus loüable, que les mains ne s'enflent pas; (ce qui fait que l'humeur morbifique reſtant dans la maſſe du ſang du malade, & y introduiſant la pourriture) il ſurvient une fiévre ardente, la reſpiration devient courte & fréquente; tout le corps eſt dans l'agitation, le malade eſt attaqué d'une inſomnie qui ne cede point aux narcotiques; lorſque ces cruels ſymptomes tourmentent les malades, le Medecin eſt obligé de mettre la

Quand ces deux évacuations sont néceſſaires.

ſaignée en uſage, & de tacher d'enlever les humeurs peccantes par de doux purgatifs ſouvent réïterez à quelques intervales, & de ne rien oublier pour ſoulager le malade.

Enfin dans les petites veroles confluentes, quoy que le viſage, les mains, & les puſtules ſe tumefient autant qu'il le faut, & dans un tems convenable, & que la ſalivation ait auſſi coulé dans ſon tems aſſez abondomment; s'il arrive néamoins que la ſalivation s'arrêtant & l'enflure de ces parties venant à ceſſer, la fiévre (comme il arrive le plus ſouvent dans cette maladie) ſe rende opiniâtre, & que les accidens qui l'accompagnent, (comme ſont l'oppreſſion, l'inſomnie, les inquietudes, les urines blanches & aqueuſes travaillent inceſſament les malades;) les choſes étant dans cet ſituation, le Medecin ne ſçauroit ſe diſpenſer de diminuer la quantité du ſang par la ſaignée, (afin que le reſte du ſang coule avec plus de tranquilité dans ſes vaiſſeaux, & que la matiere morbifique, qui ne peut traverſer les puſtules endurcies & bouchées par des croutes épaiſſes) puiſſe être éva-

cuée par douces purgations réïterées: car au défaut de ces purgations, il arrive toûjours que ces accidens augmentent très promptement, & que le malade périt entre le douziéme & le vingt-quatriéme jour ; ou bien l'humeur putride s'extravaſe dans les poumons corrompt leurs veſicules, & le malade après avoir langui pendant quelque tems, meurt miſerablement dans la phtyſie.

ART. 133. Il n'y a que la ſaignée qui remedie efficacement à l'oppreſſion qui ſurvient à la criſe ; mais ſi elle n'eſt faite très promptement c'eſt fait du malade, pour lors un petit pouls & fort concentré ne m'épouvante pas ; parce que j'ay ſouvent remarqué qu'après la ſaignée le battement de l'artere eſt devenu plus fort : ce qui fait voir qu'il ne faut pas en cette occaſion attribuer la foibleſſe du poul au défaut des forces, mais à l'accablement de l'humeur maligne.

Quand il y a de l'oppreſſion la ſaignée eſt le ſeul remede.

Tant s'en faut néamoins que la ſaigné remedie à l'urine ſanglante, qu'elle l'augmente & avance la deſtinée du malade dont le decès n'étoit pas dès auparavant fort éloigné;

La ſaignée eſt nuiſible à l'urine ſanglante.

n'ay pourtant pas laiſſé d'éloigner quelquefois ce funeſte préſage, en donnant au malade deux fois le jour une doſe de camfre, & en lui faiſant boire largement des eaux minerales, en ſorte que j'ay fait durer pendant quelque tems des malades qui étoient prêts à mourir : mais pour dire la verité je n'ay vû aucun malade de la petite verole qui avec des urines ſanglantes qui ait ſurvecu au-delá du dix-ſeptiéme jour de l'éruption. Il faut voir l'Auteur même pour juger des raiſons ſur leſquelles il fonde ſa pratique.

» Ainſi Monſieur Freind, & ſelon » lui beaucoup d'autres Medecins d'un » grand nom, vantent la méthode » de purger les malades dans la fié- » vre ſécondaire, comme la ſeule » qui puiſſe mener au port de ſalut : » Pour moy qui ay moins de péné- » tration d'eſprit, & qui ne ſuis » qu'un Medecin de Campagne, je » n'en ſuis pas encore bien perſuadé. » Ces celebres perſonnages qui ſont » certainement les lumieres de notre » Art, & l'ornement de notre ſiécle, » raiſonnent avec beaucoup d'eſprit, » & preſque tous les autres Medecins »

» charmez de leur éloquence, ſe laiſ-
» ſent entraîner à leur ſentiment : au
» lieu que me tenant à la ſeule expe-
» rience, il me paroît qu'il eſt à pro-
» pos d'agir à cet égard avec beau-
» coup de précaution. J'ay reconnu
» l'utilité des lavemens pendant vingt
» années de pratique ; mais je n'ay oſé
» que très rarement mettre les pur-
» gatifs en uſage. Il étoit à ſouhaitter
» que des Medecins d'un ſi grand mé-
» rite fuſſent entrez dans un detail
» plus étendu ſur l'hiſtoire de ceux
» qui ſont morts ou gueris de cette
» maladie, après avoir été traittez
» par cette methode, pour nous don-
» ner lieu de porter un jugement plus
» deciſif ſur un article ſi douteux.

Compilation de ſentimens.

ART. 134. Il eſt certain que la petite Vérole eſt une maladie nouvelle, puis qu'elle n'étoit pas connüe dans pluſieurs parties du monde, comme par exemple aux Indes Occidentales, avant que les Eſpagnols y abordaſſent, & que ce fut un certain Ethopien qu'ils y menerent, lequel y porta cette contagion qui fit périr une

La petite verole maladie nouvelle.

grande partie des Indiens, comme l'assure Roderic de Fonseque.

Le regime froid.

ART. 135. Alsaharavius Medecin Arabe, a beaucoup devancé tous les Medecins de notre siecle, qui ont adopté le regime froid dans le traitement de la petite Verole, sur tout au commencement de cette maladie, conseillant de saigner les malades jusqu'à syncope, & de leur faire boire en peu de tems de l'eau froide en quantité, & de la réïterer souvent en peu d'heures; mais sans succès, autant que j'en puis juger; car par cette pratique le venin morbifique restoit dans l'habitude du corps des malades.

La consistance du sang dans la petite verole maligne.

ART. 136. Ma curiosité, dit Lister, ne m'a fait remarquer autre chose dans un malade attaqué d'une petite Vérole, accompagnée de taches pourprées, du saignement du nez, & d'urines sanglantes, sinon que son sang refroidi avoit si peu de liaison, que ces feces rouges remuées avec la plume la plus molle se divisoient avec facilité. J'ay observé dans beaucoup d'autres malades dont les urines étoient sanglantes, que leur sang tiré du bras, étoit dans une telle dissolution, & si fort corrompu, que ses

feces au fond du vaiſſeau étoient toutes flotantes, comme une ſimple ſeroſité; & il ne me ſouvient pas qu'aucun ſoit échapé d'une ſemblable peſtilence.

ART. 137. Le même Auteur dit, que dans les petites Véroles confluentes, il donnoit le remede ſuivant: *Prenez un ſcrupule de ſaffran avec une demie once de cochenille, & un peu de ſucre, meſlez-les enſemble pour huit priſes que le malade prendra d'heure en heure avec une cuillerée ou deux d'eau thériacale pendant trois jours, & enſuite de ſix en ſix heures. Elle prendra de plus une once de diacode matin & ſoir.* Le malade guerit par l'uſage de ces remedes. Un autre malade prit preſque de la même maniere un remede à peu près pareil. *Prenez une demie drachme de ſaffran, une demie once de cochenille, & une drachme de ſucre candi, meſlez le tout pour ſix priſes*, elle en prit une de trois en trois heures.

ART. 138. Je n'ay vû perſonne, dit le même Auteur, qui ait eu deux fois la petite Vérole, hors une femme de la Ville d'York, qui fut ſous mes yeux dans le cours d'une année attaquée deux fois de cette maladie.

Il eſt très rare qu'on ſoit deux fois attaqué de la petite Verole.

Signe salutaire,

ART. 139. Rien n'eſt plus a obſerver, dit Ettmuller, dans la petite Vérole que la reſpiration & la voix du malade; car lors que la reſpiration eſt prompte & facile, que la voix eſt libre, que l'on n'a point de raucité, c'eſt un très bon ſigne.

La fiente de cheval dans la petite Verole eſt à la verité un remede malpropre & qui répugne beaucoup, mais il eſt d'ailleurs très ſalutaire : il provoque la ſueur, & préſerve le goſier d'inflammation. Quelques-uns vantent auſſi la fiente de brebis ; » pluſieurs habiles Praticiens conſeil-» lent comme un bon remede l'uſage » de l'huile de lin & d'amandes dou-» ces, comme on le ſçait generale-» ment. Nous ignorons quel eſt le » remede auquel Walſchimidius & » Dolæe donnent de merveilleuſes ver-» tus ; il ſeroit à ſouhaiter qu'un re-» mede ſi excellent exiſtât dans la na-» ture, Walſchimidius en parle en » ces termes.

» Nous uſons d'un autre remede » en forme liquide, dont on peut » donner aux adultes depuis le pre-» mier jour de la maladie juſqu'à ſa » fin une cuillerée par jour, au moyen

dequoy l'on peut promettre certai- «
nement, avec l'aide du Seigneur, «
de guerir le malade malgré les plus «
fâcheux accidens dont ſa maladie «
peut être accompagnée : or ce re- «
mede eſt principalement recomman- «
dé contre l'inflammation, & l'on «
peut auſſi s'en ſervir en forme topi- «
que. Le même Auteur dit ailleurs, «
je recommande à tous les malades «
la liqueur contre la petite Verole, «
que nous avons éprouvée plus de «
mille fois Monſieur Dolée & moy : «
& le même Monſieur Dolée loüe «
encore plus hautement les vertus de «
ce ſpécifique, comme on le peut «
voir à la page 574. de ſon Encyclo- «
pedie Medecinale. «

ART. 140. Les puſtules de la petite Vérole que l'on perce avec une aiguille, ſont plus longues à guerir, reſtent crouteuſes pendant un plus long tems, & laiſſent des cicatrices plus difformes ; c'eſt donc mieux fait de les abandonner à la nature. Les ulceres rongeans, dit Bonnet, qui arrivent au viſage ou ailleurs, ſont très bien guéris en ſe ſervant d'un mélange de miel roſat avec l'eſprit de vitriol, juſqu'à une ſuffiſante aci-

dité, & ce remede réuſſit toûjours; quand même l'ulcere auroit conſumé la moitié de la joüe.

ART. 141. Outre les remedes dont on a déja parlé pour guerir le petite Vérole, les meilleurs qu'on puiſſe encore employer ſont les ſuivans; comme le kermes, la gomme laque, la viperine, le cinnabre d'antimoine, la teinture bezoardique, celle de corail, la décoction rouge, la décoction de la petite Vérole, & ſon gargariſme, le looch rouge, l'onguent de biſmuth, & quelques autres.

De la Fiévre peſtilentielle, ou de la Peſte.

Le ſentiment de Diemerbroek.

La définition de la Fiévre. ART. 142. La Peſte eſt une maladie des plus aiguës, très pernicieuſe & très contagieuſe, qui eſt cauſée par une corruption maligne contraire de toute ſa ſubſtance aux eſprits & à la chaleur naturelle, qui détruit les fonctions de tous les viſceres, & particulierement celles du cœur.

La Peſte, differente de la Fiévre. ART. 143. La Peſte eſt eſſentiellement differente de la Fiévre qui n'en

eſt que le ſymptome, comme nous l'avons ſouvent obſervé, & par conſequent quelques Medecins qui ont mis la Peſte dans la cathegorie des Fiévres, l'ont mal définie, puis qu'elle n'eſt point de ſon eſſence, comme nous le prouverons encore mieux dans la ſuite.

ART. 144. Entre les ſignes qui précedent la Peſte, ou qui l'a font prévoir, celuy qui ſuit fut obſervé à Nimegue, c'eſt une incroyable quantité d'inſectes telle qu'on n'en avoit jamais vû de pareille, de couſins, de freſlons, de cigales, & principalement de mouches de toute eſpece, dont il y eut pendant deux ans un ſi grand nombre, que l'on en voyoit dans l'interieur des maiſons les murailles toutes couvertes, & l'air au dehors tout obſcurci par les nuages de ces animaux. Un ſigne de la Peſte.

ART. 145. La cauſe de la Peſte a occaſionné parmy les Medecins des altercations infinies: ils conviennent tous qu'elle procede d'une certaine corruption occulte, & d'une infection de l'air inexplicable; mais de ſçavoir d'où l'air a contracté cette infection, & ce qui a été capable de corrompre La cauſe de la Peſte.

cet élement, c'eſt ſur quoy ils ne s'accordent pas, & ce qu'ils s'efforcent tous aſſez inutilement de découvrir.

La premiere & la principale cauſe de la maladie, eſt ſans doute la colere de Dieu juſtement irrité contre les pechez des hommes: de là vient ce que l'on remarque dans la Peſte de divin, de ſurnaturel, & dont Hippocrate lui-même a ſouvent fait mention dans ſes ouvrages; ce qui a auſſi toûjours été crû, tant des Payens & des Juifs, que des Chrétiens, & les ſaintes Ecritures ſont par tout conformes à cette créance.

Nous ne croyons pas qu'Hippocrate par cette cauſe divine, ait entendu une certaine cauſe morbifique, envoyée du Ciel par Dieu même, contre l'ordre & le pouvoir de la nature, ou que cet être ſuprême l'ait de nouveau introduit dans l'air contre les regles ordinaires; cette maladie ne conſiſtant pas eſſentiellement dans un certain mélange des élemens, & dans une intemperie manifeſte de leurs qualitez, ny dans une extrême putrefaction, mais dans un nouveau venin ſurnaturellement ſuſcité de Dieu même dans ce monde ſublenaire

ART. 146. Lors que l'air commence d'être alteré & ſalli par cette ſoüillure venimeuſe, & qu'il eſt prochainement diſpoſé à ſe charger de ce venin pernicieux, il commence en même tems d'être fort nuiſible à tous les corps ſublunaires, en ſorte qu'il fait quelquefois un grand ravage dans les troupeaux, qu'il corrompt d'autres fois les moiſſons & les fruits de la terre, qu'il attaque les hommes par des Fiévres malignes & peſtilentes, & quelquefois par une veritable Peſte. Comment la Peſte commence.

ART. 147. La contagion eſt une communication de la ſoüilleure venimeuſe qui paſſe d'un corps dans un autre, ſoit que cela arrive par un attouchement immediat, ou par un contact mediat; car il faut neceſſairement qu'il y ait dans un corps une diſpoſition propre à recevoir cette ſource venimeuſe, ſans quoy elle ne ſçauroit ſe communiquer. Comment la contagion ſe communique.

Nous voyons le venin peſtilentiel paſſer d'une région à l'autre & de Ville en Ville par des habits ou d'autres choſes qui en ſont infectées. On ne peut rendre une bonne raiſon de la diſpoſition qu'ont les hommes à recevoir la contagion, ou bien à n'en

être pas susceptibles ; on en voit qui y sont si peu disposez, qu'ils n'en sont blessez que très difficilement, & il y en a d'autres qui ont beau s'y exposer sans en être jamais atteints.

D'où vient la fiévre pestilente.

ART. 148. La Fiévre pestilente qui accompagne la Peste, ne procede pas du levain pestilentiel, mais de la corruption, c'est-à-dire qu'elle n'est pas engendrée de ce que les humeurs sont infectées du venin pestilentiel, mais parce que le cœur comme enchaîné, accablé & très affoibli par ce venin pestilent, ne peut pas suffisament cuire, dilater, regir & expulser les humeurs corrompuës par ce mauvais venin, ce qui fait qu'elles se pourrissent de plus en plus, qu'elles contractent une chaleur contre nature, & par consequent la Fiévre ; de maniere que cette Fiévre étant pour cela même d'un ordre posterieur, elle est necessairement differente & séparable de la Peste, & n'en est par consequent que le symptome. Cela est confirmé par la doctrine & par l'autorité des Medecins anciens & modernes, aussi bien que par l'experience & les exemples qui se presentent tous les jours.

ART.

ART. 149. Il y a beaucoup d'accidens terribles & très fâcheux qui accompagnent la Peſte, dont quelques-uns luy ſont plus propres que les autres & plus particuliers, comme le bubon, l'antrax, & les taches; & il y en a auſſi qui luy ſont communs avec d'autres maladies, dont les principaux ſont la douleur de tête, la phreneſie, l'aſſoupiſſement, l'inſomnie, la foibleſſe ou l'abattement des forces, la vûë troublée, la palpitation de cœur, la ſéchereſſe de la langue, le vomiſſement, le hocquet, les vers, le flux de ventre, l'hémorragie du nez, le flux menſtruel exceſſif, les urines ſanglantes, le crachement de ſang, les douleurs de côté, du foye, des reins, & en d'autres parties. Les accidens de la Peſte.

ART. 150. Les bubons & les carboncles ſont cauſez par le venin peſtilentiel que le cœur éloigne de luy & chaſſe par les arteres vers d'autres parties. Le bubon eſt une tumeur douloureuſe qui attaque les glandes qui ſont ſituées derriere les oreilles, au col, aux aiſſelles & aux aînes. Le carboncle commence le plus ſouvent par une puſtule, & peut être regardé dans Le Bubon.

ſon commencement comme la gangrene de la partie où il arrive, & comme le ſphacele de la même partie quand il eſt formé ; la nature & l'art ne peuvent pas maîtriſer cette tumeur ni la mener à ſupuration ; il faut la ſeparer toute entiere des autres parties.

Le Carboncle. Les carboncles n'ont pas comme les bubons des lieux marquez où ils ſe manifeſtent plûtôt qu'ailleurs, mais ils peuvent arriver à toutes les parties du corps ; quelquefois à la poitrine, d'autres fois au col, quelquefois au bas ventre, ou au dos, quelquefois aux bras, aux cuiſſes, aux doigts des mains ou des pieds ; quelquefois un ou deux, quelquefois pluſieurs à une partie ou à des parties differentes : quelquefois auſſi aux parties interieures, comme aux poumons, à l'eſtomac, aux reins, ou à d'autres viſceres.

Les exhantemes. ART. 151. Les exhantemes peſtilents, ſont les taches pourprées, rouges, noires ou violettes, qui ſont le plus ſouvent rondes, quelquefois larges, oblongues, ou d'une autre forme, qui couvrent la peau.

Le prognoſtic de la Peſte. ART. 152. Les ſignes prognoſtics des maladies aiguës, dit Hippocrate,

ont peu de certitude. Nous avons obſervé dans la Peſte de Nimegue, que les criſes qui arrivoient au ſixiéme jour ont été neceſſairement mortelles. Que ceux qui étoient attaquez de la maladie à la nouvelle ou pleine Lune, étoient dans un grand danger. Que l'abattement des forces au commencement de la maladie, les ſyncopes, les palpitations du cœur, étoient pour l'ordinaire des ſignes mortels: Que l'intermiſſion du pouls étoit toujours un ſigne mortel; que les aſſoupiſſemens, les éternumens, la douleur au goſier & l'enroüement, le tremblement, le délire, la puanteur d'halene, étoient de mauvais ſignes; que la pleureſie étoit mortelle; que la conſtipation étoit un bon ſigne, & donnoit une bonne eſperance. Que le flux de ventre étoit d'un mauvais préſage, parce que de cent malades qui en étoient attaquez, à peine s'en ſauvoit-il un ſeul; Que les ſelles & les urines ſanglantes étoient un ſigne mortel, auſſi-bien que le flux menſtruel aux femmes.

On obſervoit encore que les bubons étoient d'un augure d'autant plus favorable, qu'ils ſe montroient plus

promptement, & meilleurs encore s'ils paroiſſoient avant la Fiévre, ou ſans en être accompagnez, parce qu'ils donnoient alors beaucoup d'eſperance, & faiſoient beaucoup apprehender quand le contraire arrivoit. Quand il paroiſſoit aux émonctiores des carboncles au lieu de bubons, on en auguroit très mal, & l'on en jugeoit d'autant moins bien, que ces carboncles étoient plus lents & plus tardifs à ſe montrer, & lors que l'humeur ſe partageoit pour en former pluſieurs en même-tems. Ceux qui arrivoient aux parties charnuës étoient d'un plus heureux préſage que ceux qui attaquoient les parties nerveuſes: Les taches pourprées, noires, ou tirantes ſur le verd, ou ſur le violet, étoient des ſignes mortels. Parmy ceux dont les taches étoient rouges, quelques-uns guériſſoient, mais en très petit nombre.

Préſervatif contre la Peſte.

ART. 153. Le plus excellent & le plus ſûr préſervatif contre la Peſte, eſt la fuite, accompagnée de la crainte du Seigneur, les circonſtances de cette fuite ſont compriſes dans le diſtique qui ſuit.

Hæc tria tabificam tollunt adverbia Peſtem,
Mox, longè, tardè, cede, recede, redi.

TRADUCTION.

Tôt, loin, & tard, ſont trois adverbes;
Qui prévallent ſur toutes herbes,
Et ſont contre la Peſte un très puiſſant ſecours;
Tôt, & loin, ſont pour fuir, connus de ſeurs proverbes,
Tard, veut pour le retour, plus de mois que de jours.

Il n'y a pas dans la nature de meilleur correctif de l'air peſtilent que le feu, comme on le ſçait par un grand nombre d'experiences. Hippocrate en faiſant allumer de grands feux chaſſa autrefois cette fameuſe Peſte qui avoit paſſé de l'Ethiopie dans la Grece; c'étoit ſur tout pendant la nuit qu'il les faiſoit allumer par toute la Ville, afin de purifier l'air de toutes ſes ſoüillures. On prétend que les bois de geniévre & de freſne ſont très propres à corriger les infections venimeuſes de l'air. L'inflammation du ſouffre & de la poudre à canon purifie auſſi l'air merveilleuſement, & éloigne ſa cor-

ruption ; la brûlure du ſuccin, de l'encens, de la poix navalle, & d'autres aromates, produit le même effet, auſſi bien que la fumée du vinaigre verſé ſur un fer ardent ou ſur des briques enflammées.

Pour ce qui eſt de la diete, il faut garder de la temperance & éviter tout excès, ce qui contribuë beaucoup à la conſervation de la ſanté ; cependant tout changement ſubit eſt dangereux ; il n'eſt donc pas ſûr de changer ſubitement ſon regime ordinaire. Il eſt dangereux de ſortir à jeun en tems de Peſte, & les chairs de porc ſont eſtimées très mauvaiſes. Il faut s'abſtenir des choſes douces. L'uſage temperé du vin fait beaucoup de bien, & ſon excès eſt très nuiſible. Auſſi Merurial rapporte-t'il qu'il a vû à Padoüe & à Veniſe pluſieurs yvrognes mourir de Peſte, qui avoient crû s'en exemter en buvant largement des vins les plus vigoureux,

Les habits groſſiers de laine contractent aiſément le venin de la Peſte, & le conſervent long-tems : Il eſt donc plus à propos de ſe ſervir d'habits de ſoye d'un tiſſu fort ſerré, comme de ſatin, taffetas, ou autres ſem-

blables. Quoique la ſaignée ſoit propoſée par pluſieurs Medecins anciens & modernes, comme un excellent preſervatif, nous la rejettons neanmoins abſolument, comme très-nuiſible & très dangereuſe, parce que l'experience nous apprenoit que tous ceux qui ſe faiſoient ſaigner pour ſe préſerver de la maladie, en étoient auſſi-tôt attaquez; pour raiſon dequoy nous en défendîmes abſolument l'uſage. La ſaignée.

Un grand nombre de celebres Medecins recommandent fort l'application des cauteres, ou plûtôt l'effet qu'elle produit, de former des couloirs, nous l'approuvons auſſi, après en avoir ſouvent éprouvé l'utilité. Pour remedes preſervatifs aux corps ſains & d'une bonne conſtitution, nous preſcrivions la liberté du ventre ſans le rendre trop fluide; & nous faiſions purger doucement les ſujets cochimes avec les pilules de Rufus, parce que leur vertu contre la Peſte eſt approuvée depuis pluſieurs ſiecles. Les cauteres.

ART. 154. A l'égard des antidotes, entre les ſimples nous en mîmes deux principalement en uſage; ſçavoir, le tabac pris en fumée, que l'on rejette

après qu'elle a un peu resté dans la bouche, comme ont coutume de faire les fumeurs de profession. J'ay éprouvé dans cette Peste sur moy-même & sur bien d'autres, les bons effets de ce remede : Le second simple antidote étoit la racine d'aunée prise en mâchicatoire, en poudre, ou en confiture ; au sujet des antidotes composez, il faut consulter l'Auteur en son Chapitre dixiéme.

Nous conseillâmes aux pauvres de prendre toue les matins deux ou trois cuillerées du meilleur vinaigre de vin, remede qui a prévalu sur d'autres preservatifs dans la Peste dont nous parlons ; Nous avons aussi donné à plusieurs autres dans le même tems une éponge imbibée d'eau thériacale pour la flerer fréquement.

ART. 155. Pour ce qui me regarde en particulier, plusieurs étoient surpris de ce qu'allant indifferemment dans toutes les maisons infectées, je ne prenois point de mal dans une Peste si violente : Ce que j'observois étoit de ne point donner d'entrée chez moy à la crainte, à la colere, & à la tristesse ; & lors que j'apercevois chez moy la moindre atteinte

de ces paſſions, je me fortifiois le cœur & me donnois de la joye en avalant trois ou quatre verres de bon vin, par où j'éloignois de moy toute triſteſſe. J'uſois dans mon regime d'alimens de bon ſuc; je buvois de la bierre ordinaire, & je prenois auſſi quelques doſes d'un vin blanc & délicat quelquefois juſqu'à m'inſpirer un peu de gayeté, mais jamais juſqu'à l'yvreſſe.

Le matin entre quatre & cinq heures j'allois viſiter mes malades, & je n'ay jamais pû prendre auparavant la moindre nourriture ſolide ou liquide; & après avoir fait ma priere je mâchois ſeulement quelques grains de petite Cardamome. Après avoir viſité mes premiers malades juſqu'à ſix heures, alors j'avalois un peu de thériaque ou de *Diaſcordium*, ou quelques petits morceaux d'écorce d'orange confite, ou le plus ſouvent de racine d'*Helenium* auſſi confite; puis vers les ſept à huit heures je déjeunois avec un petit morceau de pain couvert de beurre ou de fromage de brebis vert, & par deſſus un verre de bierre, & de tems en tems un verre de vin d'abſinthe. A dix heures, ſi j'avois le tems,

je fumois une pipe, & après dîné deux ou trois autres, & autant après soupé, & dans l'intervalle j'en fumois encore deux ou trois.

Quand par la mauvaise odeur des malades je me sentois un peu incommodé, dessors toutes affaires cessantes, j'avois recours au tabac ; car en verité j'ay toûjours regardé le tabac comme le principal préservatif de cette maladie : sincerement parlant je l'ay trouvé tel, moins par raison que par ma propre experience, & je suis persuadé que l'on n'en a point encore trouvé de meilleur pour un usage ordinaire ; mais il faut bien remarquer que l'usage de la fumée du tabac n'a les avantages que je viens d'alleguer qu'à l'égard de ceux qui n'y sont pas accoutumez ; c'est pourquoy content du seul tabac, je n'usois d'aucuns autres parfums, après quoy j'en ay de nouveau laissé l'usage.

La curation.

ART. 156. Tous les Medecins ont toûjours été dans de grossieres erreurs sur la cure de la Peste, ayant tous beaucoup hesité tant sur la nature des causes de cette maladie, que sur les remedes qui luy conviennent ; car la veritable cause est ignorée, & l'on

n'a point encore trouvé de remede qui luy ſoit propre & particulier à un mal ſi terrible.

Lors que les malades ſont actuellement attaquez de la Peſte, il faut religieuſement s'abſtenir de la ſaignée, auſſi bien que des purgatifs & des vomitifs. Il ne faut point appréhender la conſtipation, quand elle ſeroit même de longue durée, parce que nous avons obſervé qu'elle n'a jamais été préjudiciable à aucun malade.

Il faut dans le commencement de la maladie avoir d'abord recours aux antidotes & aux ſudorifiques, & ces remedes qu'on appelle auſſi des alexipharmaques, ſont en grand nombre & fort differens, dont on fait auſſi des mélanges & des compoſitions differentes, ſelon le genie particulier de la maladie, & des circonſtances qui l'accompagnent, dont la deciſion dépend du jugement du Medecin, & que l'on ne peut pas aſſujettir à des regles bien certaines.

Ces remedes ſimples qui tiennent le premier lieu, ſont ceux qui ſuivent; ſçavoir, les racines de Petaſite, d'Ariſtoloche, d'Hélenium, de biſtorte, de zedoaire, de gentianne, d'ange- Les remedes ſimples.

lique, de chardon Roland, de ſcorſonnaire, de ſerpentaire, & de verge dorée; des feüilles de ſcordium, de rhüe, de chardon benit, d'abſinthe, de roſmarin; des fleurs de ſaffran, de calendule, de ſurreau; les fruits de berberis, les pommes de coins, de citrons, d'oranges, de limons, & leurs écorces, le vinaigre ſimple, celuy de ſurreau, & de calendule ou ſoucy; les aromates, comme la myrrhe, le camfre, le ſuccin, la vipere, & beaucoup d'autres. Les compoſitions qui ſont preſque infinies, & dont il y a un grand nombre de formules, ſe peuvent voir dans l'Auteur auquel le ſaffran eſt ſuſpect, parce qu'il a coutume de ſe poter au cerveau: pluſieurs donnent au camfre de grands éloges, auſſi bien qu'aux fleurs de ſouffre & au ſel d'abſinthe: on recommande auſſi les huiles de vitriol & de ſouffre tirées par la campagne.

Les compoſitions.

ART. 157. Nous avons procedé pour le curation de la maniere ſuivante: Nous tenions les malades dans une petite chambre bien propre, & nous faiſions en ſorte que l'air de cette chambre trois ou quatre fois dans la journée fut purifié par des

parfums : Nous donnions d'abord aux malades, le premier, le deuxiéme ou le troiſiéme jour de la maladie, une petite potion ſudorifique, & nous excitions par là le malade étant bien couvert, des ſueurs plus ou moins copieuſes ſelon ſes forces ; & ſi les ſueurs avoient peine à s'émouvoir, nous luy faiſions appliquer aux pieds, aux aînes, & aux aiſſelles des ſacs de toille remplis d'un ſable bien chaud.

Quand les malades n'étoient pas ſoulagez par la premiere ſueur, on leur donnoit quelques heures après un nouveau ſudorifique, & ſi la fiévre augmentoit après la ſeconde ſueur, auſſi bien que les autres accidens, & que les malades ne fuſſent aucunement ſoulagez, c'étoit un très mauvais ſigne. Après dix ou douze heures, & les jours ſuivans, nous réïterions quatre & cinq fois les ſudorifiques, ſelon le beſoin. Durant les intervalles nous leur faiſions prendre differens antidotes propres à moderer la violence du venin, comme par exemple des remedes fortifians & capables de reſiſter à la corruption, des apoſemes convenables, ou d'autres remedes propres à faire paſſer la malignité du

centre à la circonference ; ainſi que des alimens d'une facile digeſtion & conformes par leurs qualitez à nos antidotes. Nous avions auſſi toute l'attention poſſible à corriger les accidens qui accompagnoient la maladie, & c'eſt dequoy nous allons parler inceſſamment.

ART. 158. Entre les accidens qui accompagnent la Peſte, le plus ordinaire eſt la Fiévre maligne peſtilente, qui eſt le plus ſouvent très griéve & très dangereuſe. Nous la traitions durant tout ſon cours à peu près de la même maniere que nous traitions la Peſte même, & nous avons toujours obſervé que les ſudorifiques & les antidotes ont toûjours eu dans ſon traitement un très bon ſuccès, pourvû que nous n'employaſſions pas les plus chauds, & que nous y en joigniſſions à notre gré de plus froids, comme le vinaigre, le ſuc de citron, & d'autres ſemblables.

L'experience nous a convaincu que l'inſomnie n'eſt pas beaucoup à craindre dans la Peſte, mais que l'aſſoupiſſement eſt fort dangereux dans le commencement de cette maladie, & d'un très mauvais préſage. Quand les

malades avoient trop de penchant vers le ſommeil, ce qui arrivoit aſſez ſouvent, nous les empêchions le premier jour, autant que nous pouvions de dormir, juſqu'à ce que l'alexipharmaque que nous leur donnions, leur eût excité une ſueur abondante.

Ils étoient merveilleuſement ſoulagez de leurs inquiétudes, de leurs foibleſſes, & de leurs vomiſſemens, par les petits remedes ſuivans que nous leurs faiſions prendre. Le premier étoit la mixtion qui ſuit : *Prenez de la conſerve de roſes rouges, une once & demie, trois ou quatre drachmes de Diaſcordium ; de notre eau thériacale, décrite num. 16. & 17. quatre onces ; du ſuc de limons nouvellement tiré, & de l'eau de canelle, de chacun une once & demie ; meſlez le tout & le laiſſez infuſer pendant une heure ou deux, paſſez-le enſuite par un linge, puis ajoutez à la coulure une drachme de confection d'hyacinthe ſans muſc.*

Le ſecond remede étoit le liniment qui ſuit. *Prenez de l'huile de noix muſcade tirée par expreſſion, de l'huile de ſcorpions ou de laurier, & de la thériaque d'Andromachus, de chacun une drachme ; des huiles de genièvre un ſcrupule &*

demy ; de ſuccin un ſcrupule, de geroſle & de cannelle, de chacun trois grains : meſlez le tout & faites-en un liniment. L'on en oignoit la foſſette du cœur & la region de l'eſtomac deux ou trois fois dans la journée, & par deſſus on ajoutoit la pâte ſuivante chauffée au feu. *Prenez des racines de calamus aromatique, de noix muſcade, de chacun une drachme, des geroſles & du benjoint de chacun une demie drachme ; des feüilles de menthe, deux drachmes ; ajoutez aux poudres trois ou quatre onces de pain de ſegle, & ce qu'il faut de vinaigre roſat pour en former une pâte.*

Pour remedier à la ſechereſſe de la langue, après diverſes lotions inutilement tentées, nous convenions que l'eau ſimple ſeule étoit plus efficace. Rien n'eſt plus pernicieux dans cette maladie que l'hemorragie du nez ou des menſtrües, & le crachement de ſang ; & il faut tout mettre en œuvre pour arrêter au plûtôt ces évacuations, ſans quoy l'on voit bien-tôt périr les malades. Nous avons ſouvent obſervé que ſi le flux de ventre n'étoit pas arrêté dès le commencement, il devenoit incurable dans tous ceux qui en étoient attaquez.

ART. 159. Nous avons toujours tenté en traitant les bubons de les mener à ſupuration ; c'eſt pourquoy dès auſſi-tôt qu'un malade au commencement de ſa maladie ou dans la ſuite s'apercevoit de quelque dureté autour des oreilles, au cou, aux aiſelles, ou aux aînes, nous luy appliquions un veſicatoire au bas de l'endroit douloureux, de maniere que le veſicatoire touchât la dureté même, tant pour avancer la ſupuration de la tumeur, que pour enlever la mauvaiſe ſeroſité, & tenir l'ulcere long-tems ouvert, afin que l'humeur coulât avec plus d'abondance & de facilité. (Nous approuvons moins l'application des ventouſes.) La cure du Bubon.

Le ſecond jour afin que la matiere nuiſible fut attirée vers la tumeur du bubon pour y être digerée & ſupurée, on appliquoit deſſus des cataplaſmes aſtractifs, émolliens & ſupuratifs, dans leſquels entre autres ingrediens on faiſoit entrer l'oignon, la fiente de pigeon, le levain, & d'autres drogues de même qualité. On appliquoit à quelques-uns pendant deux ou trois jours l'oignon ſeul cuit ſous la cendre, puis broyé, & que l'on meſloit en-

ſuite avec un peu de thériaque & de beure frais en forme de cataplaſme, & quand on voyoit que la tumeur étoit groſſie conſiderablement, & prête à ſupurer, on retranchoit les attractifs, & l'on uſoit des ſeuls maturatifs pour les faire plûtôt ſupurer.

Nous nous ſommes quelquefois ſervis depuis le commencement de la tumeur juſqu'à ſa parfaite ſupuration d'un ſeul emplâtre qui rempliſſoit toutes nos intentions; & les Bubons ſont ſouvent parvenus par ce ſeul remede à leur parfaite guériſon. *Prenez de la gomme Galbanum diſſoute dans le vinaigre, des emplâtres d'Oxieroceum & de Diachilon gommé de chacun parties égales, meſlez le tout pour en former une emplâtre.*

Il eſt pourtant à remarquer que nous n'avons pas appliqué les plus forts attractifs ſur toutes ſortes de Bubons, mais ſur ceux ſeulement qui paroiſſoient aux aiſſelles & aux aînes; mais à ceux qui arrivoient au tour des oreilles & au cou, il ne convenoit pas d'y appliquer ces remedes, parce qu'on ne l'auroit pû faire ſans mettre les malades en danger de ſuffocation & ſans en tuer pluſieurs;

car nous avons vû fréquement ces tumeurs s'augmenter ſubitement d'une terrible maniere, ce qui nous engageoit à n'y appliquer que des émolliens ou des attractifs très foibles.

Quelquefois il étoit neceſſaire, quand elles tardoient trop à ſe meurir, de les ouvrir avec un inſtrument convenable, mais on ne le faiſoit pas avant que la tumeur fut à peu près parvenüe à ſa parfaite maturation: l'on ſe ſervoit enſuite de cet onguent digeſtif. *Prenez du ſcordium ſubtilement pulveriſé, trois drachmes; un jaune d'œuf, de la térebenthine de Veniſe, du miel, & de l'onguent baſilic, de chacun demie once, meſlez tout cela & formez-en un onguent digeſtif. Il faut prendre garde que les ulceres ne ſe ferment trop tôt. Il eſt bon de voir dans les remarques la méthode que ſuivoit Paul Barbate dans la cure des bubons, au moyen de ſon emplâtre magnitique arſenical.*

ART. 160. En traitant le carboncle, nous mettions aſſez ſouvent ſur la tumeur les feüilles de choux rouges enduites d'huile de rhefort, qui étoit un remede très uſité dans la routine ordinaire; auſſi-tôt après,

& ſouvent même dès le commencement nous y avons appliqué le cataplaſme ſuivant que l'experience nous a perſuadé être le remede le plus propre à ſéparer bientôt l'eſchare du carboncle, & en procurer une promte & plus ſeure gueriſon.

Prenez de la racine de grande conſoude ſeiche, & des feüilles de ſcordium, de chacune trois drachmes; de la racine de guimauve, des farines de lin & de froment de chacune une demie once; cuiſez le tout dans une quantité ſuffiſante d'eau de fontaine en conſiſtence de pulte, ajoutez-y enſuite de la poix liquide, du miel & de l'onguent des Apôtres de chacun trois drachmes, de l'onguent baſilic deux drachmes, le jaune d'un œuf, du ſaffran un ſcrupule; meſlez le tout pour un cataplaſme. Nous y ajoutions de fois à autre deux drachmes de thériaque. Dans le commun uſage on ſe contentoit de joindre enſemble partie égale de poix navale & de poix liquide, & par ce ſeul mélange nous avons ſouvent vû des antrax très promptement ſeparez & les douleurs très-heureuſement calmées. Nous avons mille fois obſervé que plus ces tumeurs étoient doucement traitées, & mieux & plûtôt

elles étoient guéries. Les taches pourprées étoient les ſignes d'une mort très prochaine, qui ne permettoient pas aux remedes d'agir ny par les ſueurs ny par la tranſpiration, qui étoient les ſeules voyes de gueriſon pour ces malades. Les érethemes.

Le ſentiment de Sydenham.

ART. 161. Les maladies aiguës partent le plus ſouvent de la main de Dieu, au lieu que nous ſommes plus proprement les auteurs des maladies chroniques. La Peſte n'attaque preſque pas l'Angleterre, qu'après une revolution de quarante années, & graces au Seigneur il y a plus de cinquante ans que nous en ſommes exemts. La deſcription de la Peſte.

ART. 162. La Peſte dans ſa premiere attaque eſt toûjours accompagnée de friſſon, comme le ſont preſque tous les accès des Fiévres intermittentes, il ſurvient bien-tôt après des vomiſſemens énormes, des douleurs en la région du cœur, comme ſi cette partie étoit engagée dans un preſſoir, & une Fiévre ardente ne quitte pas le malade, juſqu'à-ce

que la mort ou l'éruption benigne d'un bubon ou d'une parotide en pouſſant du dedans au dehors la matiere morbifique, le tirent de ce triſte état. Il arrive rarement qu'elles faſſent mourir les hommes très-ſubitement, ſans avoir eu le moindre ſentiment de Fiévre, ny qu'il leur ait paru des taches pourprées lors même qu'ils vont & viennent au dehors; ce qui n'arrive qu'à peine au commencement d'une Fiévre extraordinairement meurtriere; car il arrive quelquefois que les tumeurs ſe montrent, ſans que la Fiévre ou quelque ſymptome notable ayent précedé.

La diſpoſition de l'air.

ART. 163. Quoique la diſpoſition de l'air ſoit la plus pernicieuſe que l'on puiſſe imaginer, elle n'eſt pas par elle-même propre à cauſer la Peſte; & la peſte ne ſera pas épidemique à moins que l'air n'ait acquis précédément une diſpoſition préciſément propre à la produire.

Sa méthode de guerir.

ART. 164. La gueriſon de la Peſte s'accomplit ou par la ſaignée ou par les ſueurs; la derniere méthode eſt ſouvent funeſte, au lieu que la ſaignée largement faite & réïterée pluſieurs fois, quand il ne paroît pas de tu-

meur, n'a jamais été, que je ſçache, funeſte à aucun malade; mais quand il paroît une tumeur, elle eſt toûjours préjudiciable; il eſt aiſé d'en rendre la raiſon, c'eſt qu'elle s'oppoſe alors au mouvemens de la nature.

Il y a pluſieurs Auteurs très celebres qui approuvent la ſaignée, & entr'autres Botal; mais on en trouvera peu qui en conſeillent de ſi amples. Il y a une autre méthode de la pratiquer, ſçavoir de la faire le malade étant au lit, qu'il ſoit enſuite bien couvert, & que ſa tête ſoit cachée pour exciter les ſueurs par le poids des couvertures, & quand la ſueur commencera le flux de ventre & le vomiſſement s'arrêteront d'eux-mêmes; & pour lors il faut donner au malade le bol ſuivant avec un julep cordial de ſix en ſix heures, & qu'on le laiſſe ſuer pendant tout ce tems-là.

Prenez de la thériaque d'Andromachus une drachme & demie, de la poudre de pattes d'écreviſſes XII. *grains, de la cochenille* VIII. *grains, du ſafran* IV. *gr. de l'électuaire de l'œuf un ſcrupule, du ſuc de kermes ce qu'il en faut; meſlez le tout & formez-en un bol.*

Julep cordial. *Prenez des eaux de chardon benit & de ſcordium, de chacune trois onces, de l'eau thériacale diſtillée deux onces; meſlez le tout pour un julep.*

Il faut entretenir la ſueur pendant vingt-quatre heures, & il ne faut pas changer le malade de linges avant ce tems-là, quoy qu'il ſoit beaucoup moüillé; que ſi la ſueur ceſſe auparavant, la violence des ſymptomes ſe fait ſentir de nouveau, & tout va de mal en pis; le jour ſuivant j'ay coutume de donner au malade une purgation ordinaire; & en uſant de cette maniere, dans l'année qui ſuivit la Peſte, je gueris ſi bien pluſieurs malades qui étoient attaquez de la Fiévre peſtilentielle, qu'il n'en mourut pas un entre mes mains quand j'eus commencé à les traiter. Le vin alors pris avec excès & d'autres forts preſervatifs pris à certaines heures, firent mourir bien des gens qui ſe ſeroient vrai-ſemblablement tirez d'une ſi terrible maladie.

Le ſentiment de Willis.

La premiere cauſe de la Peſte.

ART. 165. Les Payens même ont reconnu que la Peſte étoit envoyée de

de Dieu pour punir les péchez des hommes, c'eſt pourquoy ils n'étoient pas moins attentifs à détourner ce fleau par des expiations & par des prieres adreſſées à leurs faux Dieux, que par des remedes.

ART. 166. Pour ſe preſerver d'une maladie ſi funeſte, il faut rappeller le precepte d'Hippocrate, qui conſeille d'uſer avec mediocrité du travail, du manger & du boire, du ſomeil, & de l'acte venerien. J'en ay connu pluſieurs qui ſuivant le conſeil d'Helmont, par l'uſage du vin & la confiance qu'ils avoient à leur bon temperament, & en fortifiant l'archée, ont toûjours été parmi les malades ſans être infectez, & ſans uſer d'autres antidotes. Le moyen de ſe preſerver.

ART. 167. M. Henry Sayer, Medecin fort heureux dans ſa pratique, prenoit volontiers la place de ceux qui refuſoient de voir les peſtiferez, & les viſitoit hardiment à Londres en l'année 1640. & pour ſe preſerver luy-même avant d'entrer dans les maiſons infectées, il prenoit un plein verre du meilleur vin, & en buvoit autant aprés avoir fait ſa viſite. Il mourut enfin au

Camp de Wallingford, étant couché dans le même lit avec un des principaux Officiers de l'Armée.

Voicy qu'elle étoit ſa méthode de guérir. Quand il étoit appellé, avant que les bubons ou les taches paruſſent, il donnoit d'ordinaire au malade un vomitif compoſé d'une infuſion de ſafran des metaux, y joignant quelquefois le vitriol Romain: auſſi-tôt après avoir excité le vomiſſement, il lui donnoit des ſudorifiques; & après la ſueur excitée, il employoit quelques jours à réparer les forces du malade, puis continuoit à luy donner les ſudorifiques juſqu'au déclin de la maladie: s'il étoit appellé lorſqu'il paroiſſoit des taches, il n'uſoit point de vomitifs, & inſiſtoit ſur les ſeuls ſudorifiques.

Compilation de ſentimens.

Art. 168. Si quelqu'un de ceux, dit Bonnet, qui ſont obligez de ſe trouver auprès des malades de quelle maladie qu'ils ſoient atteints, peut s'empêcher d'avaler ſa ſalive, & s'aſſujettir à la rejetter ſans ceſſe, il ſera Dieu aydant, auſſi-bien que ſa

bonne nature, exempt de toute infection. » On a obſervé, continüe « le même Auteur, que les gens at- « teints de la galle & de la vérole, « ſont moins que d'autres ſuſceptibles « de la peſte ; on eſtime encore qu'un « petit morceau de mirrhe tenu dans « la bouche, eſt un excellent pré- « ſervatif pour ceux qui ſont obligez « de fréquenter les lieux infectez ; « un certain Medecin pendant la « peſte, ſe fit appliquer à luy-même « un féton à chaque aîne, & con- « ſeilla à pluſieurs autres perſonnes « de faire la même choſe, qui furent « par-là tous exempts de la maladie. »

ART. 169. Guillaume Piſon Medecin de Leyde, dans le Livre qu'il a compoſé de la Medecine des Indiens, nous apprend que les plus habiles Medecins de ces contrées, trouvent un préſervatif plus ſûr contre la peſte, les Fiévres peſtilentes & tous les venins, dans les limons que dans la pierre de Bezoard & la Theriaque. Pour moy je puis dire ſans vanité, que je n'ay point aperçû de ſi bons effets d'aucun autre remede ſimple dans ma pratique, que des limons.

La vertu des limons contre la peste.

La pratique des Turcs la plus commune, dit Monſieur Harris, dans ſon traité des maladies des enfans, page 88. au traitement de la Peſte, conſiſte dans l'uſage du ſuc de limons qu'ils meſlent avec profuſion dans les boüillons, & à de petits morceaux de leur écorce confite qu'ils font tenir aux malades continuellement dans la bouche; auſſi-bien qu'à la boiſſon très-commune que nous appellons sherbert, c'eſt-à-dire par un régime très froid: n'ayant point de foy à nos Alexipharmaques très chauds, dont ils negligeoit l'uſage

La vertu du camfre.

ART. 170. Dans le regne végetal, la vertu du camfre a une preéminence, dit Ettmuller, que tous les praticiens éxaltent; & c'eſt là d'où dépend l'énergie de la noble & très excellente huile peſtilentielle, d'Henſius Medecin de Veronne, qui par ſon moyen a fait des cures ſi merveilleuſes, que la Ville de Veronne luy éleva une Statüe après ſa mort. Cet excellent remede eſt compoſé d'huile de camfre, de ſuccin & de citron parties égales; ces trois huiles bien unies forment un merveilleux

préſervatif, dont la doſe eſt de cinq à ſix goutes ; & quand on s'en ſert pour la curation, elle eſt depuis v. juſqu'à xv. goutes dans un véhicule convenable en attendant la ſueur. Le ſel de viperes & le rob de ſurreau ſont auſſi des remedes fort eſtimez.

ART. 171. On ſe ſert encore de beaucoup d'autres remedes pour ſe preſerver ou pour ſe guérir d'une ſi cruelle maladie : comme ſont le vinaigre peſtilentiel, l'eau prophilactique, l'antidote peſtilentiel, le cataplaſme peſtilentiel, la potion diaphoretique, l'eſprit Theriacal camphoré, la teinture Bezoardique, & une infinité d'autres, qui ſe trouvent dans les Livres & dans les diſpenſaires des Medecins.

De la ſueur Angloiſe.

Le ſentiment de Willis.

ART. 172. La ſueur Angloiſe commença en l'année 1585. vers le commencement du mois d'Août, & dura juſqu'à la fin d'Octobre ; & quoique Sennert diſe que cette ma-

ladie avoit toûjours regné en Angleterre depuis quarante ans ; cependant nos Compatriotes, nos Medecins, & nos Hiſtoriens, qui ont vecû vers ces tems-là, & depuis ont obſervé qu'elle avoit eu de longs intervales, & qu'en ſoixante années de tems, elle n'avoit paru qu'à quatre répriſes, ſçavoir en l'année 1517. 1528. 1551. & 1560. & qu'elle n'avoit preſque jamais duré que pendant ſix mois, qu'elle s'étoit quelquefois terminée en trois mois ; & qu'elle avoit toûjours ſuccedé à une ſaiſon extremément humide.

Au ſurplus toutes les fois qu'elle a parû elle a cauſé une terrible mortalité parmi le peuple, de maniere que pendant chaque Regne de cette maladie, il eſt mort en certains lieux le tiers des habitans en fort peu de tems. La malignité de ce mal étoit ſi grande, que dès qu'elle paroiſſoit dans une Ville, il y avoit tous les jours quinze ou ſeize cens hommes qui en étoient attaquez ; & de ce grand nombre de malades, à peine y en avoit-il d'abord un de cent qui en guériſſoit.

Art. 173. Le caractere de ce mal

que Sennert a décrit briévement & méthodiquement, eſt conforme à ce que nos Auteurs en ont écrit ; & c'eſt ce que je vais inſerer icy. Ceux dit-il qui étoient attaquez de la maladie ſans bubons, ſans carboncles, ſans taches, étoient d'abord dans l'abattement tomboient en défaillance, ſans forces, inquiets avec cardialgie, douleur de tête, un pouls fréquent élevé, & inégal, grande palpitation de cœur, des ſueurs abondantes & continuelles, qui ne finiſſoient point juſqu'à ce que la maladie fût terminée, ce qui arrivoit en vingt-quatre heures : car ceux qui n'excitoient pas la ſueur, qui ne prenoient point de cordiaux, qui n'avoient pas la patience de ſouffrir la chaleur, & qui s'expoſoient à l'air froid, tous mouroient ſubitement dans les vingt-quatre heures. Après cela quand la nature du mal fut mieux connüe, que l'on excitoit les ſueurs, que l'on ſe muniſſoit de cordiaux, il mouroit moins de malades.

Le caractere de la maladie.

ART. 174. La cure de cette maladie eſt plus exactement décrite par Polydore Virgile. Après nombre

La cure de la maladie.

d'experiences & d'obſervations tirées de ce qui nuit & de ce qui favoriſe la guériſon ; il eſt toûjours arrivé que l'on a trouvé un remede promt & ſûr contre cette maladie, c'eſt à ſçavoir, que ſi quelqu'un entre en ſueur pendant le jour, il faut qu'il aille ſur le champ ſe coucher tout vêtu : ſi c'eſt la nuit il doit ſe tenir en repos, & ne ſe point remuer du lieu où il eſt qu'après vingt-quatre heures entieres, & faire en ſorte pendant ce tems-là d'être bien couvert, non pour exciter la ſueur ; mais afin qu'elle coule doucement d'elle-même, il faut que le malade ne prenne aucune nourriture, s'il peut s'en paſſer pendant tout ce tems-là, qu'il prenne ſa boiſſon ordinaire chaude, qu'il n'en boive pas plus qu'il n'en faut pour apaiſer ſa ſoif.

Il faut ſur tout pendant le cours du traitement qu'il prenne garde de ne point refroidir ſes mains & ſes pieds, & de ne point rejetter ſes couvertures pour ſe rafraîchir parce que ce petit ſoulagement paſſager eſt mortel. D'autres ajoûtent qu'il faut dans cet eſpace de vingt-quatre

heures s'abſtenir du ſomeil. Après ces longues ſueurs ceux qui s'étoient crus guéris pendant quelque tems, retomboient quelquefois de nouveau même après trois jours.

CHAPITRE II.

Ou ſecond aſſemblage de maladies.

De l'inflammation.

ART. 1. L'Inflammation, generalement parlant, eſt une tumeur qui réſiſte à l'atouchement avec rougeur, ardeur, douleur brûlante, tenſive, pulſative, poignante & aggravante qui eſt accompagnée d'une Fiévre plus ou mois aigüe. Cette tumeur ſe reſout, ou ſupure, ou dégenere en ſchirre, ou en gangrene, ou cauſe la mort.

De l'inflammation en général.

De l'Eſquinancie.

Le ſentiment de Cœlius Aurelianus.

ART. 2. L'inflammation du goſier appellée eſquinancie, eſt une difficulté d'avaler qui met le malade en

La deſcription de l'Eſquinancie.

danger de ſuffocation, à cauſe de la groſſeur de la tumeur du goſier. Dans le commencement de la maladie, le malade ſe plaint ſans en pouvoir dire la cauſe, il a de la peine à mouvoir le cou & le goſier, il rend beaucoup de ſalive, il reſſent au goſier une douleur ſourde avec une âpreté ſenſible, difficulté d'avaler ſa ſalive & de reſpirer, comme s'il y avoit un obſtacle cauſé par une humeur trop épaiſſe.

Le mal augmentant les parties affectées rougiſſent & ſe gonflent, les amigdales & l'entrée du goſier ſe tumefient, juſqu'à faire apprehender la ſuffocation; le cou & le viſage ſe gonflent, la ſalive s'épaiſſit, les yeux s'avancent hors de l'orbites & ſont comme gorgez de ſang, la langue excede les dents & ſe montre au dehors, le goſier ſe déſeche, un froid engourdiſſement ſaiſit les jointures; le pouls eſt fréquent & ſerré: le malade parle avec beaucoup de peine & articule mal ſes mots, enfin la voix luy manque, ſon viſage devient livide, la boiſſon rejaillit par les narines; le goſier & la poitrine rendent un ſon aigre & per-

çant, & quelques uns ſemblent feindre une plainte canine, le pouls s'éface, l'écume vient à la bouche & bien-tôt après la mort.

ART. 3. Il faut dans le traitement de cette tumeur, couvrir le cou & la poitrine avec de la laine qui ſoit douce, molle, bien nette, qui n'ait pas de mauvaiſe odeur, laquelle ait été trempée dans l'huile chaude, & que l'on ait bien exprimée; & il faut faire au malade des ſaignées fréquentes les trois premiers jours. La curation.

Le ſentiment de Monſieur Boerhaave.

ART. 4. Il y a deux eſpeces d'Eſquinancie la premiere eſpece ne ſe manifeſte par aucune tumeur au dedans ni au dehors, au lieu qu'il en paroît une à la ſeconde eſpece. La premiere eſpece arrive à la fin des longues maladies, ſur-tout lors qu'on a fait de grandes évacuations que l'on a ſouvent reïterées; cette eſpece eſt accompagnée de pâleur, de ſéchereſſe, & de flétriſſure au goſier, parce que les nerfs & les muſcles de cette partie ſe trouvent extenuez; c'eſt preſque toûjours le ſigne d'une mort prochaine. L'Eſquinancie ſans tumeur mortelle

» Les Esquinancies sont très dan-
» gereuses (dit Hippocrate en ses
» prognostics) & font bien-tôt perir
» les malades quand il ne paroît au-
» cune tumeur ni au gosier ni au cou,
» & que l'on ressent néanmoins
» une grande douleur, étant obligé
» d'être à son seant pour respirer.

L'indication curative tend à donner à ces malades des remedes qui rempliſſent les vaiſſeaux vuides d'un suc vital, qui puiſſe échauffer & fortifier tout le corps; avec tout cela il est très rare que ces malades guériſſent. Quelquefois aussi l'Esquinancie paroît sans qu'aucun signe de maladie ait précedé, & cette esquinancie souffre à peine le moindre remede, & le malade étant mort, on trouve presque toûjours à l'ouverture de son cadavre, un poulmon entierement supuré.

L'esquinancie avec tumeur.

Art. 5. L'esquinancie qui est accompagnée de tumeur. attaque differentes parties, comme la langue & ses muscles, le palais, les amigdales, laluette, le pharinx, le larinx, & les muscles qui en dependent: l'os hyoide & ses muscles, le conduit du poulmon, lœsophage & ses muscles;

toutes parties qui peuvent prendre par là l'inflammation de cette tumeur, & plus il s'y en trouve d'intereſſées, & plus l'eſquinancie eſt conſiderable & perilleuſe : car cette inflammation a le même progrès dans ces parties qu'en tout autre endroit, & peut ſouffrir les mêmes changemens, qui ſont la reſolution, la ſupuration, l'endurciſſement, & la gangrene.

Ses indications curatives.

ART. 6. Dans la cure de cette eſpece d'eſquinancie, il faut tout mettre en œuvre pour en procurer la réſolution. 1. par d'amples ſaignées réïterées ſelon le beſoin. 2. par des potions purgatives, & par des clyſteres. 3°. par un régime très rigoureux tant ſur le boire que ſur le manger. 4. par des medicamens chargez de nitre & d'acides. 5. en uſant de fumigations convenables, de fomentations, d'Epithemes, de cataplaſmes, & d'autres topiques. Tous ces remedes étant inutiles après avoir fait un fâcheux prognoſtic, il en faut venir à l'operation de la Broncotomie : & pour cette operation, il faut conſulter l'Auteur, auſſi-bien que ſur l'eſquinancie ordemateuſe, ca-

tharrale, ſchirreuſe, ſupurante, gangreneuſe, pour chacune deſquelles il entre dans un détail particulier.

Le ſentiment d'Ettmuller.

La diviſion de l'eſquinancie.

Art. 7. L'eſquinancie eſt une inflammation du goſier & du cou ; elle ſe diviſe en ſynanchie & paraſynanchie, la premiere eſt quand les muſcles interieurs du larinx ou du pharinx ſont enflammez ; la ſeconde quand les parties exterieures des ſuſdits organes ſont affectées.

Dans la premiere eſpece les poulmons ſe trouvent auſſi pour l'ordinaire intereſſez, ce qui cauſe au malade une grande difficulté de reſpirer, ſemblable à celle qui arrive à la peripneumonie, de maniere que les malades reſpirent la bouche beante comme les chiens.

L'inflammation des amigdales.

L'inflammation des amigdales cauſée par le vice de la lymphe, eſt accompagnée de Fiévre mais plus lente, & tous les ſymptomes ſont plus moderez que dans l'eſquinancie, le goſier eſt rouge, les amigdales tumefiées ſont fort éminentes. Le changement de l'eſquinancie en pleuréſie eſt fort dangereux. Quand l'é-

cume paroît à la bouche d'un malade dans l'eſquinancie, c'eſt un ſigne mortel.

ART. 8. Dans la cure de l'eſquinancie, tous les remedes qui conviennent à la pleureſie y ſont auſſi très propres, & l'on a coutume de les y employer, particulierement les fientes des animaux, comme celles des chevaux & des chiens qui enlevent la maladie dès ſon commencement : le cataplaſme de nid d'hyrondeles eſt un excellent topique. La ſaignée doit être réïterée pluſieurs fois ſelon les circonſtances ; il n'en faut pourtant pas uſer trop liberalement dans l'eſquinancie maligne, où il faut ſe ſervir des ſudorifiques & des ſpécifiques, & il faut auſſi que le Medecin ait égard à la conſtitution des malades. La cure de l'eſquinancie.

Un vomitif convient au commencement d'une eſquinancie maligne, pourvû qu'on le donne à propos & de bonne heure. Les purgatifs n'ont pas de lieu dans cette maladie, mais on ſe ſert des lavemens & des véſicatoires. Entre les gargariſmes, la propre urine du malade eſt fort récommandée, auſſi-bien que le ſuc de

grande jombarbe meſlé avec l'eſprit de vin, celui de ſel ammoniac, & la fiente de chien. Enfin le meilleur de tous, eſt un gargariſme fait avec la décoction de raves, & un peu de ſel ammoniac, pour avancer la rupture de l'abcès ; le gargariſme fait avec la graine de moutarde boüillie dans l'hydromel, eſt auſſi très convenable.

La cure de la fauſſe eſquinancie.

Art. 9. Pour guerir la fauſſe eſquinancie, que l'on appelloit autrefois eſquinancie blanche, la ſaignée ne convient pas à moins qu'on n'ait à traiter des malades fort pléthoriques ; on doit plûtôt employer les ſudorifiques au commencement de cette maladie, & enſuite les purgatifs, & les réſolutifs en forme topique. On ſe ſert auſſi d'un gargariſme fait avec la décoction d'origan, de racine de pyretre, de graine de moutarde & le vinaigre, & enſuite du ſuc de joubarbe avec du ſyrop de meures.

La Paraliſie du goſier.

Art. 10. On peut rapporter à la même maladie, la difficulté d'avaler par la paraliſie du goſier, qui fait tomber dans le relâchement les muſcles qui ſervent à le mouvoir.

Cette ſorte de paralyſie met le malade dans un danger dont il ſe tire rarement.

ART. 11. Il faut pour guérir cette maladie, appliquer des topiques & ne pas negliger les antiſpaſmodiques & les antiparalytiques, tant exterieurs qu'interieurs. Quand la voix eſt perdüe, les gargariſmes & les loochs produiſent de grands effets, principalement le ſuc de ſauge mêlé avec la noix muſcade, & le caſtorum tenu long-tems & ſouvent dans la bouche. » Je me ſuis auſſi « quelquefois ſervi dans ma pratique « du cataplaſme ſuivant. *Prenez de la « pulpe de raves cuites quatre onces, deux « poignées de Rüe bien broyée, de la graine « de moutarde une once, de la pulpe d'Al- « bum græcum & de l'Euphorbe, de chacun « deux drachmes, du ſouffre vif trois « drachmes, de l'huile de ſuccin cinq « ſcrupules, de l'onguent nervin, ce qu'il « en faut : mêlez le tout pour un cata- « plaſme qui ſera appliqué au cou.* » Sa cure.

Compilation de ſentimens.

ART. 12. L'eſquinancie arrive à ceux qui ſont d'un temperament La méthode de Sydenham.

ſanguin & aux rouſſeaux plûtôt qu'à d'autres. Il faut d'abord leur faire de grandes ſaignées au bras, enſuite venir à l'ouverture des veines qui ſont ſous la langue appellées ranules. Après cela il faut toucher les parties enflammées avec le miel roſat & l'eſprit de ſoufre, enſorte que ce remede ait beaucoup d'acreté, & appliquer un veſicatoire à la nucque. Si la maladie eſt de longue durée, il faut réïterer la ſaignée, purger le malade, & luy donner des lavemens. Tout cecy eſt de Sydenham.

ART. 13. *Prenez de l'huile d'amandes douces & des fleurs de ſoufre, de chacun une once, du criſtal de tartre & du ſucre candi de chacun deux drachmes; de l'huile de noix muſcade quatre goutès, du ſyrop de guimauve trois onces; mêlez tout pour un loch.*

Le Docteur Harris dans ſon obſervation ſur une eſquinancie des plus fâcheuſes, éleve au deſſus de tous les autres remedes la poudre ſuivante :

Remede pour exciter la ſalive.

Pour procurer une évacuation de ſalive très abondante, prenez, dit cet Auteur, *du criſtal mineral & du ſucre candi, de chacun parties égales, que le malade en tienne un ſcrupule dans ſa bouche juſqu'à*

te que la ſalive ſe preſente abondament pour ſortir; réïterez la même doſe un quart d'heure après : on ſeroit étonné de la quantité de ſalive qui s'échape par ce moyen. Le ſuc des écorces de noix vertes purifié & meſlé avec le miel, eſt recommandé par Galien.

Differens remedes.

ART. 14. La plûpart des Medecins exaltent fort la ſaignée des Ranules dans l'eſquinancie; d'autres aiment mieux l'ouverture de la jugulaire, mais la ſaignée du pied eſt preferable aux deux précedentes, à cauſe qu'elle fait une plus grande revulſion. Il n'y a pas d'eſquinancie dont l'évenement ſoit ſûr, & moins il paroît de tumeur, & plus elle eſt dangereuſe; l'iſſuë en eſt d'autant plus certaine qu'il paroît au dehors plus de rougeur. Tous les anti-pleuretiques pris interieurement ſont efficaces; mais en particulier, on ne peut trop loüer l'huile de lin. A l'égard des topiques, le gargariſme preſcrit contre l'eſquinancie, celuy dont on ſe ſert contre la pituite, le cataplaſme, la vapeur contre l'eſquinancie, & quelques autres, ſont des remedes approuvez.

De la vraie & fauſſe Pleureſie & Peripneumonie.

Le ſentiment de Sydenham.

La deſcription de la Pleureſie.

ART. 15. Ceux qui ſont d'un temperament ſanguin ſont plus ſujets que d'autres à la pleureſie, qui commence par un friſſonnement & un tremblement qui ſont ſuivis d'une forte chaleur, de la ſoif, & d'autres ſymptomes : Quelques heures après, & quelquefois plus tard, le malade eſt atteint d'une violente & vive douleur à l'endroit des côtes, quelquefois vers l'omoplate, & d'autres fois vers l'épine, quelquefois auſſi vers la partie anterieure de la poitrine, & eſt en même tems tourmenté d'une toux très fatiguante.

Au commencement le malade rend par les crachats une matiere ſubtile en petite quantité, meſlez de quelques particules de ſang. Les crachats ſortent enſuite plus cuits & plus abondans, meſlez auſſi de ſang, à l'excreation deſquels l'expectoration n'eſt pas ſuffiſante. La Fiévre s'augmente à proportion de la toux,

du crachement de ſang, de la douleur poignante, & ſelon que l'expectoration devient plus libre la Fiévre diminiie, & le ventre eſt quelquefois trop ſerré ou trop libre.

ART. 16. Quand on a négligé de ſaigner le malade, ce malade ne touſſe qu'avec beaucoup de peine, une cruelle difficulté de reſpirer, & ſe trouve en danger de ſuffocation: quelquefois auſſi le mal prenant la voye de ſupuration, il ſe convertit en empyeme. Il arrive auſſi par accident qu'en uſant mal à propos de remedes trop chauds, la pleureſie ſuccede à d'autres Fiévres, lors que l'humeur febrile ſe précipite ſur la pleure. Methode de la guerir.

Il faut réïterer la ſaignée trois & quatre fois ſi l'indication le demande. Les adultes ſont à peine tirez de cette maladie à moins de quarante onces de ſang. Il eſt bon que le malade quitte tous les jours ſon lit pendant quelques heures ſelon ſes forces, cela contribuë beaucoup à ſa gueriſon.

ART. 17. A la premiere invaſion de la fauſſe Peripneumonie, le malade a tantôt froid & tantôt chaud: Pour peu qu'il ſe meuve, il a des Deſcription de la fauſſe Peripneumonie.

vertiges, ſes joüës & ſes yeux rougiſſent & s'enflamment, il touſſe, & ſa toux fréquente luy cauſe un grand mal de téte : Il a des envies de vomir, ſes urines ſont troublées & fort rouges, le ſang de ces malades eſt ſemblable à celuy des Pleuretiques ; ils ont une difficulté de reſpirer, douleur à toute la poitrine, & un ſerrement de poumons. On diſtingue ces malades de ceux qui ſont attaquez d'un aſthme ſec, en ce que dans l'aſthme il ne paroît aucun indice de Fiévre, & qu'il y en a dans la maladie dont il s'agit, mais moindre & moins vive que dans la vraie Peripneumonie.

La deſcription de la Peripneumonie.

Art. 18. La cure de cette fauſſe Peripneumonie s'accomplit par la ſaignée, les remedes pectoraux, & la diete rafraîchiſſante.

Le ſentiment de Cœlius Aurelianus.

Art. 19. Ce celebre Medecin a très bien décrit la Peripneumonie, comme il a fait beaucoup d'autres maladies : Voici comme il s'en explique. Il y a dans la Peripneumonie une Fiévre aiguë, une peſanteur de

poitrine, de la douleur aux côtez & au milieu des mamelles, il faut que le malade ſoit couché ſur le dos & un peu élevé; il ne peut ſe coucher ſur les côtez; ſon viſage eſt rouge & reſplandiſſant, ſes yeux brillans, ſa reſpiration eſt courte & frequente; il a une petite toux ſanglante, bilieuſe, fomentée par l'eſſumation d'une chaleur interne.

Les crachats ſont plus jaunes & plus écumeux que ceux des pleuretiques, la reſpiration du malade eſt difficile, il a un grand deſir de ſentir de la fraîcheur, de reſpirer un grand air, & d'une boiſſon froide, ſa bouche eſt ſéche, ſa langue rude & d'abord blanchâtre, & après rouge; ſon pouls eſt vif & fréquent; il a l'humeur chagrine & agitée, des veilles continuelles, & s'il a quelques inſtans de ſommeil, il eſt plaintif & fort interrompu.

Dans l'augment de la maladie les malades ont une reſpiration difficile & accompagnée de ſifflement, enſuite l'inflammation ſe déclare au cou & au viſage, la fixité des yeux ſuccede, & la viſion eſt traverſée par des nuages; vient après cela le délire,

la roideur froide & plombée des jointures, l'épaiſſeur de la langue, la ſueur des parties ſuperieures, un pouls caché & fourmillant ; enfin le bruit aigu & perçant d'une poitrine réduite aux abois.

Voilà une deſcription très exacte de cette maladie par cet ancien Auteur, qui doit faire rougir nos modernes de n'en pas faire de ſemblables.

La deſcription d'Hippocrate.

» Dans la Peripneumonie, dit Hippocrate, une violente Fiévre, une » reſpiration chaude & fréquente, » l'inquiétude, l'abbatement des forces, l'agitation de tout le corps, » les douleurs a l'omoplate, à la clavicule, & aux mammelles, une peſanteur ſur la poitrine, & le délire.

Sa cure.

ART. 20. Le premier remede qu'il faut employer dans la cure de cette maladie eſt la ſaignée ; l'eau chaude doit être la boiſſon ordinaire du malade, ſa nourriture doit être liquide & legere ; les eclegmes compoſez d'une décoction de ſemences de lin, de noyaux de fenugrec, & de miel, y ajoutant le jaune d'œuf, ſont fort convenables.

Le Sentiment de Monſieur Boerhaave.

ART. 21. La pleureſie attaque toutes les parties des tegumens interieurs qui ſont la pleure & le mediaſtin ; c'eſt pour cela qu'une douleur poignante peut ſe faire ſentir en tous les endroits de la poitrine, mais on la reſſent pour l'ordinaire plutôt aux côtez, & cette douleur jointe à la Fiévre fait la pleureſie ; mais quand cette douleur attaque les muſcles intercoſtaux ſuperieurs on l'appelle alors fauſſe pleureſie.

La difference entre la vraie & la fauſſe pleureſie.

ART. 22. Dans la vraie pleureſie il faut ſaigner promptement copieuſement, & faire au vaiſſeau une grande ouverture ; on doit même réïterer ce remede plus ou moins, ſelon que les accidens le demandent, & il ne le faut ceſſer que lors que le ſang tiré n'eſt plus entouré d'une crouſte blanche ; les fomentations & les linimens en forme topique ſont auſſi fort convenables : Il ne faut pas omettre de donner interieurement les dilayans, les réſolutifs, les rafraîchiſſans, les anodins, les donner chauds & en grande quantité. Quelquefois cette inflammation rend à ſupuration, ce que l'on connoît par l'obſtination de

La cure de la vraie pleureſie.

la douleur de la Fiévre & des autres accidens juſqu'au quatriéme jour : on connoît que l'abcès eſt formé par les friſſons frequens, & ſans regle, par la diminution de la douleur, par la difficulté de reſpirer & de ſe tenir couché ſur le côté ſain.

Quand l'abcès eſt rompu, le pus s'épanche dans la cavité de la poitrine, & ſon inondation s'augmente de plus en plus à proportion que l'ulcere luy fournit de nouvelle matiere, ce qui forme un empyeme dont nous parlerons dans la ſuite.

Quelquefois auſſi le lieu malade devient ſchirreux par l'adherence de la pleure avec le poumon, ce qui conduit le malade à l'aſtme accompagné d'une toux ſeche, qui eſt un mal ſans remede, s'il ne reçoit pas quelque ſoulagement par l'exercice & par l'uſage d'aller ſouvent à cheval. Quelquefois auſſi la gangrene ſurvient aux lieux affectez, & ce funeſte accident cauſe la mort au malade; on connoît la gangrene par le délire, la couleur livide de la partie affectée, le crachement bilieux, la ceſſation de la douleur & de la tumeur ſans cauſe évidente.

Le caractere & la cure de la Peripneumonie.

Art. 23. La Peripneumonie eſt une inflammation du poumon entier,

ou de quelqu'un de ſes lobes. La premiere paſſe avec raiſon pour n'être pas guériſſable, à cauſe de la grandeur de la maladie; la deuxiéme peut quelquefois être guérie, il faut luy faire préciſément le même traitement qu'a la Pleureſie, & elle ſe termine à peu près de la même maniere.

Si elle ne ſe réſout pas elle forme en quatorze jours un abcès qu'on nomme vomique, & l'on en connoît la formation par des friſſonnemens, la diminution de la douleur, la foibleſſe du pouls, pendant que la difficulté de reſpirer, la ſoif, une petite Fiévre qui vient l'après-dinée, & d'autres accidens ſubſiſtent encore; il arrive auſſi quelquefois par une ſoudaine éruption du pus dans l'âpre-artere, que le malade eſt ſuffoqué, & quelquefois auſſi le pus eſt évacué par un crachement abondant de purulence, ou bien ce pus tombe dans la cavité de la poitrine, ou il cauſe l'empyeme, la phtyſie, & d'autres ſymptomes; enfin la matiere purulente eſt quelquefois repriſe par les veines, ſe meſle avec le ſang, & eſt dépoſée ſur quelque viſcere particulier, comme ſont le foye, la rate,

le cerveau, ou quelqu'autre partie interieure ou exterieure, quand, par exemple, il ſe fait abcès autour des oreilles, aux aînes, aux hypochondres, & lors que ces abcès s'évanoüiſſent ſoudainement, & que la peripneumonie revient, c'eſt un mal mortel.

Le caractere de la fauſſe Peripneumonie.

ART. 24. La fauſſe peripneumonie procede ordinairement d'une pituite lente, dont toute la maſſe du ſang ſe trouve empreinte, & qui s'engorge inſenſiblement dans le poumon, où elle forme cette maladie. Les vieillards d'une conſtitution pituiteuſe, froide, catharreuſe, & travaillez de la gravelle, y ſont fort ſujets; elle ſaiſit inopinément les malades par une douceur frauduleuſe; elle les fatigue peu à peu, & en affoibliſſant le corps elle leur ôte preſque toute la force de leur eſprit; après quoy l'oppreſſion de la poitrine commence à ſe manifeſter, & elle excite de ſi legers mouvemens dans le corps du malade, que de très foibles indices de chaleur & de fiévre annoncent à peine le danger où il ſe trouve; bien-tôt après il y a des friſſons vagues & de legers accès de fiévre; enſuite la difficulté

de reſpirer s'augmentant ſubitement, la foibleſſe & la mort s'entreſuivent de près, ſans que le pouls ny les urines ayent donné lieu de prévoir un évenement ſi funeſte.

ART. 25. Cette maladie ſe guérit par la ſaignée, les lavemens, un régime de vivre rigoureux, par les dilayans, les déterſifs, & les doux aperitifs dont on fait uſer aux malades dans une copieuſe boiſſon. » Je » rapporte icy en abregé ce que j'ay tiré comme à la dérobée de cet « excellent Auteur, mais pour bien « prendre ſa penſée, il faut la lire « dans l'Auteur même avec toute « l'application qu'il merite. « Sa cure.

Le Sentiment d'Ettmuller.

ART. 26. L'on a toujours obſervé dans les malades attaquez de la pleureſie, que non ſeulement la pleure, mais encore le lobe du poumon qui l'avoiſinoit étoient enflammez, & quelquefois il arrive non ſeulement que le poumon s'enflamme, mais encore le médiaſtin qui formé du reply de la pleure ſous le ſternum, n'a pourtant plus le nom de pleure. La vraie pleureſie.

La fauſſe. ART. 27. La fauſſe Pleureſie eſt une douleur de côté très vive, mais qui eſt ſans toux & ſans fiévre : Dans la fauſſe pleureſie, les malades ſe couchent d'ordinaire plutôt ſur le côté ſain que ſur le côté malade ; on obſerve le contraire dans la vraie pleureſie.

ART. 28. Si dans les trois premiers jours le malade rend des crachats ſanglans, c'eſt un ſigne que la maladie ne ſera pas de longue durée, mais ſi les crachats ſanglans tardent plus long-temps, la maladie eſt plus longue.

Prognoſtic Hippocrate nous avertit que les Pleuretiques qui ne ſont pas vuidez par les crachats dans l'eſpace de quatorze jours, deviennent empiiques ; & que s'ils ſe vuident quarante jours après la rupture de l'abcès, ils guériſſent, ſinon ils tombent dans la phtyſie. Dans ces ſortes de maladies il faut plûtôt avoir égard aux crachats qu'aux urines. La Pleureſie qui qui n'eſt pas pas d'abord accompagnée d'accidens conſiderables, & qui ſe maintient dans cet état juſqu'au cinquiéme jour, mais qui ſe montre plus aigre au ſixiéme jour, eſt le plus ſouvent mortelle.

ART. 29. Dans la pleureſie benigne, ſi la ſaignée n'eſt pas d'un grand ſecours, elle n'eſt pas nuiſible : au-lieu que dans la Pleureſie maligne, lors même qu'on la croit néceſſaire, elle eſt le plus ſouvent pernicieuſe.

De tous les ſecours qu'on peut donner aux Pleuretiques, les ſudorifiques ſont les plus ſalutaires, & entr'autres l'Antimoine diaphoretique. L'on a un très excellent pectoral dans la régliſſe & dans les raiſins paſſez; il faut éviter les compoſitions où il entre beaucoup de ſucre. Le pavot Rhœas & ſes fleurs comme un très bon ſpecifique, ont lieu dans tout le cours de la maladie, obſervant de donner toûjours au malade ſes boiſſons chaudes : le ſuc de dent de lion ou ſa décoction, auſſi bien que celle du chardon Roland ſont fort approuvez; il en eſt de même du chevrefeüil : le ſuc de rhéfort nouvellement tiré, eſt d'un merveilleux ſecours pour exciter les crachats. On recommande pour topique ſur le lieu de la douleur un liniment fait avec la fiente de poule & l'huile de camomille. La curation

Le ſentiment de Baglivi.

Signe univoque de la Pleureſie.

ART. 30. La dureté du pouls des malades eſt un ſigne preſque infaillible de toutes les pleureſies : car cette dureté eſt la compagne inſeparable de toutes les inflammations qui arrivent aux parties nerveuſes & membraneuſes. L'on voit ſouvent des pleureſies occultes, parce qu'elles ſont indolentes ; ce qui eſt cauſe que l'on commet de grandes fautes dans la pratique ; pour lors faites enſorte que le malade ſe couche tant du côté ſain que du côté malade, & dans cet état obligez-le à reſpirer & à touſſer fortement ; demandez-luy enſuite, s'il ne ſent point en quelque endroit de ſa poitrine de la douleur & de la peſanteur, s'il déſigne quelqu'endroit la maladie eſt évidente : en uſant ainſi nous avons découvert beaucoup de ces pleureſies cachées, au grand avantage des malades.

Il y a des Pleureſies cachées.

Le prognoſtic.

ART. 31. Il faut tirer le prognoſtic de la Pleureſie principalement de la facilité, ou de la difficulté de la reſpiration : c'eſt un mauvais ſigne

quand les Pleuretiques ne crachent point, à moins que leurs urines ne coulent abondament. Nous avons toûjours vû guérir les pleuretiques qui ont reſſenti des douleurs dans l'interieur de l'oreille, qui ont été ſuivies de ſupuration. C'eſt un très-mauvais ſigne dans la Pleureſie, de ne pas voir paroître autour du ſang tiré une croute blanche : enfin Hippocrate nous apprend que les Pleureſies qui récidivent ſont preſque toutes mortelles.

ART 32. Lors que dans une Pleureſie l'indication curative tend à diſſoudre l'humeur morbifique, le camfre eſt le remede le plus efficace qu'on puiſſe employer pour y réuſſir, ſur-tout dans une pleureſie maligne & épidemique. Si le crachement qui aura été ſupprimé revient, & qu'il ſoit d'un jaune tirant à rougeur, il ne faut point dans ce cas propoſer la ſaignée, parce qu'après ce remede, le crachement s'arreteroit de nouveau, & le malade périroit.

Les regles qu'il faut obſerver pour faire la ſaignée.

En quelque jour de la maladie que ce ſoit, au quatriéme, cinquiéme, ou ſeptiéme devant ou après la ſaignée, que la difficulté de reſpirer &

celle du crachement ſurviennent ; il faut auſſi-tôt appliquer au malade deux veſicatoires aux jambes, ſelon cet avis d'Hippocrate, qui nous annonce que dans les pulmonies les tumeurs qui arrivent aux jambes ſont d'un bon augure ; & j'ay remarqué après cette application, qu'il ſe faiſoit une heureuſe expectoration que la difficulté de reſpirer diminuoit, que s'il y avoit un flux de ventre, il s'arrêtoit bien-tôt, & que le malade ſe trouvoit guéry.

Le ſentiment de Willis.

La complication de ces maladies.

ART. 33. Je me ſens comme porté à croire que la Peripneumonie & la Pleureſie ſont quelquefois des maladies particulieres & ſeparées, & quelquefois jointes & tellement unies qu'elles n'ont qu'une même origine, & qu'elles ſe ſuccedent auſſi quelquefois l'une à l'autre. La Peripneumonie ne ſuccede pas ſeulement à la Pleuréſie ; mais elle ſuccede auſſi quelquefois à l'eſquinancie & quelquefois encore à d'autres maladies.

La terminaiſon de la Pleureſie.

ART. 34. Ce que l'on attend d'un Pleuretique, c'eſt ou que la maladie

ſe guériſſe d'abord, ou par une longue & fréquente évacuation du ſang, ou bien en partie par la ſueur qui arrive au quatriéme ou au huitiéme jour de la maladie : ou les choſes ne réuſiſſant pas, qu'elle dure beaucoup plus long-tems, & pour lors que la peripneumonie luy ſuccede le plus ſouvent, ou l'empyeme ou l'une & l'autre de ces deux maladies qui ſont très dangereuſes, & qui font bien ſouvent perir le malade, ou qui le jettent dans la Phtyſie que l'on a toutes les peines du monde à guérir, en cas que par une eſpece de miracle, elle ne ſoit pas mortelle.

ART. 35. Riviere & Zacut Portugais, nous rapportent pluſieurs exemples notables de Pleureſies guéries par l'application de ventouſes avec ſcarifications ſur le lieu malade. Il faut dans la compoſition des linimens appliquez en forme topique y inſerer toûjours l'*album græcum*. l'uſage des ventouſes.

Compilation de ſentimens.

ART. 36. Les corps fermes & qui ſont accoutûmez à de violens exercices, dit Hippocrate, dans ſes coa- le progno-ſtic.

ques, meurent plûtôt de pleureſie & de Peripneumonie, que ceux qui vivent ſans faire beaucoup d'exercice. Les Pleureſies ſéches, dit le même Auteur, & qui ne fourniſſent point de crachats ſont très fâcheuſes; & il faut beaucoup apprehender celles dont les douleurs tendent vers les parties ſuperieures.

La Pleureſie qui dégnere en Peripneumonie eſt d'un mauvais préſage: & la Peripneumonie à qui la Phréneſie ſuccede eſt auſſi un mal, ſelon Hippocrate en ſes Aphoriſmes. La ſaignée remedie à la grande douleur quand elle eſt récente: mais quand la douleur eſt legere, & qu'elle continüe depuis long-tems, c'eſt un ſecours tardif & inutile, & il faut ſelon l'avis de Celſe, avoir recours aux ventouſes avec ſcarifications.

La generation des polypes.

Art. 37. Les pleureſies ſelon Malpighi, qui ſuccedent à une Fiévre aiguë, cauſent des concrétions polypeuſes dans les poumons, comme on le connoît par les ouvertures des cadavres, & par le ſang tiré qui eſt glaireux & coëneux.

Art. 38. Il eſt à remarquer que la pleure des Pleurétiques & le poumon

des Peripneumoniques que l'on coupe après la mort des malades, font toujours voir un grand nombre de polypes : or le polype n'eſt autre choſe qu'un ſang qui a long-tems ſejourné & qui s'eſt ſeparé de ſa partie rouge, & il eſt rare que la pleure s'enflamme ſans que le poumon y prenne part.

Liniment.

ART. 39. La douleur, dit Pitcharne, eſt heureuſement calmée en faiſant ſur l'endroit malade l'application d'un liniment compoſé d'huile d'amendes douces, d'eſprit de ſel ammoniac, & de camfre.

Prognoſtic particulier.

Art. 40. Ceux qui rendent en touſſant un bruit ſonore dans leur poitrine, dont le viſage eſt abbattu, les yeux jaunes & couverts d'une eſpece de nuage, ſont menacez d'une mort prochaine, ſuivant ce que dit Hippocrate, & ce que l'on en ſçait par experience.

Le ſyrop de tabac.

Il n'y a preſque pas de meilleur remede vers la fin de la maladie, ſi l'on en croit Barbette, que le ſyrop de nicotiane.

Les cendres en topique.

ART. 41. M. le Clerc rapporte qu'un certain Lucius, averty par Eſculape, fut guéri de la pleureſie, par l'application faite ſur l'endroit de

ſa douleur, d'un épitheme compoſé de cendres priſes ſur l'Autel, & mêlées avec du vin.

Divers remedes.

Art. 42. Les vertus & l'uſage des remedes ſuivans ſont aſſez connus de tous ceux qui ſont un peu verſez dans la pratique Medecinale; ces remedes ſont par exemple, l'eau de millefleurs, le baume de ſoufre aniſé, l'*ens veneris*, la décoction d'écarlate, la décoction pleuretique, l'emplâtre pleuretique, la fomentation laterale, la potion pleuretique, le looch pleuretique, le looch verd, l'oximel aſthmatique, la poudre pleuretique, le ſachet lateral, l'onguent pleuretique.

De l'Empyeme.

Le ſentiment de Monſieur Boheraave.

Deſcription de l'Empyeme

Art. 43. L'Empyeme eſt un amas de pus dans la cavité de la poitrine, qui eſt extraordinairement cauſé par la ruption de l'abcès que forment la Pleureſie ou la Peripneumonie. On connoît cet amas formé après vingt jours d'inflammation ſans qu'il ſe ſoit fait aucune évacuation, par une toux ſeche, une peſanteur ſur le diaphrag-

me, la neceſſité où eſt le malade de ſe coucher ſur un ſeul côté, par le bruit que fait le pus quand le malade ſe remuë; par la Fiévre lente, la rougeur des jouës, les yeux caves, la chaleur à l'extremité des doigts, la courbure des ongles, & le gonflement du bas ventre.

ART. 44. Pour ce qui eſt de la cure de l'Empyeme, dès que l'on connoît la ruption de l'abcès qui arrive au poumon, à la pleure, au mediaſtin, au diaphragme ou au pericarde, il faut tout mettre en œuvre pour procurer l'évacuation du pus, ou par la bouche, ou par les urines, en cas que la nature paroiſſe diſpoſée à favoriſer ces routes: ou bien par l'ouverture de la poitrine au côté malade, par le moyen d'un inſtrument propre, entre la quatriéme ou cinquiéme côte, ou entre la cinquiéme & la ſixiéme, comptant de bas en haut, en vuidant le pus lentement & à pluſieurs fois; aprés quoy ſelon le different caractere de l'excretion & les autres circonſtances où ſe trouve le malade, on pourra prédire ſa guériſon ou ſa mort: Si l'Empyeme eſt ancien, que les forces du malade

La cure.

périſſent, que ſes cheveux tombent; qu'il ait un flux colliquatif, le corps abſolument extenué, & d'autres fâcheux ſymptomes; l'ouverture de la poitrine ne ſert le plus ſouvent qu'à avancer la mort du malade.

Le ſentiment de Willis.

Art. 45. L'Empyeme eſt une collection de pus dans la cavité du thorax qui empêche l'action des organes de la reſpiration : cet amas a coutume de ſe former d'un côté ou de l'autre, à l'occaſion d'une pleureſie ou d'une peripneumonie, & quelquefois d'une eſquinancie, dont les abcès crevent, & dont le pus s'épanche dans cette cavité.

Après ces ſortes de maladies, on a d'autant plus lieu de ſoupçonner l'empyeme, que pendant une ou deux ſemaines il n'a pas paru de crachement abondant, & que les friſſons, la Fiévre, & les foibleſſes ſe declarent, & après quatorze ou vingt jours les ſignes d'un empyeme fait & formé ſont la difficulté de reſpirer, la peſanteur de la poitrine, la flactuation de la matiere, un ſentiment douloureux

lors que le malade change de ſituation, la ſoif & la Fiévre perſeverante, la rougeur des jouës, les inquiétudes de tout le corps, & les inſomnies. Il faut voir l'Auteur même au ſujet de l'ouverture de la poitrine & de ſes ſuites, auſſi bien que Mayerne.

Le ſentiment d'Ettmuller.

ART. 46. On connoît que l'empyeme eſt formé quand la Fiévre diminuë, & que l'on ſent d'un côté ou de l'autre une eſpece de fluctuation du pus : la vomique du poumon ſe rompt au vingtiéme, trentiéme ou quarantiéme jour ; & quand cette ruption ſe fait, il arrive un friſſon, & la fiévre devient plus violente, le malade eſt travaillé d'une toux continuelle qu'il ſent venir du profond, parce que le diaphragme eſt ſurchargé du poids du pus : Il ſort peu de choſe par la bouche, la Fiévre s'adoucit, & devient plus lente, la reſpiration eſt difficile, & le malade ſent ſa poitrine fort peſante ; quand il ſe panche il eſt prêt d'être ſuffoqué. Il ſent de fréquentes évaporations ſemblables à celles de l'eau chaude, qui s'élevent

Des ſignes de l'Empyeme.

à la bouche du fond de la poitrine. Dans la ſuite le malade ſent un goût de pourriture inſupportable, & le pouls devient intermittent.

De la cure par l'ouverture de la poitrine & par d'autres moyens,

ART. 47. L'ouverture de la poitrine ſe fait entre la cinquiéme & ſixiéme côte, comptant de bas en haut, & il ne faut pas trop tarder à la faire, & pour cela il faut voir ce qu'en dit Scultet dans ſon Arſenal de Chirurgie. Pour ce qui eſt des remedes, il faut ſe ſervir de ceux qui ont la vertu de diſſoudre & abſorber le ſang grumelé, & dans cette vûë il eſt plus à propos de commencer par les diuritiques, & d'y joindre vers la fin de la maladie les ſudorifiques.

Lors que la nature tend à produire quelque choſe par elle-même, il faut que le Medecin ſoit toûjours diſpoſé à l'aider; par exemple, ſi le malade rend des urines purulentes, il eſt bon de luy donner des diuretiques; s'il a une diarrhée purulente, des relâchans, ſi elle tend vers le crachement des expectoratifs, même des vomitifs, entre leſquels le tabac eſt des plus efficaces. Quelques-uns même appliquent des cauſtiques entre les côtes, donnent interieurement des balſami-

ques & des vulneraires ; les décoctions des bois ſudorifiques, la gelée de corne de cerf, & le liere terreſtre ſont fort recommandez. Il faut voir dans l'Auteur ce qu'il dit de la vomique du poumon.

De la Phréneſie, & de la Paraphréneſie.

Le ſentiment de Wilis.

ART. 48. La Phréneſie eſt un délire continuel, c'eſt-à-dire une dépravation des principales facultez du cerveau, cauſée par l'inflammation des meninges, accompagnée d'une Fiévre ſynoche : la maladie qui luy eſt ſemblable eſt appellée paraphreneſie, qui eſt cauſée par une inflammation du diaphragme. Ce que c'eſt que la phreneſie.

ART. 49. Hippocrate a autrefois obſervé, & les moins éclairez d'entre le peuple croyent encore que la phréneſie ſuccede à la Fiévre, & eſt produite par les récremens aduſtes d'un ſang extrêmement brûlant ; entant que l'urine d'un fébricitant trouble & groſſiere, ſe changeant ſoudainement en une urine aqueuſe, indique une phreneſie prochaine ; d'où l'on conçoit que la cauſe de cette maladie La cauſe de cette maladie.

eſt une métaſtaſe ou un tranſport de la matiere fébrile vers le cerveau.

ART. 50. Les diſſections nous apprennent que la phréneſie n'eſt pas cauſée par l'inflammation des méninges, non plus que la Paraphreneſie par celle du diaphragme; mais on peut définir la Phréneſie; la phlogoſe ou l'inflammation des eſprits animaux par rapport à toute leur ſubſtance; & ſelon que cet incendie commence par le cerveau ſeul ou par le cerveau & le cervelet en même tems, on le diſtingue vulgairement en phrénetique ou paraphrenetique, ce qui s'entend ſeulement de ce que les fonctions animales ſeules ſont bleſſées, ou quelles le ſont conjointement avec les fonctions vitales.

Ce que ſont véritablement la phréneſie & la paraphréneſie.

»La phréneſie, dit Lomnius, eſt »connuë par les ſignes ſuivans, qui »ſont une Fiévre aigüe & continüe, »accompagnée d'un délire continuel, »concernant alternativement certai»nes actions vitales; c'eſt un homme »actuellement diſpoſé à entreprendre »tout ce qu'une audace effrenée luy »peut inſpirer & qui eſt travaillé tour »à tour ou par des inſomnies cruelles, »ou par des ſommeils fâcheux & tur»bulens, enſorte qu'étant éveillé, il

sort inopinément de son lit, il fait de « grands cris, il agit en furieux, tantôt « il pleure, tantôt il chante, ou fait des « discours sans ordre & sans suite : « quand il est interrogé, il fait des « réponses éloignées & qui n'ont au- « cun rapport aux demandes qu'on « luy fait ; ses yeux sont toûjours en « mouvement, étincelans, rouges & « mal-propres ; le malade les frotte « sans cesse, & ils sont tantôt secs, « tantôt larmoyans ; sa langue est rude « & noire ; il grince les dents, & il « luy sort souvent des narines une « serosité sanglante ; il ressent assez « souvent de la douleur au derriere « de la tête ; ses mains tremblent, & « il démesle entre ses doigts des flo- « cons de laine dont il tire des brins « de ses matelats : son urine est subtile « & enflammée, & ce qui est de plus « fâcheux, elle est quelquefois subtile « & blanchâtre. «

ART. 51. La Phrénesie se termine en peu de tems avec la Fiévre, en faveur de la santé, ou par la mort du malade ; ou si elle dure long-tems & qu'elle subsiste après la Fiévre, ou elle guérit, ou bien elle degenere en d'autres maux, comme sont la léthargie, la manie, ou la melancholie, ou bien

Le prognostic.

ces malades tombent dans une folie perpetuelle, leur cerveau étant, comme on dit, tout détraqué.

LA CURE. ART. 52. Si la Fiévre accompagne la Phréneſie dans le commencement, il faut avoir recours à la ſaignée, & l'uſage des lavemens eſt auſſi fort utile. Il faut appliquer aux pieds des malades des cataplaſmes faits avec les feüilles de rhüe, de camomille, de verucine, de la racine de brione, des fleurs de pavot champêtre, & du ſavon: ou bien en leur lieu & place, on peut appliquer aux mêmes parties des pigeons ou des poulets ſi-tôt qu'on les a coupez vivans ſelon leur longueur.

Pour appaiſer la ſoif, que les malades boivent la potion divine de Palmarius, qui eſt proprement une limonnade faite avec l'eau de fontaine, le ſuc de limons, & le ſucre, ou les émulſions ordinaires. Il n'en faut venir aux ſoporatifs qu'avec beaucoup de circonſpection, & quand on ne peut pas s'en exemter. Dans cette maladie on peut appliquer ſur le front avec ſuccès un gâteau roſat, ou un bandeau chargé de fleurs de pavot arroſées de vinaigre, & ſaupoudrées de muſcade.

Le ſentiment de Monſieur Boerhaave.

ART. 53. C'eſt une Phréneſie vraie lors que le cerveau ou ſes deux méninges ſont premierement enflammées, avec délire & Fiévre aigüe ; ou bien elle eſt ſymptomatique lors qu'elle eſt cauſée par le tranſport d'une matiere fébrile vers le cerveau. La vraie phréneſie & la ſymptomatique.

ART. 54. La vraie Phréneſie enleve le malade en trois, quatre, ou ſept jours, ou bien cette maladie dégenere en manie, léthargie, coma, catoche ; celles qui ſuccedent à la Peripneumonie ou au *Miſerere*, ſont mortelles ; celle qui ſurvient à la petite Vérole eſt périlleuſe. Le prognoſtic.

ART. 55. Les hémorragies guériſſent quelquefois cette maladie. Dans la vraie phréneſie la ſaignée eſt fort convenable, & même ſelon Dolée, l'arteriotomie faite aux tempes eſt encore plus efficace. Les dilayans compoſez avec les décoctions nitreuſes & antiphlogoſtiques donnez avec profuſion, ſont principalement indiquez, & les laxatifs, les lavemens, le raſement de la tête, les véſicatoires & les ventouſes miſes aux parties infe- Les indications curatives.

rieures ſont auſſi d'un grand ſecours.

ART. 56. Certes, dit Monſieur » Freind, dans le Phréneſie qui ſuc- » cede aux Fiévres, j'ay éprouvé que » l'ouverture de la veine jugulaire eſt » d'une grande utilité, lors que les » autres remedes ne répondent pas » à l'atteinte qu'on en avoit conçûë ; » & même qu'elle eſt non ſeulement » efficace, mais encore ſi ſûre, que je » ſuis ſurpris à l'excès de voir quel- » que choſe dans les écrits des Me- » decins ſur la difficulté de la faire, » & même ſur le danger qu'il peut y » avoir de la pratiquer ; car comme » l'ouverture de cette véne ſe fait « avec beaucoup de facilité, elle ſe » guérit auſſi plus aiſément qu'aucune » autre : c'eſt pourquoy je l'ay ſou- » vent conſeillée dans les plus fâcheu- » ſes maladies de la tête.

Ce que c'eſt que la Para-phréneſie.

ART. 57. La Para-phréneſie eſt une maladie ſemblable à la Phréneſie, dans laquelle le diaphragme ou du moins ſa marge ſouffre inflammation, & cette maladie eſt plus fréquente qu'on ne le croit ordinairement ; les ſignes qui la font connoître, ſont la Fiévre continüe, une douleur inflammatoire très preſſante, principalement

palement dans l'inſpiration; de là vient une reſpiration fort haute, la convulſion, la fureur, la gangrenne, tous ſymptomes plus fâcheux que ceux de la Pleureſie; & quoy que la maladie ſoit bien connüe, elle prévaut ſouvent ſur tous les remedes.

Le ſentiment d'Ettmuller.

ART. 58. La Phréneſie, ſelon la ſignification que les modernes donnent à ce mot, eſt un délire très violent cauſé par l'inflammation des membranes du cerveau, accompagné d'une Fiévre très aigüe, que les anciens appelloient ſphacele du cerveau, qui eſt un mal abſolument mortel, faiſant périr les malades au troiſiéme, quatriéme ou ſeptiéme jour. La phréneſie eſt connüe mortelle par une très grande difficulté de reſpirer, un viſage livide, une ſueur froide, la langue & les mains tremblantes, le grincement de dents, la diſtillation ſereuſe des narines, &c. La Phréneſie le plus ſouvent mortelle.

Quand au commencement d'une maladie aiguë les malades ſe plaignent de reſſentir de la douleur au globe de l'œil, c'eſt un ſigne très funeſte,

parce que cette douleur ſera bien-tôt ſuivie du délire & des convulſions ; & pour lors l'inflammation du cerveau commence à ſe convertir en gangrene.

ART. 59. La cure de la phréneſie n'eſt point differente de celle qui convient à la Fiévre aigüe qui accompagne le délire : la teinture de pavot rhœas calme un peu l'effervescence du ſang, auſſi bien que le camfre & le nitre ; quand la phréneſie dépend d'une autre maladie, le délire ceſſe incontinent après la gueriſon de la premiere maladie ; il faut pour cela donner aux malades des boiſſons ſudorifiques, comme ſont la teinture bezoardique & d'autres ſemblables. Dans la Fiévre ardente, la décoction de tamarins, & les épithemes aux plantes des pieds ſont fort convenables.

ART. 60. Les doux acides, les remedes où entre le cinabre, & les émulſions, ſont entre les remedes interieurs, ceux que l'on doit preferer dans la phréneſie, ſelon le dire de Waldſchmidius.

De l'inflammation de l'eſtomac

Le ſentiment d'Ettmuler.

ART. 61. L'inflammation de l'eſtomac eſt une maladie très dangereuſe, & que l'on doit mettre au nombre des plus aiguës : elle eſt accompagnée d'une Fiévre ardente, & d'une eſpece de tumeur à l'épigaſtre ; le malade reſſent vers la region de l'eſtomac & ſous les fauſſes côtes une extrême douleur, accompagnée d'une grande ardeur au même endroit, d'une ſoif inexprimable, d'une agitation de tout le corps, avec des inſomnies continuelles ; le délire ſurvient, le vomiſſement, & ſouvent des convulſions mortelles : les malades s'en tirent rarement, & la maladie a coutume de ſe terminer au trentiéme ou au quarantiéme jour. Cette inflammation tend rarement à ſupuration, & quand cela arrive l'abcès ſe rompt ou au dedans de l'eſtomac, ou dans la cavité du bas ventre, & ce mal eſt preſque toujours incurable. L'inflammation de l'eſtomac.

ART. 62. Il y a de la difference entre l'inflammation de l'eſtomac &

Sa difference avec l'inflammation du foye.

celle du foye : dans la premiere l'ardeur & la douleur ſont plus profondes ; dans celle du foye, l'inflammation eſt plus circonſcrite, & les accidens ſont moins preſſans.

Sa cure.

ART. 63. La curation eſt la même que celle des autres inflammations : elle s'accomplit par la ſaignée, après quoy les ſudorifiques tiennent le premier lieu. On applique au dehors le cataplaſme fait avec la fiente de pigeon, le levain, & d'autres ſemblables ingrediens, pour exciter la ſupuration ſelon Sennert, & pour cela on peut encore voir Boerhaave.

De l'inflammation des inteſtins.

Le ſentiment d'Ettmuller.

L'inflammation des inteſtins.

ART. 64. L'inflammation inteſtinale ſe manifeſte dans les hernies, la paſſion iliaque, & dans d'autres occaſions. L'on apperçoit quelquefois au lieu enflammé une tumeur ronde que l'on reſſent au toucher ; il y a de plus une douleur pulſative très violente, fixe, & fort étendüe. Le ventre eſt conſtipé, le vomiſſement eſt fréquent, ſuivy de foibleſſes, qui très

ſouvent ſe terminent à une fâcheuſe paſſion iliaque qui emporte le malade. On recommande pour topique l'épiploon d'un mouton.

ART. 65. Il faut conſulter Boerhaave ſur tous les autres, au ſujet de l'inflammation des inteſtins.

De l'inflammation du méſentere.

Le ſentiment d'Ettmuller.

ART. 66. Les inflammations & les tumeurs du méſentere ſont ſouvent la ſource & le foyer des maladies chroniques qui ont leurs cauſes les plus cachées, & les plus capables de chagriner les malades & les Medecins. Le malade reſſent alors des douleurs quelquefois aux environs du dos & des lombes, quelquefois au bas ventre & autour de l'ombilic, ſemblables à des tranchées lentes qui durent long-tems, qui ſont ſuivies d'une petite fiévre erratique ; & ces douleurs enfin reviennent de tems en tems. l'inflammation du méſentere.

ART. 67. Quand l'apoſteme ſupuré ſe rompt, le malade eſt quelquefois agité d'un grand friſſon, & quelque- l'abcès.

fois d'un ſimple friſſonnement, ce qui eſt quelquefois ſuivi d'une grande ardeur que l'excretion du pus, ſur tout par les ſelles, accompagne ſucceſſivement.

ART. 68. Le corps s'extenüe ſenſiblement, la reſpiration devient plus difficile; & les malades ſe plaignent enſuite de reſſentir quelque choſe qui les travaille, dont ils ne peuvent pas eux-mêmes ſe bien expliquer, & qu'ils diſent d'ordinaire ſentir profondement aux environs & au deſſous de l'ombilic: ils ſont tourmentez de vents. Ces tumeurs durent ſouvent pluſieurs années, & ſe terminent en ſchirres ou en ſcrofules.

ART. 69. Lors que ces ſortes de maladies du méſentere ſont de longue durée, il faut les traiter comme les autres maladies chroniques que l'on nomme cachectiques & hypochondriaques; mais il faut les traiter avec précaution & ſans violence. Il convient pour cela d'appliquer exterieurement l'emplâtre de cigüe avec la gomme ammoniac ou l'emplâtre de *Ranis* avec le Mercure. On donne interieurement les deſopilatifs, les cloportes, & les remedes anti-ſcrofuleux.

On ouvre auſſi les veines hemorroidales par l'application des ſangſües; les purgatifs ne ſont pas d'un bon uſage, mais on peut tirer de l'utilité des lavemens.

De l'inflammation du Pancreas.

Le ſentiment d'Ettmuller.

ART. 70. L'inflammation du Pancreas eſt une maladie très cachée qui cauſe les inſomnies, les défaillances, & d'autres ſymptomes très fâcheux, & qui ſe termine ordinairement par un abcès, cependant cette maladie eſt quelquefois guérie par un flux ſanglant qui en fait la criſe. L'inflammation du Pancreas.

De l'inflammation du foye.

Le ſentiment d'Ettmuller.

ART. 71. L'inflammation du foye & l'abcès qui luy ſuccede, s'appellent autrement l'hépatite. Dans toute inflammation du foye generalement parlant, les malades ſe plaignent d'une douleur obſcure, profonde, tenſive & gravative à l'hypocondre L'hepatie.

droit, & quand cette inflammation tend à ſupuration, la douleur devient plus ou moins poignante; la fiévre lente s'y joint, plus ou moins aigüe, ſelon le degré de l'inflammation. Les malades ſont obligez de reſter couchez preſque ſur le dos, principalement lors que le diaphragme s'y trouve intereſſé, & qu'il y a une toux ſéche.

Son prognoſtic. En général les accidens ſont beaucoup plus fâcheux dans la pleureſie & plus moderez dans l'hépatite, qui eſt par elle-même un mal très dangereux, & qui fait le plus ſouvent périr les malades, ou bien cette inflammation ſe diſſipe, ou ſupure, ou degenere en ſchirre: l'abcès qui luy ſuccede s'évacüe tantôt par les ſelles, tantôt par les urines, & quelquefois par la toux; le hocquet dans cette maladie eſt un très mauvais ſigne.

Sa cure. ART. 72. La ſaignée du pied eſt fort convenable dans le traitement de l'hepatite. Les remedes ſudorifiques & antipleuretiques, l'anthiectique de Poterius, le blanc de Baleine, & tous les remedes où entrent le nitre, le ſaturne, & le camfre ſont auſſi fort approuvez; & ſur la fin l'on ſe ſert

utilement des diuretiques. On peut exterieurement uſer des épithemes pénetrans & diſcuſſifs, enſuite des ſupurans, & quand l'abcès eſt rompu, il faut donner interieurement au malade les vulneraires & les balſamiques.

ART. 73. Il eſt à craindre que toutes les inflammations interieures ſupurées & mal guéries ne dégenerent en phtyſie. Pour ce qui eſt de l'hepatite, il faut ſur tout conſulter Boerhaave.

De l'inflammation de la ratte.

Le ſentiment d'Ettmuller.

ART. 74. L'inflammation en l'hypochondre gauche qui intereſſe la ratte, eſt à peu près accompagnée des mêmes ſymptomes qui arrivent à celle du foye en l'hypocondre droit; c'eſt pourquoy ſes ſignes diagnoſtics & prognoſtics, auſſi bien que ſa cure, ſont à peu près les mêmes.

CHAPITRE III.

Ou troiſiéme aſſemblage de maladies.

De la Céphalée ou Céphalalgie.

Le ſentiment de Celſe.

Deſcription de la maladie.

ART. 1. IL arrive quelquefois à la tête, dit cet ancien Auteur, une maladie très aiguë & très pernicieuſe que les Grecs appellent Céphalée, qui ſe manifeſte par un violent friſſon, par une extenſion de nerfs, une alienation d'eſprit, par un vomiſſement qui ſupprime la voix, ou par une ſi grande hemorragie que le corps du malade s'en trouve tellement affoibli qu'il tombe en défaillance. Outre cela il ſouffre une douleur inſupportable, principalement vers les tempes & vers l'occiput. Il en reſte ſouvent une longue foibleſſe à la tête, mais qui n'eſt point accompagnée de peſanteur, & qui ne menace d'aucun danger par rapport à l'âge du malade.

ART. 2. Lors que la douleur de-

tête eſt violente & dure plus long-temps que de coutume, la ſaignée eſt neceſſaire, mais il eſt inutile de la faire à moins que la douleur ne ſoit inſupportable, il vaut mieux s'abſtenir de la viande, s'il eſt poſſible, & même de la boiſſon, ſi le malade ne peut pas boire de l'eau. Si la douleur continuë le lendemain, il faut vuider le ventre, provoquer l'éternument, & que le malade ne prenne autre choſe que de l'eau : car cette douleur ſe paſſe ſouvent dans l'eſpace d'un jour ou deux.

Le ſentiment de Willis.

ART. 3. Si la douleur eſt inveterée & preſque continuelle, & que l'on ait lieu de ſoupçonner qu'elle ſoit cauſée par une tumeur phlegmoneuſe, éreſipelateuſe, ſchirreuſe, ou par un abcès, ou par des vers, il n'y a preſque aucune eſperance de guériſon. Quand la douleur de tête eſt très cruelle, & qu'elle eſt accompagnée de vertige, de vomiſſement ou d'autres affections convulſives ou ſoporeuſes, il luy arrive ſouvent de dégenerer dans une apoplexie mortelle, ou bien dans une Le prognoſtic

épilepsie, paralysie, cœcité, surdité, ou quelqu'autre fâcheuse maladie,
» Quand il y a, dit Lomnius, de la
» douleur en quelque partie de la tête
» ou aux environs, s'il sort de l'eau,
» du pus, ou du sang par les narines,
» par la bouche, ou par les oreilles,
» c'est un signe que le mal se guerit.

La cure. ART. 4. Pour la cure de cette maladie, l'application des sangsuës aux veines hemorroidales est d'un grand secours, aussi bien que les eaux minerales purgatives, la crême de tartre dissoute dans le petit lait, les vesicatoires, les opiates, l'infusion du caffé, de feüilles de sauge ou de romarin en forme de thé. Les cloportes fournissent aussi un très bon remede contre les céphalalgies opiniâtres.

ART. 5. La douleur de tête qui succede à la petite vérole ou à la rougéole, qui arrive après le repas aux mêmes heures, est guérie après l'usage des remedes generaux par les antiscorbutiques, & les remedes ferrugineux.

Le sentiment d'Ettmuller.

ART. 6. La Céphalagie est dite

chaude à proportion que le ſang eſt dans une plus grande ferveur, & pour lors la chaleur ſe fait ſentir principalement autour du front, ou bien on l'appelle froide quand il n'arrive rien de ce que nous venons de dire, mais au contraire que l'on y reſſent du froid, ou du moins une peſanteur de tête pure & ſimple.

Entre toutes les Céphalalgies qui arrivent par correſpondance avec d'autres parties, la plus fréquente eſt celle qui ſe fait par le conſentement qu'a la tête avec l'eſtomac. La Céphalalgie habituelle & inveterée eſt difficile à guérir. Elle a coutume de ſe convertir en vertiges, apoplexie, épilepſie, paralyſie, cœcité, ſurdité, &c. La douleur ſcorbutique eſt de toutes la plus opiniâtre & la plus difficile à guérir.

ART. 7. La Céphalalgie, ſi l'on en croit Dolée, eſt fort bien diviſée en bilieuſe & pituiteuſe. Dans la premiere la douleur eſt fort aiguë & accompagnée d'une très grande ardeur; les parti ules bilieuſes, acres, & ſulphurées-ſalines ſont abondantes dans le ſang du malade; c'eſt pour cela qu'il ne luy faut point épargner

la ſaignée, les doux purgatifs, & d'autres remedes propres à alterer & temperer la maſſe du ſang.

Dans la Céphalalgie pituiteuſe l'humeur peccante eſt tenace & groſſiere, & par conſequent la douleur agravante, ce qui cauſe un engourdiſſement d'eſprit, & un penchant à reſter dans l'inaction: cette eſpece de Céphalalgie demande les purgatifs les plus forts; les décoctions des bois y ſont propres, les ſels volatils, les remedes chargez de cinnabre, les céphaliques, la boiſſon du thé: ſi le mal eſt cauſé par la foibleſſe de l'eſtomac, pour lors les remedes confortatifs, ſtomachiques, & les eaux minerales de Spa ſont merveilleuſes.

Parlant en général, la cure de la céphalalgie s'accomplit heureuſement par une doſe de pilules cathartiques jointes à un ſcrupule de Mercure doux, & en donnant un grain de Laudanum à l'heure du ſommeil, ce que l'on réïtere ſelon le beſoin. La décoction des bois avec le roſmarin, les ſels volatils, les compoſitions où entrent le cinnabre naturel, le ſuccin & le camfre, la boiſſon du thé & du caffé. Dans une douleur de tête

obſtinée, l'application de l'emplâtre de *Ranis*, avec le mercure ſur toute la tête, après l'avoir raſée, peut produire un bon effet.

ART. 8. La douleur qui n'occupe que la moitié de la tête, eſt appellée des Latins *Hemicrania*, en François Migraine; c'eſt une eſpece de Céphalalgie très incommode : après avoir employé les remedes généraux, je me ſuis toujours bien trouvé du cataplaſme fait avec la farine de ſeigle incorporée dans la décoction de racine de concombre ſauvage ou de brione jointe avec la verveine, & une doſe meſurée d'extrait d'opium.

Le ſentiment de Baglivi.

La douleur de tête cauſée par trop de ſenſibilité.

ART. 9. Il y en a qui ont une douleur de tête cauſée par la ſéchereſſe de leurs fibres qui leur donne trop de ſenſibilité; & comme en ce cas la douleur vient plûtôt du vice des ſolides que des fluides, il faut en venir ſans héſiter aux narcotiques que l'on peut employer avec ſûreté, parce qu'ils ne peuvent avoir d'autre effet que d'émouſſer le ſentiment trop vif des fibres. J'ay obſervé trois ou quatre fois

que des douleurs de tête très opiniâtres & qui tendoient fortement vers la manie, après avoir employé inutilement les autres remedes, avoient heureuſement cedé à la ſeule poudre de gouttete donnée à la quantité d'une drachme dans un véhicule convenable.

Compilation de Sentimens.

Remede facile. ART. 10. Les douleurs de tête les plus vives ſont quelquefois guéries par un remede facile, je veux dire par un tour de col trempé dans l'eau froide, & quand le linge s'échauffe par la chaleur naturelle, il faut le changer & en appliquer un autre, & la douleur ceſſe comme par enchantement; lors qu'elle revient, en la calmant par le même moyen, elle ſe diſſipe abſolument: c'eſt une épreuve neanmoins pleine de temerité.

D'arteriotomie. ART. 11. Rien n'eſt plus frequent à Paris dans le traitement de ces ſortes de douleurs que d'ouvrir l'artere temporale; le Chirurgien la coupe quelquefois en travers, ce qui réuſſit mieux qu'en ſe contentant d'une ſimple piqueure, parce que cette ſection

tranſverſale donne lieu aux lévres de l'artere de ſe réunir plus aiſément. Cecy eſt de *Theophime Serrier.*

ART. 12. Le camfre diſſout dans tel eſprit céphalique que ce ſoit, & attiré dans le nez, appaiſe la douleur de tête.

Divers remedes.

ART. 13. Le ſuc de lierre terreſtre attiré dans le nez, enleve totalement la douleur de tête, comme l'aſſure Raijus dans ſon hiſtoire des Plantes.

ART. 14. Dans la Céphalalgie habituelle & opiniâtre, la poudre du Marum de Syrie donnée à la quantité d'une demie drachme, eſt un remede preſque ſpecifique au ſentiment d'un Medecin de mes amis.

De la veille continuelle.

Tirée de la lecture & de l'obſervation.

L'inſomnie.

ART. 15. Les veilles continuelles font quelquefois une ſeule maladie qui n'eſt accompagnée d'aucune autre; enſorte neanmoins que quelques-uns la ſouffrent ſans beaucoup de peine; pendant que d'autres tombent dans la langueur, perdent entierement l'appetit, & cette fâcheuſe ma-

ladie eſt preſque toûjours la ſuite d'une autre maladie qui a précedé.

Son prognoſtic.

ART. 16. Quand cette inſomnie n'a point quelque intervale de repos, elle n'eſt pas de longue durée.

Ceux qui y ſont le plus ſujets.

ART. 17. Les mélancholiques, les maniaques, & d'autres ſemblables malades ſont plus expoſez que les autres à ſouffrir ces triſtes inſomnies; & j'ay connu un mélancholique qui a été quatorze mois ſans dormir; & j'en ay vû d'autres qui ont été encore plus long-tems dans des veilles continuelles. Ces malades ſouffrent pourtant ce mal ſans en être beaucoup affoiblis.

Les inſomnies des vieillards.

ART. 18 Dans les veilles des vieillards il ne faut pas donner des anodins, mais des confortans, des aromates, des reſtaurans avec le vin doux, & d'autres ſemblables remedes qui produiſent de bons effets.

Les avantages du ſommeil

ART. 19. Pendant le ſommeil il ſe fait non ſeulement dans l'eſtomac de meilleures coctions que durant la veille, mais auſſi dans tous les vaiſſeaux, & enfin dans tout le corps, comme Galien nous l'aſſure.

Des maladies ſoporeuſes.

Tirées de la lecture & de l'obſervation.

ART. 20. La maladie qu'on nomme *Coma* ou *Cataphora*; la léthargie & le Caros, ſont des affections ſoporeuſes qui different entre elles du plus au moins, mais qui ne ſont pas eſſentiellement differentes: elles conviennent en ce qu'elles procurent une ſueur maladive; & elles ſont au ſurplus ordinairement produites d'une même cauſe, c'eſt à ſçavoir d'une pituite amaſſée dans le cerveau. Les maladies ſoporeuſes.

ART. 21. La maladie appellée *Coma*, eſt un ſomeil profond, dont le malade ſe réveille, ouvre les yeux, répond aux demandes qu'on luy fait, & retombe bien-tôt après dans le même ſomeil. Le Coma.

ART. 22. La léthargie eſt une maladie ſemblable au *Coma*, mais qui eſt accompagnée de fiévre & du délire: Les léthargiques, dit Aurelianus, doivent être legerement excitez en les appellant aſſez haut par leur nom; car les tourmenter par un chatoüillement continuel ou par de fortes impreſſions ou ponctions réïterées, La léthargie

ce n'eſt faire autre choſe qu'irriter le reſſerrement de la peau par l'inquietude de ces vexations : il faut leur frotter doucement les jointures, & humecter leur langue avec une éponge trempée dans l'eau chaude pour en diminuer l'âpreté & la ſéchereſſe.

Le caros. ART. 23. Le Caros eſt un ſommeil encore plus profond, ſans fiévre ; & quand on réveille le malade, il ouvre à peine les yeux & ne répond point ; cependant quand on le pince il a du ſentiment, & ſa reſpiration eſt libre : c'eſt là une diſpoſition prochaine à l'apoplexie.

La cure de ces maladies. ART. 24. Lors que toutes ces maladies ſont les ſuites de la fiévre, leur curation doit ſe tirer du Chapitre des fievres, & l'on peut regarder celles qui en ſont exemtes, comme de legers degrez qui tendent vers l'apoplexie.

Quand les maladies ſoporeuſes ſurviennent à d'autres maladies, comme aux fiévres & à d'autres ſemblables, il ne faut pas uſer de la ſaignée avec temerité, mais il faut employer la purgation, & même dans ces occaſions Monſieur Radeliff Medecin d'un

grand nom, hazarda de donner à un malade un ſcrupule de reſine de jalap, qui eut un grand ſuccès.

ART. 25. Le Coma vigil, eſt lors qu'il y a un très grand aſſoupiſſement à l'égard des ſens exterieurs & des veilles continuelles de la part des interieurs; le malade reſte les yeux fermez, & paroît dormir, & ne le peut pourtant pas, en étant empêché par les phantômes qui ſe preſentent à ſon imagination pendant ſon délire: c'eſt rarement une ſeule maladie, mais elle eſt plûtôt le ſymptome d'une fiévre maligne, & le ſigne d'une phrénesie prochaine. Coma vigil.

Du Vertige.

Le ſentiment de Willis.

ART. 26. Le vertige eſt une maladie dans laquelle les objets viſibles ſemblent tourner continuellement, & les malades ſentent un trouble & une confuſion des eſprits animaux dans le cerveau, qui empêchent les nerfs de fournir aux organes de la vûë des influences régulieres, d'où il arrive aux facultez viſive & motive Le vertige.

d'être ſouvent vacillantes, enſorte que les malades ſont toujours prêts à tomber, & croyent être quelquefois environnez d'épaiſſes tenebres.

Son prognoſtic. ART. 27. Le ſiege de cette maladie eſt fort differement placé; car très ſouvent il eſt ſitué à la partie anterieure de la tête, & elle n'eſt pas alors tout-à-fait fâcheuſe, admettant en ce cas une cure methodique; mais elle occupe auſſi quelquefois la partie poſterieure, & elle eſt alors beaucoup plus périlleuſe, dégenerant aſſez ſouvent en apoplexie, ou en paralyſie, ou en quelque maladie convulſive.

La curation. ART. 28. Après avoir inutilement tenté beaucoup de remedes pour guérir un Vertige, je preſcrivis au malade la formule ſuivante. *Prenez de la poudre de Pivoine mâle deux onces, de la fiente de Paon blanc une demie livre, du plus beau ſucre blanc deux onces. La doſe doit eſtre d'une petite cuillerée deux fois dans la journée, buvant par deſſus un verre de décoction de ſauge, ou de roſmarin, impregnée de caffé, & il eſt preſque incroyable combien ce malade eut lieu de ſe loüer de ce remede, puis qu'il ſe trouva guéri un mois après.*

Le ſentiment d'Ettmuler.

ART. 29, Le Vertige ainſi nommé du verbe Latin *Verto*, qui ſignifie je tourne, parce que tous les objets ſemblent tourner dans cette maladie. Ce tournoyement ne ſe rencontre pourtant pas toûjours, & il ſuffit que le malade ait un mouvement tremblant & ondulaſif pour être accuſé de Vertiges.

Ce mal a trois degrez. 1°. Le ſimple Vertige. 2°. Le Vertige tenebreux, autrement dit Scotomie, quand les yeux ſe trouvent obſcurcis par un nuage, ou qu'ils paroiſſent de diverſes couleurs. 3°. Le vertige caduque, quand le malade tombe d'abord, & cette ſorte de Vertige tend à l'Epilepſie. Trois degrez du Vertige.

ART. 30. Quand les objets exterieurs ſemblent tourner, cet effet ſe produit dans les yeux & non dans le cerveau, parce que ce n'eſt pas dans le cerveau que la viſion s'accomplit. Le prognoſtic Il faut voir dans Bellini ce qu'a penſé cet Auteur de la cauſe du Vertige, qui procede du dérangement de la rétine. Le Vertige le plus fâcheux &

qui dure long-temps, mene les vieillards à l'apoplexie & les jeunes gens à l'épilepſie; ſelon qu'il attaque la partie anterieure de la tête ou la poſterieure, le dernier eſt le plus facile à guérir.

La curation. ART. 31. Le Vertige arrive le plus ſouvent par la correſpondance qu'il y a de la tête avec l'eſtomac, ou avec les premieres voyes, en ce cas là il eſt à propos de donner un vomitif, & de paſſer enſuite aux ſtomachiques, ſpécifiques, & antiépileptiques. Il faut donner pour purgatif l'extrait d'hellebore noir avec le mercure doux; il eſt bon de ſaigner les pléthoriques; mais il faut ſur tout s'abſtenir des ſternutatoires.

Quand on s'eſt donc ſervy des premiers remedes, il en faut venir aux ſtomachiques & aux ſpecifiques. La ſemence de moutarde priſe tous les matins eſt un très bon remede; les aromatiques doivent auſſi être employez; la confection alkermes, le cinnabre d'antimoine, la racine de pivoine, les fleurs de muguet; la fiente de paon eſt un très bon ſpécifique; le cinnabre naturel; les eſprits & les ſels volatils ſuccinez, ſont

ſont auſſi des remedes éprouvez.

Le ſentiment de Mayerne.

ART. 32. La méthode de guérir dans le vertige conſiſte dans ce qui ſuit. Quand il y de la pléthore, il faut débuter par la ſaignée; après la ſaignée faite, en cas qu'on l'ait jugée neceſſaire, ſi le malade a des nauſées, perte d'appetit, ou d'autres marques d'un eſtomac affecté, il faut donner l'émetique, purger enſuite par les ſelles, & mettre enfin les ſpecifiques en uſage. la méthode de guerir.

De quelle maniere qu'on employe l'*Acorus verus*, autrement le *Calamus aromaticus*, contre le Vertige, il eſt un excellent remede, & paſſe même chez quelques-uns pour ſecret. Un Medecin Allemand a guéri pluſieurs malades attaquez de Vertiges, en leur faiſant prendre durant pluſieurs jours les pillules ſuivantes. *Prenez du ſucre de Saturne ce que vous voudrez, & de la terebenthine de Cypre ce qu'il en faut pour en former des pillules, dont la doſe eſt de quatre à cinq grains.* Gliſſon Profeſſeur en Medecine en l'Univerſité de Cambrige, ayant été tourmenté de Vertiges très fâcheux pen-

dant trois ſemaines, après avoir éprouvé ſans ſuccès pluſieurs remedes, fit appliquer ſur ſa tête nouvellement raſée, une eſpece de cataplaſme compoſé de fleurs de ſouffre & de blanc d'œufs, dont il fut guéri. Bate conſeille à l'extremité d'appliquer un cautere ou un ſeton à la nuque. L'électuaire épileptique, ou celuy du Perou épileptique, ſont auſſi d'un bon uſage.

De l'Apoplexie.

Le ſentiment de Cœlius Aurelianus.

les ſignes precedens.

ART. 33. L'apoplexie eſt ainſi nommée, parce que le malade tombe ſubitement comme s'il étoit frappé à mort. Cette maladie arrive quelquefois ſans qu'aucun ſigne avant-coureur ait pû la faire prévoir. Quelquefois auſſi elle eſt précedée par une peſanteur ou une douleur de tête, ou par des vertiges, par des tintemens d'oreille, difficulté à faire ſes mouvemens ordinaires, l'humeur chagrine marquée ſur le viſage, le treſſaillement des membres, & particulierement des lévres; la voix tremblante l'oubly ſubit de ce qu'on vient de dire ou

faire, la plenitude du viſage; mais tous ces ſymptomes ne ſont pas moins propres à annoncer l'épilepſie ou la manie.

Hippocrate nous dit en ſes Coaques, que les engourdiſſemens & les ſtupeurs qui arrivent aux membres contre l'ordinaire, ſont des préſages d'apoplexie ou de paralyſie.

ART. 34. Dans l'accès de l'apoplexie les malades ſont privez de voix, tombent ſoudainement ſans connoiſſance & ſans mouvement, & il ne leur reſte que la reſpiration & le pouls; ils ont une couleur plombée, & leurs larmes coulent involontairement quand la maladie augmente, le viſage s'extenüe, enſorte qu'il paroît plus long, la région du diaphragme s'éleve, & tout le corps devient roide & engourdy; la poitrine rend un ſon aigu, & les parties ſuperieures ſont moüillées de ſueurs froides.

Le ſentiment de Monſieur Boerhaave.

ART. 35. Les cauſes d'apoplexie les plus frequentes ſont premierement les coagulations polypeuſes du ſang. 2°. ſon épaiſſeur inflammatoire; 3°. la nature du ſang groſſiere, gluante,

Ses causes les plus frequentes.

& pituiteuſe, & ſans action. 4°. La ſimple pléthore des vaiſſeaux par quelque cauſe qu'elle ſoit produite. 5°. Les tumeurs engendrées ſous le crane, à quoy l'on peut ajouter les extravaſions du ſang, les contuſions & les ſecouſſes de cauſe exterieure, & une infinité d'autres cauſes cachées.

La diviſion.

ART. 36. La diviſion de l'Apoplexie en ſanguine & pituiteuſe eſt utile, mais ce n'eſt pas une diviſion parfaite & très exacte, puis qu'elle peut encore être ſereuſe, atrabilaire, polypeuſe, & d'une autre qualité.

Son prognoſtic.

ART. 37. La foible Apoplexie ſe guérit quand il arrive une grande ſueur, chaude, égale, beaucoup d'urine groſſiere, & un flux d'hemorroïdes ou de menſtruës, ou une groſſe fiévre.

Lors que la maladie eſt un peu plus forte, elle ſe convertit d'ordinaire en paralyſie ſur quelque partie muſculeuſe de tout un côté, ce qui la fait appeller hémiplegie; ou bien elle attaque toutes les parties qui ſont au deſſous de la tête, que l'on nomme Paraplégie, qui ſe guerit rarement, & qui cauſe toûjours de grandes alterations à la mémoire, au jugement & aux mouvemens. La forte

Apoplexie ſe termine bien-tôt par la mort du malade, qui ne paſſe pas le ſeptiéme jour.

ART. 38. Il faut varier la cure de cette maladie ſelon la diverſité des cauſes qui la produiſent. Si la cauſe eſt froide & pituiteuſe, on doit auſſi-tôt faire enſorte que la compreſſion faite au ſang par l'humeur gluante dont il eſt empreint, ſoit divertie & conduite en des lieux oppoſez par des évacuations générales, après quoi l'on en vient aux véſicatoires, aux cauſtiques, aux frictions, aux ligatures, aux apophlegmatiſmes, aux ſternuatoires, & l'on met en uſage les remedes les plus âcres, les vomitifs, les forts purgatifs, les clyſteres les plus irritans.

Cependant tant de remedes augmentent ſouvent le mal, en remuant trop cette matiere qui eſt fortement engagée, enſorte que les grandes évacuations abattent ſubitement les forces des malades, d'où il s'enſuit que pour procurer une heureuſe diſſolution de cette matiere impacte & fortement adherente, il faut proportionner l'évacuation & la révulſion aux forces du ſujet qui en doit ſuporter la

violence : c'eſt pour cela qu'Hippocrate nous avertit que ſi la ſaignée ne ſoulage pas elle tuë, & que Celſe nous dit, qu'elle guerit ou qu'elle fait périr le malade.

Mais quand la maladie dépend d'une cauſe chaude, & qu'elle a toutes les marques d'une diſpoſition inflammatoire, il ne faut pas differer de tirer une bonne quantité de ſang des veines jugulaires, & même de réïterer cette évacuation ſelon le beſoin dont le malade recevra du ſoulagement, ſi ſa maladie eſt gueriſſable : il faut tout tenter pour procurer une diarrhée, & ſe ſervir en même tems de dilayans, d'attenuans & de diuretiques. Il faut auſſi tenir le malade au lit autant qu'il eſt poſſible. Pour le ſurplus il faut conſulter l'Auteur.

Le ſentiment d'Ettmuller.

Les ſignes précurſeurs.

ART. 39. Les ſignes qui nous annoncent probablement l'Apoplexie, ſont la douleur de tête, le vertige, l'enflure des carotides, la foibleſſe de la memoire, un écoulement de larmes involontaire, l'incube, la voix tardive & héſitante, les contorſions

de la bouche, le grincement de dents pendant le ſommeil, les engourdiſſemens frequens des bras & des pieds, & la froideur des extremitez.

Le paroxiſme.

ART. 40. Dans cette maladie toutes les fonctions animales ceſſent ſubitement. Celuy qui en eſt attaqué tombe ſans mouvement comme s'il étoit frappé de la foudre, (c'eſt pour cela qu'on la nomme maladie d'étonnement & de ſideration) la reſpiration étant plus ou moins diminuée, le pouls étant encore vigoureux & fort dur, ſi ce n'eſt dans l'extrême danger où il tombe en défaillance; la couleur du viſage & des yeux tend d'ordinaire à la rougeur, le viſage ſe tumefie, le malade eſt dans un ſi profond ſommeil qu'on ne ſçauroit l'éveiller. Quelquefois le ſphincter de la veſſie & celuy de l'anus ſe relâchent, & la bouche ſe trouve enfin entourée d'écume.

L'hemiplegie.

Art. 41. On appelle hémiplegie ou hémiplexie, quand la moitié de la tête & de tout le corps ſont attaquez des ſymptomes de l'Apoplexie.

Les cauſes de l'apoplexie

ART. 42. Les cauſes prochaines de l'Apoplexie, ſont ou la privation du mouvement des eſprits dans le cer-

veau, ou l'interception de la circulation du ſang dans le même viſcere; l'uſage immoderé de l'acte vénerien diſpoſe les vieillards à l'apoplexie auſſi bien que toutes les violentes paſſions: les contuſions & les commotions qui arrivent à la tête, produiſent le même effet, auſſi bien que les vapeurs du mercure ou celles du charbon.

C'eſt un mal hereditaire.

ART. 43. L'apoplexie eſt frequement une maladie héréditaire, & tous ceux qui meurent de cette maladie meurent ſuffoquez; c'eſt pourquoy plus la reſpiration eſt facile, & plus il y a d'eſpoir de guériſon; l'écume à la bouche eſt le ſigne d'une mort prochaine.

La cure.

ART. 44. Barbette recommande l'onction mercurielle dans la cure de l'apoplexie. Il ſemble que l'on doit craindre d'exciter alors le vomiſſement, de peur d'expoſer le malade à être ſuffoqué dans l'effet de ce remede, ce qui détourne beaucoup de Medecins d'uſer de vomitifs dans cette maladie. La ſaignée eſt abſolument neceſſaire dans l'Apoplexie ſanguine, mais il faut s'en abſtenir dans la pituiteuſe, parce qu'elle luy eſt préjudiciable, & il eſt bien plus à propos

de faire prendre au malade un vomitif antimonial ; le malade ne doit pas être couché à plat dans ſon lit, mais il y doit être aſſis.

Il faut donner les lavemens les plus âcres, les compoſant, par exemple, d'une décoction de lavande, de rhüe, de marjolaine, de tabac, de racine de pyrethre & d'iris, de ſel-gemme, de pulpe de coloquinte liée dans un noüet, & de vin émetique.

Dans le Paroxiſme, ſans negliger les remedes generaux, il eſt bon de donner les ſels volatiles ſudorifiques, & ſur tout l'or diaphoretique de Poterius, les remedes empreints de cinnabre, les eſpeces diambra & de la confection alkermes ; & au declin de l'accès les décoctions des bois ſudorifiques ſont utiles quand on les continüe pendant un tems ſuffiſant.

ART. 45. Pour ſe préſerver de cette fâcheuſe maladie, après les remedes generaux, l'uſage frequent de la ſauge de quelque maniere que ce ſoit, eſt recommandé ſur tous les autres remedes. Les cubebes, le cardamome, les ſemences de moutarde & de roquette ont auſſi de grandes vertus contre ce mal, principalement aux

Les preſervatifs.

vieillards, quand on les donne en poudre, ou qu'on leur fait prendre en quelque véhicule.

Le ſentiment de Cole.

Une cauſe d'apoplexie particuliere.

ART. 46. Cet Auteur eſtime que le grand froid & une longue gelée qui arriverent en 1683. contribuerent beaucoup à augmenter le nombre des apoplectiques les années ſuivantes.

ART. 47. La boiſſon faite d'une infuſion de roſmarin, de ſauge, de betoine, de muguet, en forme de thé, celle de caffé, & la fumée du tabac ſont fort eſtimez pour ſe préſerver de l'apoplexie. Les baumes odorans, les remedes nommez apoplectique, & l'uſage exceſſif des ſternuatoires ſont deſaprouvez.

Il conſeille de tirer du ſang dans une quantité exorbitante, qui va juſqu'à trente, quarante, cinquante & ſoixante onces, ce qu'il tâche d'établir non ſeulement par ſa propre experience, mais il ſe fonde encore ſur l'autorité du celebre Docteur Gibbons, ce qu'il pratique également ſur les plus jeunes & ſur les plus avancez en âge, inſiſtant beaucoup ſur l'exem-

ple d'un certain particulier âgé de 77. ans, auquel il tira une premiere fois entre vingt & trente onces de ſang, & la même quantité qu'il luy en tira dans une ſeconde ſaignée qu'il luy fit dans la même ſemaine pour le tirer d'un vertige qui luy reſtoit après l'apoplexie.

Le ſentiment de Cathervvood.

ART. 48. Cet Auteur fait tous ſes efforts & met tout en uſage pour établir l'ouverture de l'artere au lieu de celle de la veine dans la cure de l'apoplexie, prétendant qu'elle eſt alors beaucoup plus efficace que la ſaignée ordinaire. Il marque pour cela l'ouverture de l'artere temporale, & il aſſure que cette operation n'eſt ni difficile ni dangereuſe : pour la maniere de faire cette ouverture il recommande de bien arrêter l'artere avec les doigts, de peur qu'elle ne ſe détourne, puis d'en faire l'ouverture non pas en la piquant avec la pointe de la lancette, mais par inciſion & par élevation, & qu'après avoir tiré par cette ouverture une quantité de ſang raiſonnable, il faut comprimer

L'arteriotomie propoſée.

ſouvent dans ces cadavres les ventricules du cerveau remplis d'une ſeroſité viſqueuſe, quelquefois une grande quantité de ſang dans les ſinus de la dure-mere; & l'on y a quelquefois trouvé des tumeurs de la groſſeur du poing près de la glande pineale, entre le cerveau & le cervelet.

Drelincourt a remarqué dans la relation d'une tumeur ſemblable, que dans l'eſpace de ſix mois le malade étoit devenu aveugle, puis ſourd, enſuite privé de tout ſes ſens, & qu'enfin il étoit mort. Les vomitifs, dit Dolee, fondé ſur l'experience, quoique Sylvius n'en convienne pas, ſont d'un merveilleux ſecours. Nous admettons la ſaignée dans toute apoplexie à tout âge, & même dans l'extrême vieilleſſe, & pour ceux qui craignent la ſaignée, nous leur accordons en ſon lieu les ſangſuës & les ventouſes.

ART. 51. Rhodius a obſervé dans toutes les affections comateuſes, & particulierement dans la léthargie & l'apoplexie, que lors que le pouls de petit qu'il étoit, devenoit inſenſiblement plus étendu, les malades mou-

Un pouls fort eſt trompeur.

roient bien-tôt ; car le pouls dans ces ſortes d'affections eſt toujours fort & plein, ce qui trompe beaucoup de Medecins peu experimentez.

ART. 52. Il ne faut pas enterrer avant le troiſiéme jour ceux qui ſont morts d'apoplexie, parce que toutes les humeurs ſe mettent en mouvement dans cet eſpace de temps, & que l'on en a vû quelques-uns revenir en vie dans cet intervale, comme il eſt rapporté dans Barbette. Le liniment ſuivant paſſe pour ſpecifique dans la Létargie & l'Apoplexie. *Prenez des huiles de ſuccin, de ſpica, & de caſtoreum, de chacune deux ſcrupules ; des fleurs d'hypericon & du ſuc de rhüe tiré par expreſſion, de chacun trois drachmes, meſlez le tout pour un liniment propre à frotter la nuque.* Un autre remede propoſé comme le plus efficace & peut-être le ſeul contre cette maladie, ſont les ventouſes appliquées ſur la tête. Riviere & Zacut Portugais, conſeillent quand la maladie eſt dans ſa plus grande vigueur, d'appliquer un cautere actuel entre la premiere & la ſeconde vertebre de la nuque.

ART. 53. L'on peut quelquefois

selon l'occasion mettre en usage les remedes suivans, comme sont l'antimoine diaphoretique, l'antihectique de Poterius, l'or fulminant, l'aumenosaicum. Le cataplasme pour appliquer sous les pieds, le cataplasme de harencs, de concombre sauvage, l'électuaire anti-apoplectique, l'emplâtre cephalique, l'elixir de Pivoine de Mynsicht, le clystere âcre, le clystere apoplectique, l'*ens veneris*, les fleurs de sel armoniac, l'onguent Martiatum, le gargarisme pour la pituite, l'infusion cephalique, les pilules volatiles, tous les sternuatoires qui sont rendus beaucoup plus efficaces si l'on y joint les fleurs de benjoin, la poudre de guttete, la teinture épileptique, le vin émetique. Differens remedes.

De l'hemiplegie, paraplegie, ou paraplexie.

Le sentiment d'Ettmuler.

ART. 54. La paraplegie ou paraplexie, & l'apoplexie particuliere qui n'attaquent qu'un seul côté, sont appellées hemiplegie d'un nom général. Quelquefois tout le corps en est On rend raison des noms.

attaqué, à l'exception de la tête, à l'occaſion des obſtructions qui ſe rencontrent dans la moëlle de l'épine. Tantôt cette maladie eſt primitive, & tantôt conſecutive; le mouvement & le ſentiment ou l'un & l'autre ſont ou totalement abolis, ou beaucoup diminuez.

La paraplegie differente de l'apoplexie.

Art. 55. Les paraplegies qui ſuccedent à l'apoplexie, à l'épilepſie, ou à d'autres maladies, s'appellent vulgairement paralyſies; cependant la vraie paralyſie, comme on le verra dans la ſuite, eſt une maladie fort differente.

La cure.

Art. 56. Le vomiſſement convient dans toute paraplexie, & la purgation enſuite pour nettoyer les premieres voyes; la ſaignée convient à ces ſortes de malades quand ils ſont plethoriques, après quoy les ſudorifiques leur ſont fort convenables, en les mêlant avec les ſpecifiques, comme ſont les décoctions de ſaſſafras avec le roſmarin, & les bayes de geniévre. On donne quelquefois l'or fulminant, dont la doſe eſt de trois à quatre grains; à l'égard des autres remedes interieurs il faut voir les articles de l'apoplexie & de la paralyſie;

les bains de fourmis ont des vertus particulieres pour guerir la paraplégie.

De la Paralysie ou Paréſie.

Le ſentiment d'Ettmuller.

ART. 57. La paralysie eſt un grand mal, & la paréſie eſt un mal plus leger; la paralysie proprement priſe eſt une reſolution & un relâchement des ligamens & des membranes qui ſervent au mouvement, qui ne vient pas de l'obſtruction des nerfs, mais de la ſeule réſolution des parties nerveuſes & membraneuſes; de maniere qu'elle eſt diſtinguée de la paraplegie qui eſt produite par l'obſtruction des nerfs, & qui ſuccede à l'apoplexie, à l'épilepſie, aux convulſions, & aux vertiges, toutes maladies qui peuvent ſe transformer de l'une à l'autre, & qui ſe terminent d'ordinaire à la paraplegie; mais la paralysie ſuccede à des maladies bien differentes, telles que ſont le ſcorbut, le mal hypochondriaque, la colique, & elle eſt plus frequente dans les régions où l'on uſe beaucoup de vin & de liqueurs chaudes; elle eſt auſſi ſouvent produi- La Paralysie & la Pareſie.

te par des causes exterieures, comme sont les fumées métalliques, les chutes, les coups, & d'autres semblables.

Art. 58. La Paralysie, toutes choses d'ailleurs bien compensées, est plus facilement guérie que la Paraplegie qui resiste souvent à tout ce que les plus habiles Medecins peuvent inventer pour la combattre; quand le tremblement luy survient la perte du mouvement est au moins en état de se rétablir s'il reste du sentiment à la partie malade.

Art. 59. Pour guérir cette maladie, il ne faut employer qu'une purgation douce avec le mercure doux, l'extrait d'Hellebore, les especes du diaturbit avec la rhubarbe, les pilules fétides, & d'autres semblables purgatifs. Après cela il faut user des sudorifiques, des remedes apoplectiques & épileptiques de ceux où entrent les viperes, le sucein, de ceux qu'on ordonne contre les vers, & que l'on prépare avec les cloportes & les fourmis; les antimoniaux, les martiaux, les bezoardiques, l'or diaphoretique, les antiscorbutiques, & les specifiques boüillis dans le petit lait, quand la Paralysie est causée

par la colique. L'on frotte exterieurement la région du ventre avec le galbanum de paracelſe. La flagellation du membre paralytique avec les orties eſt un remede que j'ay éprouvé avec ſuccès. Les bains naturels, ceux qu'on prépare avec les fourmis, l'onguent martiatum, l'onguent nervin paralytique, & quelques autres.

Le ſentiment de Willis.

ART. 60. La Paralyſie eſt une reſolution ou un relâchement des parties nerveuſes, qui énerve ou diminuë notablement leur reſſort naturel, au moyen dequoy le mouvement & le ſentiment, ou l'un ou l'autre également ou ſeparément, ne peuvent ſe faire dans tout le corps, ou en quelque partie, à la maniere accoutumée. *Ce que c'eſt que la Paralyſie.*

ART. 61. L'engourdiſſement de l'eſprit, la perte de la mémoire, & la ſtupidité, dégenerent ſouvent en Paralyſie; & la Paralyſie ſuccede encore plus ſouvent à d'autres maladies, comme ſont le carus, l'apoplexie, le ſcorbut, la convulſion, la colique, la goutte, & quelques autres. *D'où vient la Paralyſie.*

ART. 62. La Paralyſie qui ſuccede

Sa cure en eſt difficile.

au carus, à l'apoplexie, à la convulſion, à la colique, ou à d'autres maladies du cerveau, ou du ſyſtême des nerfs, ſi elle ne ſe change bien-tôt en mieux, & qu'elle ne cede d'abord aux remedes, elle reſte ordinairement incurable. Quand elle arrive à des gens avancez en âge, fort cacochymes, fortement atteins du ſcorbut, ou qui ſe livrent à l'intemperance; quoique la Paralyſie ſoit aſſez legere, elle eſt cependant difficile à guerir.

La cure.

ART. 63. La ſaignée dans la Paralyſie ne convient pas toûjours à tous les malades, & quand nous défendons d'en uſer, ce n'eſt pas pour la même raiſon qu'alleguoient les Anciens contre ce remede, je veux dire parce qu'ils mettoient la Paralyſie au nombre des maladies froides. Après avoir employé les remedes generaux qui ſont en ce cas les vomitifs & les purgatifs, on peut ſe ſervir d'une biere medecinale, avec la ſauge, la betoine, le ſtæchas, le bois de ſaſſafras, & d'autres ſemblables ingrediens.

Il y a veritablement des Paralytiques d'une conſtitution froide, & d'autres d'un temperament plus

chaud, c'eſt pourquoy il faut employer des remedes qui ayent des qualitez differentes; comme on a l'experience dans le ſcorbut. Les plus efficaces ſont ceux que l'on tire de la vipere, la poudre de racine de ſerpentaire, la virginienne, la gomme de gayac, la teinture de ſuccin, les eſpeces de corne de cerf ſuccinées, la poudre d'arum compoſée, les remedes chalybez, & tous les antiſcorbutiques, mais ſur tout les ſucs antiſcorbutiques joints aux eaux de raves, les oranges, & d'autres de même qualité.

On applique exterieurement des fomentations, des linimens, des ventouſes, des véſicatoires, la flagellation des orties, auſſi bien que de mettre la partie paralytique dans le marc de l'orge qui a ſervi à braſſer la biere, ou dans le ventre ou la poitrine d'un animal nouvellement tué; enfin dans un bain naturel ou artificiel.

Quand ces remedes n'ont pas de ſuccès, il faut avoir recours à des remedes encore plus efficaces, comme ſont les diaphoretiques, les ſalivaux, les vomitifs les plus forts, &

d'autres ſemblables: les ſudorifiques les plus uſitez ſont la decoction de gayac, ſon eſprit & ſon huile; les fleurs & l'eſprit de ſel armoniac, l'or diaphoretique, le ſel de vipere, le bezoard mineral, la teinture d'antimoine. Enfin il n'y a pas de meilleur remede que nos bains de Bath.

Sur la lecture & l'obſervation.

La cauſe de la Paralyſie.

ART. 64. Le defauts d'eſprits produit la Paralyſie, comme il arrive dans une vieilleſſe infirme, où après des pertes exceſſives du ſang ou de la liqueur ſeminale: car un ſang épuiſé fournit peu d'eſprits au cerveau.

ART. 65. Il eſt à croire que les houpes nerveuſes de la peau ſont l'organe de l'attouchement, ſurquoy l'on peut rendre la raiſon pour laquelle le ſentiment peut être aboly pendant que le mouvement ſubſiſte, c'eſt parce que le mouvement eſt produit par les nerfs, & le ſentiment par les papilles nerveuſes de la peau.

Les papilles de la peau ſont l'organe du toucher.

ART. 66. Pour fortifier les membres paralytiques & les rétablir en peu de temps, la décoction de fourmis & des fourmillieres eſt d'un très bon

uſage, & pendant ce tems-là on peut ſe ſervir de l'huile ſuivante. *Prenez de la graine de moutarde un peu broyée, ce que vous voudrez, ajoutez-y de l'eſprit de lavande ce qu'il en faut pour l'humecter; laiſſez le tout infuſer pendant vingt-quatre heures, après quoy vous en exprimerez l'huile entre la preſſe, & vous en frotterez les vertebres du cou, l'épine du dos & toutes les parties malades, & quand le membre affecté s'extenuë, ce n'eſt qu'avec uue peine extrême qu'il ſe rétablit.*

ART. 67. Lors que la langue eſt paralytique le ſeul ſuc de ſauge ſuffit pour rétablir l'action de cet organe; & je me ſuis quelquefois ſervy avec ſuccès du gargariſme ſuivant. *Prenez une poignée de ſauge & de roſmarin, d'hyſope & de poüillot de chacun une demie poignée; des ſemences de ſtaphiſaigre & de moutarde, de chacunes demie once, faites boüillir tout cela dans une quantité ſuffiſante d'eau de fontaine; ajoutez à la coulure deux onces de ſuc de ſauge purifié, de l'oximel ſcillitique & de l'eau de la Reyne d'Hongrie, de chacun une once; du ſyrop de ſtœchas trois onces; meſlez le tout pour un gargariſme dont le malade tiendra deux cueillerées*

dans ſa bouche pendant quelque tems; qu'il rejettera enſuite, réïterant la même choſe pluſieurs fois dans la journée.

Les vertus de la Terebentine.

ART. 68. Le Sieur Harris dans ſes obſervations ſur les maladies les plus fâcheuſes, aſſûre que la terebentine de Chio produit de merveilleux effets dans la Paralyſie; & c'eſt ainſi qu'il conſeille de s'en ſervir. *Prenez de la terebentine de Chio trois drachmes, diſſolvez-les dans un jaune d'œuf, & mêlez-y une once de ſyrop de ſtechas, & quatre onces de petit lait; meſlez le tout pour une potion que l'on réïterera dès le matin juſqu'à quatre fois.* Il ajoûte qu'il a donné juſqu'à ſix drachmes & même une once de Terebentine ainſi diſſoute, non ſeulement dans la Paralyſie; mais auſſi pour la goutte & le rhumatiſme, avec un heureux ſuccès

Compilation de ſentimens.

L'obſervation de Celſe.

ART. 69. Ceux qui ſont paralytiques de tous leurs membres, ne tardent guere à ſuccomber; & ceux qui ne ſont pas atteints d'une Paralyſie générale vivent plus long-temps, mais il eſt très rare qu'ils ſe rétabliſſent dans

dans une ſanté parfaite, & le plus ſouvent, ainſi que Celſe nous en avertit, ils traînent une vie miſerable, la mémoire de toutes choſes ſe trouvant chez eux preſque effacée.

ART. 70. La cure de cette maladie ne s'éloigne pas beaucoup de celle du mal Vénerien; de maniere que les remedes mercuriels, les ſudorifiques, les décoctions des bois, &c. luy ſont très ſalutaires. On applique exterieurement les onctions confortatives, les remedes ſpiritueux & pénetrans, non pas tant ſur la partie malade que ſur l'épine du dos; comme ſont l'onguent nervin, l'onguent martiatum, l'huile de terebentine avec les ſels volatils &c. *Prenez de l'emplâtre de* Ranis *quatruple de mercure une once, du camfre une demie drachme, malaxez cette emplâtre avec l'huile de ſuccin, & faites-en une emplâtre.* Ce remede eſt de Waldſchimidius,

ART. 71. La teinture antipileptique de Pitcarne, décrite en ſon Chapitre de l'épilepſie; eſt fort recommandée par cet Auteur. Elle n'eſt point chargée de purgatifs. La teinture de Pitcarne.

ART. 72. C'eſt au Lecteur même a examiner & à choiſir les differens remedes qui ſuivent, & la maniere

de s'en ſervir. Le cataplaſme de raves, le cinnabre d'antimoine, l'emplâtre de piretre, le clyſtere apoplectique, celuy de terebentine, la fomentation ſpiritueuſe, le galbanete de Sennert, les gouttes Goddardianes, l'infuſion céphalique, le liniment paralytique; l'huile de vers diſtillée fait de merveilleux effets, la poudre de guttete, l'eſprit de ſang humain, les ſucs ſcorbutiques, la teinture de cantarides, le teinture épileptique, l'onguent pour l'atrophie, l'onguent ſalin volatile.

De la Catalepſie.

La Catalepſie. Art. 73. La maladie appellée Catalepſie ou Catoche, que les Latins & les Arabes appellent congellation, eſt une maladie où les malades demeurent roides dans le même état où ils étoient quand ils en ont été attaquez. Ils ne laiſſent pourtant pas d'entendre quelque choſe de tems en tems, de voir, de s'en reſſouvenir, & de le raconter dans la ſuite; ſi on leur met quelque choſe dans la bouche ils l'avalent, & quand on les pouſſe ils paſſent d'un lieu dans un autre.

On a vû au ſiege de Metz des Sol-

dats attaquez de Catalepſie tenir leur halebarde à la main, des Cavaliers ſuivre leur Eſcadron comme s'ils n'avoient pas été malades. Cette maladie eſt rare, mais très aiguë, & fait périr les malades en trois & quatre jours au plus; elle dégenere quelquefois en apoplexie ou épilepſie, ou bien elle ſe convertit dans une affection melancholique. En general peu de ces ſortes de malades ſe rétabliſſent parfaitement, & aucun de ceux qui paroiſſent gueris ne manque de ſuccomber dans une rechute.

Cette maladie eſt rare, & elle guerit rarement.

Le ſentiment d'Ettmuller.

ART. 74. La Catalepſie ou Catoche eſt une maladie très rare, & accompagnée de ſymptomes tous ſinguliers par la ceſſation de tous les ſens interieurs & exterieurs, & même du mouvement, de maniere que tous les membres du malade ſont roides, & qu'ils reſtent dans leur ſituation comme des ſtatuës: ces membres étant pouſſez changent de place, mais ils reſtent auſſi dans la nouvelle ſituation qu'ils ont acquiſe.

Deſcription de la Catalepſie.

On les regarde ordinairement comme des gens qui ſont en extaſe. » Dans

» cette maladie, dit Dolée, les urines » & les selles sont supprimées ; pen- » dant que la respiration reste dans son » état naturel, ainsi que la circulation » du sang, & cependant les malades » restent immobiles comme un rocher.

Art. 75. » Pour ce qui est de la » cure, tout Lecteur peut se convain- » cre en parcourant les Praticiens an- » ciens & modernes, qu'ils ont tous » usé dans le traitement de la Cata- » lepsie des remedes qui conviennent » par leurs qualitez à la cure de l'a- » poplexie ; c'est pour cette raison » qu'on appelle la Catalepsie une apo- » plexie universelle. Tous les remedes » qui ont la vertu d'inciser ou d'atte- » nuer les viscositez luy conviennent, » ainsi que ceux qui dans certains cas » sont propres à procurer des évacua- » tions. Les sels volatiles excellent sur » tout les autres, les vomitifs, les » antimoniaux, les épispastiques ou » attractifs, les antiapoplectiques & » les antiparalytiques.

De la Stupeur.

La Stupeur.

Art. 76. La Stupeur est une affec- tion dans laquelle il y a une privation presque entiere du sentiment d'une partie, & dans laquelle le mouvement

continuë de ſe faire ſelon l'ordre naturel.

Du tremblement.

Le Sentiment d'Ettmuller.

ART. 77. Le tremblement eſt une maladie qui a beaucoup d'affinité avec les maladies convulſives, où il ſe trouve avec le mouvement naturel & volontaire quelque choſe de convulſif, cette maladie ſe montre d'elle-même. Le tremblement ſuccede aux plus violentes paſſions, ſur tout à la colere & à la débauche du vin & des femmes, mais pour lors il eſt accidentel & paſſager. Ceux qui travaillent aux mines ou qui fabriquent des métaux y ſont fort ſujets. Ceux qui uſent de l'acte venerien ſans meſure y ſont auſſi fort expoſez. Ceux qui parviennent à l'extrême vieilleſſe en ſont toûjours plus ou moins attaquez.

ART. 78. Quelquefois le tremblement ne laiſſe pas d'être dangereux, parce qu'il dégenere aiſément en des maladies des nerfs encore plus fâcheuſes, qui ſont la paralyſie, l'apoplexie, la létargie, la convulſion &c. Il eſt incurable dans la vieilleſſe. Le tremblement qui ſurvient aux femmes

après l'accouchement cauſé par la ſuppreſſion des vuidanges, eſt un mal très dangereux, parce qu'il occaſionne bien-tôt après des épilepſies mortelles.

ART. 79. Tous les remedes qui conviennent aux maladies paralytiques, apoplectiques & convulſives, conviennent auſſi au tremblement auſſi bien que tous les remedes qu'on nomme nervins, ſur tout la biere de ſauge, le ſtœchus Arabique, le rômarin, la meliſſe, la marjolaine, la racine & la ſemence de pivoine, les bayes de geniévre, & le rob de la même plante, la décoction des bois, les aromates, le caſtoreum, la fiente de Paon, & les remedes empruntez du cinabre. Pour ce qui eſt des topiques, ce ſont ceux qu'on emploie dans la convulſion tonique, auſquels on peut ajouter l'uſage des bains froids.

De la Convulſion.

La convulſion & ſa diviſion.

ART. 80. La Convulſion eſt une contraction involontaire & perpetuelle des nerfs & des muſcles vers leur origine, ce qui la diſtingue des mouvemens convulſifs qui ont leurs intervales; elle eſt ou univerſelle ap-

pellée Tetanus, qui ſe diviſe en emproſtotonus & en opiſtotonus, ou bien elle eſt particuliere, & elle n'attaque qu'un membre ou une jointure particuliere, & le ſpaſme cynique ou la contorſion de la bouche en eſt une eſpece.

Le ſentiment de Schmitzius.

Le ſpaſme cynique.

ART. 81. Le ſpaſme cynique eſt une diſtorſion qui ſe fait aux deux côtez de la bouche, & lors que cette convulſion n'eſt que d'un côté ou de l'autre, Ettmuller l'appelle contorſion ſemblable à celle des chiens en colere qui s'apprêtent à mordre. Ce mal eſt de luy-même quelque choſe de honteux & difficile à guérir; c'eſt aſſez ſouvent l'avant-coureur de plus fâcheuſes maladies, comme de l'apoplexie & de l'épilepſie. Il faut pour guerir ce mal ſe ſervir d'un bandage en forme de chevêtre, pour reduire le viſage à ſa forme naturelle, & ſe ſervir de medicamens antiparalytiques & anticonvulſifs.

La contorſion de la bouche.

La cure.

Le ſentiment de Cœlius Aurelianus.

ART. 82. Quelquefois cette con-

La description d'Aurelianus.

vulsion fait retirer les lévres en arriere, comme il arrive à ceux qui rient ; & quelquefois auſſi elle entraîne les paupieres, les narines, le cou, & les épaules, ce qui fait marcher les malades comme s'ils avoient un fardeau ſur les épaules, dont le poids les oblige de ſe roidir pour en ſoutenir l'équilibre, & cette eſpece de convulſion ſemble eſtre l'emproſtotone.

La cure.

ART. 83. D'ailleurs dans ces ſortes de convulſions particulieres, après avoir ſatisfait aux évacuations qui ſont d'abord indiquées, il faut avoir recours aux antiſcorbutiques & aux anticonvulſifs : les principaux ſont les expreſſions des cloportes, le caſtoreum, l'élixir de pivoine, & la décoction de gayac ; & enfin il en faut venir aux topiques. Il faut mettre, s'il eſt poſſible, la partie malade dans le corps d'un bœuf ou d'un mouton fraîchement égorgez, & l'y retenir tant que l'animal conſerve ſa chaleur. On recommande encore les bains ſouffrez, & le baume de galbanum terebenthiné eſt loüé par Sennert.

Le ſentiment d'Ettmuler.

ART. 84. la convulſion tonique eſt

une convulsion proprement dite, c'est à sçavoir quand la partie demeure roide, & que l'on craint qu'elle ne reste dans cet état de contraction. Dans les Indes Orientales toutes sortes de convulsions sont un mal épidemique dont Bontius a traité avec beaucoup d'élegance. La convulsion tonique.

ART. 85. Entre les remedes generaux les clysteres sont d'un grand secours dans cette maladie; les remedes interieurs sont les carminatifs, les céphaliques, les antiparalytiques, & quand le mal se rend opiniâtre, la décoction des bois: Pour topiques on se sert de linimens spiritueux & pénetrans, outre l'application des vers vivans, on fait des onctions d'huiles & d'esprits de vers camphorez; les huiles de succin & de petrole, le galbanete de Paracelse, avec les huiles d'euphorbe & de terebentine. La cure.

ART. 86. Les spasmes ou mouvemens convulsifs sont des contractions passageres des muscles, qui cessent & qui reviennent en peu de tems, causées par un mouvement involontaire & irregulier des esprits dans les nerfs. Comme ceux qui arrivent aux épileptiques, dans les passions histeriques, Les mouvemens convulsifs.

aux hypochondriaques; quelquefois dans le ſcorbut, dans les fiévres malignes mal prévûës; aux playes de tête, aux fortes contuſions, & à d'autres fâcheuſes maladies, dont on a des traitez particuliers.

D'où vient qu'elle eſt mortelle.

ART. 87. La convulſion devient mortelle quand elle attaque les muſcles de la reſpiration, parce que cette convulſion eſt bien-tôt ſuivie de la ſuffocation du malade.

Du Hoquet.

Le ſentiment d'Ettmuller.

Ce que c'eſt que le hoquet.

ART. 88. Le Hoquet eſt un mouvement convulſif du diaphragme; l'éternument qui ſurvient au hoquet le guérit, parce que c'eſt un mouvement convulſif qui luy eſt oppoſé. C'eſt quelquefois un mal très long, qui dure pluſieurs jours, pluſieurs mois, & pluſieurs années, & qui eſt quelquefois incurable, en ce cas il faut pour l'ordinaire qu'il y ait quelque vice de conformation occulte qui ſoit attaché à l'eſtomac, au diaphragme, ou aux nerfs.

La cure.

ART. 39. A l'égard de la cure, le

Hoquet eſt une maladie premiere ou ſecondaire ; lors qu'elle eſt ſecondaire, il faut pour la guerir avoir égard à la maladie dont elle eſt la ſuite ; & generalement parlant il faut ſe ſervir des anti-convulſifs & des ſtomachiques, comme par exemple, du laudanum joint aux cardiaques, du gingembre confit, & après avoir donné un vomitif, ou un purgatif joint au mercure doux, venir aux ſtomachiques & aux carminatifs.

Pour topiques, le cataplaſme, contre le hoquet, de Mynſicht, compoſé de levain le plus âcre, de poudre de menthe, & d'autres aromates avec l'huile de caſtoreum ; le tout malaxé enſemble. D'autres appliquent une fomentation humide ſur l'eſtomac, compoſée de vinaigre, de caſtoreum, de poivre, & de moutarde, trempant dans cette décoction une éponge ou un pain chaud. La pellicule interieure de l'eſtomac d'une poule ſechée & miſe en poudre ſe donne interieurement. Lorſque le hoquet, comme premiere maladie, s'opiniâtre & continüe pendant pluſieurs ſemaines dans un corps robuſte, il faut auſſi continuer à provoquer le vomiſſement.

l'eſprit de Verdet.

ART. 90. Bonnet rapporte qu'une fille travaillée du Hoquet, après avoir inutilement tenté toutes ſortes de remedes, fut guerie par le ſeul eſprit de verdet, dont un Empyrique luy donna quelques doſes.

ART. 91. Un ſçavant Medecin connoît l'uſage des remedes qui ſuivent; ſçavoir, l'or moſaïque, le cataplaſme ſtomachique, la fomentation ſpiritueuſe ou ſtomachique, & ſur tout du jalap muſqué, que Fuller préconiſe comme le plus excellent remede qu'il connoiſſe, ſuppoſant quil opere par une vertu ſurnaturelle; & notre experience juſtifie cette verité. Sydenham conſeille de donner dans les fiévres le diaſcordium en forte doſe, c'eſt-à-dire juſqu'à deux & trois drachmes.

De l'Eternument.

l'éternument.

ART. 92. l'Eternument eſt un mouvement convulſif du diaphragme & des muſcles qui ſervent à la reſpiration qui ſe fait involontairement, & qui eſt cauſé pour l'ordinaire par une ſeroſité qui s'échape d'elle-même des glandes des narines; quelquefois auſſi par l'uſage des ſternutatoires ou par

l'air froid, ou en s'exposant aux rayons du soleil.

ART. 93. Un éternument excessif est une maladie convulsive, & qui demande par consequent la méme cure ; il faut que les malades attirent par les narines des remedes adoucissans & mucilagineux, & la cure qui convient au hoquet convient presque à l'éternument. La cure.

De l'Epilepsie.

Le sentiment d'Ettmuller.

ART. 94. Les accès épileptiques sont des mouvemens convulsifs, dans lesquels tout le corps ou quelques-uns de ses membres sont en contraction, en vibration, ou en agitation. On peut distinguer trois degrez dans cette maladie ; le premier degré est peu different du troisiéme degré du vertige. L'Epilepsie.

Dans le second degré on remarque des agitations & des gesticulations fort differentes, sans que les sensations interieures & exterieures se trouvent interessées, ou bien s'ils sont atteints du délire, ils sautent, chantent, rient, Elle a trois degrez.

pleurent ; ils font des récits ridicules : ils crient à haute voix ; ils frapent leur poitrine, & après l'accès quelques-uns ſe reſſouviennent de ce qui s'eſt paſſé, & d'autres n'en conſervent aucun ſouvenir.

Au troiſiéme degré de cette maladie les malades n'ont plus de ſentiment ni de connoiſſance, ils tombent par terre, ils grincent les dents, ils élevent leur corps fort haut, ils écument de la bouche, ils mordent leur langue & leurs lévres, & ces violens ſymptomes venant à ceſſer, les malades reſtent à terre comme accablez de ſommeil, & quand ils reviennent à eux-mêmes, ils ne ſe ſouviennent de rien, & ils ſe plaignent ſeulement d'un grand engourdiſſement & peſanteur de tête & d'une grande laſſitude ; ceux qui ſont attaquez de cette maladie au ſecond degré ſont d'ordinaire regardez comme des poſſedez.

ART. 95. L'épilepſie ſe regle particulierement ſur le cours de la Lune, ſur tout celle qui eſt eſſentielle. L'épilepſie habituelle dure quelquefois pendant pluſieurs années, ſans que le malade ſoit en danger de périr, quoy

qu'à proportion de ſes frequens retours, elle rende les malades plus ou moins paralytiques, plus ou moins ſujets au délire ou à la ſtupidité.

L'épilepſie qui arrive dans le premier âge, ſe termine ſouvent vers le tems de la puberté; celle qui ſurvient après l'âge de vingt-cinq ans dure pendant toute la vie au ſentiment d'Hyppocrate, qui n'eſt pourtant pas d'une verité irréfragable, dans les enfans l'eſperance eſt grande au tems de la puberté. Le prognoſtic.

ART. 96. Il faut commencer la cure de l'Epilepſie par un vomitif, particulièrement lors que la maladie eſt ſymptomatique, il eſt à propos de mêler le mercure doux avec les purgatifs qui doivent être auſſi fort doux: de plus on ſe ſert des abſorbans, des martiaux, des eaux minerales, de la décoction des bois, & des cauteres; ſi la ſaignée a lieu, il faut qu'elle ſoit faite au pied. La cure.

Les ſpecifiques les plus eſtimez contre cette maladie, ſont ceux qui ſuivent; ſçavoir la racine de pivoine mâle, les fleurs de lys blancs, & de tillot, la ſemence de rhüe, le guy de cheſne, ou plûtôt encore celuy de

coudrier, le bois de buis, l'eſprit de ceriſes noires, l'eau épileptique de Langius, l'eſprit de ſang humain, d'arriere-faix humain, le crane humain, la dent d'hipopotame, le caſtoreum, la fiente de paon, le camfre, le ſel & l'huile de ſuccin.

ART. 97. Pour tirer le malade de l'accès, il faut luy ſouffler dans les narines la fumée du tabac ou celle de l'aîle de quelque oiſeau dans le goſier. Le parfum du ſuccin eſt auſſi très efficace. On peut même ſe ſervir des ligatures pour empêcher la communication des convulſions, lors qu'elles commencent par les extremitez du corps.

Le ſentiment de Willis.

La deſcription de l'accès.

ART. 98. Le plus violent accès d'Epilepſie univerſelle ne paroît être qu'une convulſion, & cet accès attaque le plus ſouvent les malades ſoudainement & lors qu'ils y penſent le moins; enſorte qu'en moins d'un clin d'œil on les voit renverſez ſans ſentiment & ſans connoiſſance; car on peut moins dire qu'ils tombent par terre qu'ils n'y ſont jettez avec impetuoſité; auſſi-tôt après la chute

il leur arrive un grincement de dents, avec écume à la bouche, & ſouvent des ſecouſſes de toute la tête. Les bras, les jambes, le cou & le dos ſe roidiſſent d'abord, ou ſont inceſſament fléchis par des contorſions differentes; le ventre, les hypochondres, & les parties précordiales ſe gonflent conſiderablement à la plûpart de ces malades, après quoy ils reviennent à eux, mais accablez d'une douleur de tête aggravante, & reſtent comme hébêtez.

ART. 99. Cette maladie bien que très difficile à guerir, cede pourtant quelquefois aux remedes, & quelquefois même elle ſe guerit d'elle-même, par exemple vers le tems de la puberté, autrement elle mene le malade juſqu'au tombeau, ou bien elle ſe convertit dans quelqu'autre maladie, comme ſont la paralyſie, la ſtupidité ou la melancholie toûjours incurables. La cure.

Alphonſe Ferrier ſe vante d'avoir guéry pluſieurs Epileptiques avec la ſimple décoction de Gayac donnée deux fois chaque jour à la quantité de ſept à huit onces, & leur donnant la ſeconde décoction pour leur boiſſon.

ordinaire, comme on fait dans le traitement du mal vénerien ; peut-être qu'en joignant à ce remede la décoction de racine de pivoine, & d'autres ſpecifiques, il produiroit encore un meilleur effet.

Le ſentiment de Barbette.

ART. 100. Si l'épilepſie eſt cauſée par une affection propre & particuliere au cerveau, elle eſt toujours accompagnée d'une peſanteur & d'une grande douleur de tête, des ſenſations affoiblies, de la ſtupeur, de la pâleur du viſage, & d'un ſommeil fort interrompu. Si c'eſt une affection ſympatique par rapport à l'eſtomac, les malades reſſentent aux parties précordiales & autour de l'orifice de l'eſtomac une douleur fixe, une eſpece de corroſion & & de diſtenſion, principalement quand ils ſont à jeun, & ils ſouffrent la faim avec beaucoup de peine : l'accès eſt toûjours précedé par la nauſée, la douleur & la palpitation du cœur & par la défaillance. L'accès ſe termine par un vomiſſement d'humeurs bilieuſes ou pituiteuſes acides : Si l'épilepſie a rap-

port à la matrice, la malade reſſent des douleurs aux lombes & au pubis, & de cruelles douleurs de tête.

ART. 101. Dans la cure de cette maladie les fleurs de ſel ammoniac & ſon eſprit ſont preferables à tous les autres remedes, & cet eſprit eſt très volatil & très pénétrant. De plus, après l'uſage des remedes géneraux, le cinnabre naturel eſt un excellent remede. La potion ſuivante a guéri une jeune fille de cette maladie. *Prenez du ſavon d'Eſpagne le plus blanc trois drachmes, faites-le cuire dans trois onces de lait de de vache, & le donnez tiede.*

Sentiment de Pitcarne.

ART. 102. Dans l'épilepſie ou la paralyſie, après avoir réïteré le vomitif & le veſicatoire, il faut donner la teinture antiépileptique ſuivante, (ſi ce n'eſt aux enfans auxquels il eſt plus à propos de donner le mercure avec le boüillon de vers de terre.) *Prenez des racines de valeriane ſauvage, & du dictame blanc, de chacun ſix drachmes; du caſtoreum & de la fiente de pigeon, de chacun une demie once; des feüilles de ſenné trois drachmes; du jalap & du turbit, de chacun demie once; infuſez le tout à froid pendant dix jours*

dans quatre pintes de vin blanc; ajoutez à la coulure de la poudre de crane humain & d'ongle d'élan, de chacun deux drachmes; du ſucre quatre onces; meſlez y enſuite de l'huile de ſuccin quatre ſcrupules, & de l'eſprit de caſtoreum deux drachmes. La doſe eſt de quatre onces.

Il faut obſerver de donner cette teinture aux malades ſans purgatifs au declin de la paralyſie. Il faut auſſi après avoir bien frotté les parties malades auprès du feu, les plonger dans l'eau froide.

Le ſentiment d'Harris.

ART. 103. *Prenez des vers de terre préparez une once, du crane humain préparé deux drachmes; du petit cardamome deux ſcrupules; meſlez ces ingrediens pour en faire douze priſes que la malade prenoit deux fois le jour dans une cueillerée du julep céphalique qui ſuit. Prenez de l'eau de ceriſes noires & de fleurs de tillot, de chacune demy-ſeptier, de l'eau de pivoine compoſée deux onces; de la teinture de caſtoreum deux drachmes, du ſyrop de pivoine compoſé deux onces; meſlez tout cela pour un julep.* Mais parce que cette quantité de poudre dégoutante repugnoit beaucoup à la malade, après avoir pris chaque doſe

elle faiſoit dégouter ſur un peu de ſucre trente goutes d'élixir de proprieté adouci, qu'elle avaloit auſſi-tôt par-deſſus. En procedant de cette maniere, cette fille fut guérie après avoir inutilement tenté beaucoup d'autres remedes.

Compilation de Sentimens.

ART. 104. La cauſe prochaine de la veritable Epilepſie, ſelon Monſieur Boerhaave, eſt toûjours une action trop vive du cerveau ſur les nerfs moteurs, ſans que les nerfs ſenſitifs s'y trouvent intereſſez. Les mélancholiques deviennent quelquefois épileptiques, & reciproquement les épileptiques deviennent mélancholiques. Divers remedes.

L'épilepſie, dit Hippocrate, arrive plûtôt aux pituiteux qu'aux bilieux. Craton vante le cinnabre naturel comme l'anti-epileptique le plus efficace, quand on le donne de la maniere ſuivante. *Prenez du meilleur cinnabre naturel & mis en poudre très ſubtile, une demie once, du corail rouge, & des perles preparez, de chacun un ſcrupule, quinze feüilles d'or, pour une*

poudre dont la doſe ſera un ſcrupule, avec le julep céphalique.

Le ſuc de rhüe paſſe pour un veritable ſpecifique contre l'épilepſie; c'eſt pourquoy ſon extrait qui devoit avoir la même vertu, étant plus facile à prendre, luy doit être preferé.

L'électuaire de quinquina épileptique de Fuller, eſt un très ſûr & très excellent anti-épilectique, l'Auteur qui le propoſe ſe prétend fondé en experience: après avoir ſatisfait aux évacuations generales, la doſe de ce remede pour les adultes doit être d'une drachme matin & ſoir pendant trois ou quatre mois; après cela il en faut prendre pendant la nouvelle & la pleine Lune une doſe de trois ou de quatre en quatre jours. Le même remede guerit radicalement les maladies épileptiques, hiſteriques, & la danſe de Saint Vite. Barbette recommande fort la potion faite avec le ſavon d'Eſpagne & le lait.

Divers remedes.

ART. 105. Par ſurcroît, l'or fulminant, l'or moſaïque, les électuaires céphalique & épilectique, l'émulſion de pivoine, l'infuſion céphalique, la poudre de gutrete, l'eſprit de corne de cerf ſuccine, la teinture épilepti-

que, ſont tous remedes éprouvez contre l'Epilepſie.

De la Danſe de Saint Vite.

Sydenham.

ART. 106. La Danſe de Saint Vite eſt une eſpece de convulſion qui attaque les enfans des deux ſexes, depuis l'âge de dix ans juſqu'à celuy de puberté, & qui ſe montre par une eſpece de claudication & de foibleſſe des deux jambes que le malade traîne après ſoy, comme font les innocens. Un de ſes bras étant appliqué ſur ſa poitrine ou ailleurs, il ne ſçauroit le retenir dans la même ſituation pendant un moment, mais la diſtorſion convulſive de cette partie l'oblige à la changer ſans ceſſe de place, quelque effort qu'il faſſe pour luy reſiſter. Ce que c'eſt que la danſe de S. Vite.

Avant que le malade puiſſe porter un verre à ſa bouche, il fait mille geſtes & mille contours, ne pouvant l'y porter en droite ligne, ſa main etant écartée par la convulſion, il la tourne de côté & d'autre, juſqu'à ce que par hazard ſes lévres ſe trouvant à la portée du verre, il ſable

promptement ſa boiſſon & l'avale goulument, ce manége étant une eſpece de Comedie qui aprête à rire à ceux qui en ſont témoins.

La cure. ART. 107. Pour ſe bien comporter dans le traitement de cette maladie, il faut commencer par une ſaignée, & donner au matin le jour ſuivant un purgatif, & vers le ſoir une potion adouciſſante. Il faut enſuite réïterer la ſaignée, auſſi bien que le purgatif qui doit être repeté juſqu'à trois ou quatre fois ſelon les forces.

Les jours où le malade ne ſera pas purgé, il uſera des remedes ſuivans. *Prenez de la conſerve d'abſinthe Romaine & de l'écorce d'orange, de chacune une once; de celle de roſmarin demie once; de la vieille theriaque, de la muſcade confite, de chacun trois drachmes, du gingembre confit une drachme, du ſyrop de ſuc de citron ce qu'il en faut pour former un électuaire dont le malade prendra la groſſeur d'une noix muſcade le matin & à cinq heures du ſoir, buvant par deſſus cinq cueillerées du vin qui ſuit.*

Prenez des racines de pivoine, d'aunée, d'imperatoire, & d'angelique, de chacune une once, des feüilles de rhuë, de ſauge, de bétoine, de chamædris, de marube blanc,

blanc, & des ſommitez de petite centaurée, de chacun une poignée ; des bayes de geniévre, ſix drachmes de l'écorce de deux oranges ; infuſez le tout à froid dans trois pintes de vin de Canarie, coulez enſuite la liqueur, & la gardez pour l'uſage.

Prenez de l'eau de rhüe quatre onces ; de l'épileptique de Langius, & de l'eau de Brione compoſée, de chacune une once ; du ſyrop de pivoine ſix drachmes ; meſlez tout cela pour un julep : le malade en prendra quatre cueillerées chaque ſoirée avant de ſe coucher, en y verſant huit goutes d'eſprit de corne de cerf, & on luy appliquera aux plantes des pieds l'emplâtre de gomme caranne.

Contre la récidive.

ART. 108. De peur de la récidive il faut l'année ſuivante ſaigner & purger le malade dans le temps préciſément où il avoit été attaqué de ſa maladie l'année précedente, & même un peu devant.

ART. 109. J'ay vû moy-même « deux filles travaillées de cette mala- « die danſer pendant un long-temps « comme ſi elles y avoient été excitées « par le ſon d'un inſtrument de mu- « ſique, avec une alienation d'eſprit « paſſagere : je les ay guéries après « les avoir ſaignées & purgées douce- «

» ment, en leur faiſant uſer d'une » expreſſion de cloportes jointe à » l'ipecacuana. Solenander allegue un » exemple très ſingulier de cette ma- » ladie, dans ſes conſultations mede- » cinales page 310. L'électuaire de » quinquina epileptique eſt un remede » ſouverain contre cette maladie.

De l'affection Hipochondriaque & Hyſterique.

Le ſentiment de Sydenham.

l'affection hypochondriaque & melancholique.

ART. 110. L'affection hypochondriaque & hiſterique eſt une maladie très commune; il y a très peu de femmes, & même d'hommes ſedentaires qui en ſoient exemts; & elle eſt accompagnée preſque de tous les ſymptomes qui ſont à la ſuite des autres maladies : car quelque partie qu'elle attaque, elle y cauſe auſſi-tôt les ſymptomes qui conviennent à cette partie.

Si c'eſt, par exemple à la tête, elle y cauſe l'apoplexie, qui ſe convertit en hémiplegie; elle produit d'horribles convulſions ſemblables à celles que cauſe l'épilepſie, quand elle cauſe

ce qu'on appelle l'accès hiſterique, proprement, dit c'eſt la même choſe que ce qu'on nomme ſuffocation de matrice: elle occaſionne encore une céphalalgie inſupportable, que l'on appelle clou hiſterique, douleur très aiguë & tellement circonſcrite, que l'extremité du pouce pourroit la couvrir.

Elle excite aux femmes des palpitations de cœur, ſur tout à celles qui ſont atteintes des pâles couleurs.

Elle attaque quelquefois, mais plus rarement les poumons, & elle cauſe une toux continuelle ſans qu'il ſe faſſe d'expectoration par les crachats: elle imite quelquefois dans le bas ventre les douleurs de colique & la paſſion iliaque, & quelquefois auſſi ſon accès ſe termine par un dégorgement de bile qui donne lieu à l'ictericie, & qui arrive plutôt dans le corps des femmes dont la tiſſure eſt plus relâchée, & pour lors elles ſe trouvent réduites dans une telle foibleſſe, que l'on deſeſpere de leur rétabliſſement.

Le Paroxiſme hyſterique prend auſſi quelquefois la forme de la douleur néphrétique, il cauſe le vomiſſement quand il attaque l'eſtomac, & la

diarrhée quand il ſaiſit les inteſtins, ſans pourtant cauſer des violentes douleurs.

D'autrefois il cauſe des douleurs aux parties exterieures, ſur tout au dos, & quelquefois des tumeurs, principalement aux cuiſſes & aux jambes, & ces tumeurs ſe diſtinguent de celles qui menacent d'hydropiſie, en ce qu'elles ſont plus conſiderables le matin, & que l'impreſſion du doigt n'y laiſſe aucun veſtige. Il attaque auſſi quelquefois les dents.

Tous ceux généralement qui ſont attaquez de ce mal ſentent de grandes douleurs au dos. Le refroidiſſement des parties exterieures ouvre la route à tous ces ſymptomes, & ne ceſſe le plus ſouvent qu'à la fin du paroxiſme. On remarque preſque dans tous ces malades des langueurs & des foibleſſes, des ris & des pleurs ſans aucun ſujet de joïe ou de triſteſſe, & ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt que tous ces malades le ſont plus d'eſprit que de corps.

Ils rendent une urine très limpide & en grande quantité, ce qui eſt un ſigne certain de la maladie, & ils ont quelquefois une ſalivation ſi abon-

dante, qu'il ſembleroit qu'on les auroit frottez de mercure. Ils rendent par la bouche des vents d'une odeur fétide & aduſte, & quelquefois acides, & ils ont auſſi de cruels accès de mélancholie.

ART. 111. Les cauſes primitives de la maladie ſont ou les mouvemens du corps trop violens, ou très ſouvent des paſſions trop vives excitées par l'atteinte ſoudaine de la colere, de la crainte, de la douleur, ou de toutes autres ſortes de paſſions violentes. Sa cauſe efficiente eſt le deffaut des eſprits animaux. La cauſe.

ART. 112. La principale indication curative que l'on doive ſe propoſer, eſt de fortifier le ſang; & pour cela après les évacuations générales, quand elles ont été jugées neceſſaires, il faut ſe ſervir des remedes chalibez, amers, fortifians & volatiles. L'indication curative.

Les remedes chalibez cauſent aſſez ſouvent de grands troubles chez les femmes, tant à l'égard de l'eſprit que du corps; dans ce cas là il faut donner tous les ſoirs quelques gouttes de laudanum liquide dans une eau hiſterique. Les eaux minerales ſont d'un efficace ſuperieure à toutes les

préparations chalybées. Les limailles de fer cruës ſont données aux corps robuſtes avec plus de ſuccès que toute autre préparation

L'eau des forges des Marèchaux & des autres artiſans qui travaillent le fer, devient auſſi medicamenteuſe que les eaux minerales, & lors que l'uſage des eaux vient à cauſer quelque ſymptome conſiderable, il faut ceſſer d'en prendre juſqu'à ce que ce ſymptome ſe ſoit diſſipé: Il faut au moins les continuer pendant ſix ſemaines. Le gingembre confit & les ſemences de carvi enduites de ſucre ſont d'une grande utilité pour fortifier l'eſtomac durant la boiſſon des eaux. On loüe beaucoup auſſi la theriaque d'Andromachus, & le vin d'Eſpagne pour le même effet.

L'uſage du quinquina eſt auſſi fort ſalutaire dans cette maladie, ſur tout aux femmes qui ſont ſujettes aux convulſions, auſſi bien que l'uſage du lait dans la colique hyſterique. Dans l'accès il faut avoir recours aux mauvaiſes odeurs qui pouſſent au dehors les eſprits qui ſont hors de leur direction ordinaire. Toutes les choſes dont il exhale quelque puanteur,

ſont utiles en cette occaſion. Dans les violentes douleurs, les grands vomiſſemens, & les diarrhées le Laudanum eſt l'unique refuge.

Le ſentiment de Willis.

ART. 113. Les ſignes de l'affection hyſterique ſont des mouvemens dans le bas ventre, & le ſentiment qu'ont les malades comme d'une boule, enſuite l'enrouëment & les efforts pour vomir; la diſtenſion & le murmure des hypochondres, avec l'éructation des vents, une reſpiration inégale & quelquefois aſſez gênée, un embarras dans le goſier, les vertiges, le renverſement & le roullement des yeux, ſouvent des ris & des pleurs qui ſe ſuccedent, des narrations mal ſuivies, quelquefois l'aphonie ou la perte de la parole, avec un pouls obſcur ou très peu ſenſible, le viſage affreux. Enfin des mouvemens convulſifs au viſage ou en d'autres parties, & quelquefois dans tous les muſcles du corps. La deſcription de l'accès hyſterique.

ART. 114. Les ſymptomes du mal hypochondriaque dans les hommes, ſont ceux qui ſuivent; la Cardialgie ou la violente douleur de

l'eſtomac & des parties précordiales, l'abondance des vents, les rots & les vomiſſemens fréquens, un gonflement dans l'hypochondre gauche, & un mouvement de pulſation très incommode ſous l'eſtomac, des borborigmes & des bruits dans le bas ventre.

Dans la poitrine un reſſerrement & une étroiteſſe, la reſpiration difficile, le tremblement & la palpitation du cœur, les défaillances.

Dans la tête, de cruelles douleurs, le trouble, la vivacité, & l'incertitude des penſées, l'imagination déreglée, des ſoupçons mal fondez & des terreurs paniques, des nuages ſur les yeux, des vertiges, & des veilles opiniâtres. L'eſprit frappé de maladies qu'on n'a pas, la manie parfaite, & la plus profonde melancholie; des douleurs vagues, des convulſions, des engourdiſſemens, des ſueurs nocturnes, des fiévres erratiques, & un crachement preſque continuel.

Higmore attribuë la principale cauſe de cette maladie à la mauvaiſe conſtitution de l'eſtomac.

ART. 115. Pour ce qui eſt de la cure du mal hypochondriaque, com-

me elle eſt accompagnée de pluſieurs ſymptomes convulſifs, il eſt hors de doute que les remedes anticonvulſifs ſont les plus convenables.

Dans l'accès les drogues de mauvaiſe odeur priſes interieurement ou appliquées au dehors, ſont d'un bon uſage : Il y a des malades qui ſe trouvent bien d'avaler une verre d'eau froide au milieu de l'accès, dans laquelle le camfre a été allumé ; hors de l'accès les évacuations generales étant faites, autant qu'on les a jugées neceſſaires, on ſe ſert communément de remedes digeſtifs propres à maintenir le ton & le ferment de l'eſtomac dans leur intégrité naturelle ; ce ſont par exemple, la teinture ſacrée, l'élixir de proprieté, la poudre d'arum compoſée de ſel d'abſinte, la crême de tartre, le tartre vitriolé, le vitriol de Mars, & d'autres ſemblables ; on applique extérieurement des fomentations ſtomachiques, & l'on doit enfin attendre un plus grand ſecours des médicamens chalybez. La boiſſon du malade doit toûjours être celle du caffé ou du thé, qui a été fort utile à quelques-uns de ceux qui étoient attaquez de cette maladie ; les eaux minerales

ſont toûjours priſes avec ſuccès, & nos pilules hyſteriques dans l'accès & hors de l'accès, ſont auſſi très-ſalutaires.

Le ſentiment de Purcell.

ART. 116. La paſſion hyſterique, dit Gallien, n'a qu'un nom, mais elle renferme des ſymptomes bien differens & en très-grand nombre. Entre ces ſymptomes, le plus remarquable eſt un ſentiment de froid que les malades reſſentent d'abord au long du dos, & qui ſe répand ſoudainement par tout le corps : La cephalalgie vient enſuite, & quelquefois la palpitation du cœur, la défaillance, après quoi les malades reviennent à eux en peu de tems. Il y en a leſquels après le froid ſouffrent une violente chaleur, qui amene avec elle la plûpart des fâcheux accidens dont on a parlé.

La paſſion hyſterique eſt une légion de maladies.

Quelquefois le froid eſt à peine ſenſible au commencement de l'accès, & pour lors les plus fâcheux accidens ne ſe manifeſtent que dans la chaleur, la force & continuelle convulſion du diaphragme & des muſcles qui ſervent à la reſpiration, eſt cauſe

que de certaines femmes hyſteriques reſtent quelquefois comme mortes, ſans reſpiration ſenſible pendant un aſſez long-tems & même durant un jour entier & d'avantage. Il eſt à propos de remarquer que cette maladie ceſſe & revient, & qu'elle a ſes accès qui ont leurs tems fixez & reglez comme les fiévres intermittentes.

ART. 117. La principale cauſe de cette maladie, ſont des cruditez & des coctions vicieuſes, qui cauſent le plus ſouvent avant l'accès une péſanteur & une agitation à l'eſtomac, des borborigmes & des bruits dans les inteſtins, à quoy ſuccede un déſordre dans les eſprits, d'où procedent immédiatement d'autres ſymptomes; & les cauſes éloignées ſont les fautes que l'on commet dans l'uſage des ſix choſes non naturelles.

ART. 118. Pour bien établir la méthode curative de la maladie, le Medecin doit exactement diſtinguer la conſtitution du malade, pour s'aſſurer s'il eſt ſanguin, bilieux, pituiteux, ou mélancholique; il ne lui eſt pas moins neceſſaire d'examiner de quelle eſpece de crudité ſon eſtomac peut être chargé, & ſi ces cruditez

rendent ſon ſang trop gluant & trop viſqueux, ou la maſſe de ſes humeurs trop relâchée & trop diſpoſée à concevoir un mouvement d'ébullition, parce que c'eſt-là le fondement ſur lequel la cure des affections hyſteriques eſt principalement fondée : & c'eſt de l'obſervation de ces choſes ſi differentes entr'elles, qu'on peut tirer des indications qui ſont auſſi fort diverſes.

Le ſentiment du froid au dos, & un pouls foible & tardif, font connoître la lenteur du ſang dans ſon mouvement ; la viteſſe du pouls, la grande chaleur, l'odeur du muſc, de la civette, & de l'ambre qui avancent l'accès, ſont voir que le ſang eſt dans un état de relâchement, qui ſe diſpoſe à entrer en efferveſcence.

ART. 119. On tâche de tirer les malades de l'accès en leur approchant du nez des eſprits volatiles & des drogues de mauvaiſe odeur, & en leur chatoüillant la plante des pieds. (C'eſt l'expérience de Dolée,) & en cas d'apoplexie, on les excite par des ponctions, des ſcarifications, des véſicatoires, par de légeres tortures, par une peſſe échauffée. La ſaignée con-

la cure.

vient aux femmes dont le ſang eſt tenace & viſqueux, & le lendemain ou le jour ſuivant l'émetique, où ſi le vomitif n'eſt pas jugé convenable, on donne un purgatif.

Après l'uſage de ces premiers remedes, il faut venir aux attenuans & aux aperitifs; & c'eſt alors principalement que conviennent les boüillons faits avec le mouton & la poule, auſquels on ajoute les herbes aperitives & la roüille de fer dans un petit noüet; mais ſi l'eſtomac de la malade ne peut pas ſouffrir le fer ſans préparation, il ne ſera peut-être pas moins utile qu'après avoir pris tous les matins une doſe d'un remede chalybé, elle avale pardeſſus une petite écuellée de ce boüillon non-ferrugineux. Les boüillons chalybez.

La boiſſon de la malade doit être d'un peu de vin François avec beaucoup d'eau, & l'on y peut ajouter 25. ou 30. gouttes de l'eſprit qui ſuit. *Prenez de l'eſprit volatile huileux trois drachmes, de l'eſprit de lavende, une drachme, mêlez le tout pour l'uſage.* Dans cette maladie aucun remede n'eſt plus efficace que la racine d'hellebore noir, ou ſon extrait. L'on ſçait par expérience que pluſieurs femmes hyſteri-

ques ont été guéries par le seul usage de l'électuaire chalybé.

Dans une constitution du sang contraire à la précedente, où l'on connoît qu'il est relâché, & très disposé à l'ébullition, l'indication propose des remedes propres à temperer sa chaleur : la saignée, les émultions, l'écorce du Perou, les eaux de Tumbrige & de Bath, les boüillons d'écrevisses & d'autres de même qualité sont ceux qui conviennent. L'Auteur que nous avons cité avec éloge, nous a donné une étiologie très-exacte de ces maladies & des symptomes qui les accompagnent, dans son élégant Traité de l'Hysterice écrit en langue vulgaire.

Le sentiment d'Etmuller.

ART. 120. Le mal hypochondriaque, est une affection diversement compliquée de plusieurs symptomes, causée dans les premieres voies par des cruditez acides plus ou moins visqueuses ; son degré le plus éminent est communément appellé le scorbut. Entre les signes les plus expressifs de cette maladie, ceux qui suivent tien-

Les principaux symptomes du mal hypochondriaque.

nent le premier rang ; c'eſt à ſçavoir, les ſymptomes qui font connoître que l'eſtomac ne fait pas une bonne digeſtion, ils ſe remarquent au bas-ventre par des vents abondans & des tranchées dans les inteſtins, des obſtructions aux viſceres, & un déréglement dans toutes les fonctions naturelles.

Mais ces ſignes ne ſe rencontrent pas dans tous les malades. Pour l'ordinaire des mouvemens déſordonnez dans le bas-ventre, des douleurs plus ou moins grandes, des bruits & des tenſions aux hypochondres, & d'autres maladies de l'abdomen, avec le reſſerement des parties précordiales, & la difficulté de reſpirer, ſont les ſignes les mieux marquez de cette maladie, qui eſt, comme on l'a déja dit, très compliquée, & dans les accès de laquelle on obſerve preſque trois degrez. Dans le premier degré, la reſpiration eſt libre. Dans le ſecond, la reſpiration eſt difficile, & le pouls n'eſt preſque pas ſenſible. Dans le troiſiéme, les malades ſont attaquez de convulſions.

ART. 121. L'emplâtre de galbanum avec quelques grains de civette doit être appliquée ſur l'ombilic ; parce que La cure.

la civette appliquée ſur cet endroit ſoulage beaucoup les malades dans les ſuffocations hyſteriques, pourvû que l'on faſſe en ſorte que le nez de la malade ne ſoit pas trop fortement frappé de ſon odeur.

Les lavemens compoſez d'une décoction carminative, avec l'huile de ſuccin, & les ſels volatiles, auſſi-bien que ceux d'urine terebenthinez, produiſent de bons effets; les mixtions que l'on peut faire de ſels volatiles, avec le caſtoreum & les opiates ſont très propres à calmer les accès, auſſi-bien que les trochiſques de mirrhe. La fiente d'un cheval entier eſt un remede qui ne cede à aucun autre, & le ſuc de cette fiente avallé dans du vin, ou ſa décoction buë chaudement en attendant la ſueur, eſt incomparable priſe dans l'accès ou hors de l'accès; la ſuie de four toute brillante, eſt un remede facile à trouver pour les pauvres, & les fleurs de ſouffre avec la noix muſcade & la thériaque diſſoutes dans le vin, compoſent auſſi un très-ſouverain remede.

Dans la plus grande violence du mal, j'ai coutume de donner la potion ſuivante, qui eſt à la verité, d'un

très-mauvais goût, mais qui ſoulage promptement les malades. *Prenez de l'eau de menthe, des fleurs de ſureau & de matricaire de chacun une drachme, de l'eſſence de caſtoreum une drachme & demie à 3. d'achmes, du ſel volatile de corne de cerf 12. grains, du ſuccin préparé 8. grains. du laudanum hyſterique un demi ſcrupule, du ſyrop d'écorce d'orange une demie once, mêlez tout cela pour une potion que le malade prendra en attendant la ſueur.* L'éclaire pulveriſée qui eſt l'ormin des Jardins, où ſa décoction eſt d'une expérience ſinguliere, & peu connuë, dans la ſuffocation de matrice.

Le ſentiment de Lovver.

ART. 122. Ceux qui ſont atteints du mal hypochondriaque, ayant l'eſtomac empreint d'une humeur ſaline, ont très-ſouvent une faim exceſſive qu'on nomme Boulimie, & tant que cet appetit déſordonné ſubſiſte, ils ſont exemts de douleurs en quelque partie du corps que ce ſoit; mais quand il ſe fait un tranſport de cette humeur ſur quelqu'autre partie, elle y cauſe les douleurs les plus cruelles. La Boulimie.

Cependant le défaut de cette hu-

meur ſaline occaſionne auſſi la perte entiere de l'appetit, & un défaut de digeſtion, ce qui eſt ordinaire à tous ceux qui ſont travaillez du mal hypochondriaque; il faut plûtôt attribuer ces ſymptomes à la mauvaiſe diſpoſition de la maſſe de leur ſang, qu'au vice de la ratte. C'eſt ainſi que l'Auteur s'en explique dans ſon Traité du Cœur, pag. 147.

Compilation de Sentimens.

ART. 123. Les maladies longues, ſelon Platon dans ſon Thimée, doivent être traitées par les remedes les plus doux, & il faut bien ſe donner de garde de les irriter par des remedes violens. L'eſprit du malade eſt même ſi fortement frappé dans cette maladie, que le Medecin eſt ſouvent obligé de tolerer bien des choſes que la coutume, l'opinion vulgaire, ou la ſuperſtition autoriſent, quoiqu'elles ſoient oppoſées au bon ſens & à la droite raiſon.

Le Medecin doit agir avec prudence.

ART. 124. Les femmes hyſteriques, ont coutume d'avoir un ſentiment de froid ſur le vertex, & c'eſt ſelon Baglivi, le ſigne le plus certain de l'hyſtericie.

Signe diagnoſtic particulier.

ART. 125. Le bezoard jovial eſt un très-excellent remede, & preſqu'infaillible contre toutes les affections hyſteriques, ſuivant le même Auteur, qui prétend en avoir admiré les effets. Le bezoard jovial.

ART. 126. Dans les affections hypochondriaques, il faut donner des vomitifs préferablement à tous les autres remedes : car c'eſt le moyen d'enlever le foyer de la maladie, & c'eſt le fondement ſolide d'une prompte guériſon. Pitcarne eſt de ce ſentiment, & le Docte Wodward, mon bon ami, penſe à cet égard, de la même maniere. L'efficace du vomitif.

ART. 127. Les remedes ſuivans, ſont tous propres à remplir les indications qu'on peut prendre pour réuſſir dans le traitement de cette maladie, quand on les connoît : ce ſont, par exemple, l'or moſaïque, la biere hyſterique, l'acier ſans acide, la décoction noire, qui eſt un très-bon remede, l'électuaire hyſterique, l'*ens veneris*; l'électuaire de quinquina épileptique, le clyſtere hyſterique, les fleurs de ſel armoniac, martiales, l'infuſion amere, l'infuſion de Boerhaave, l'infuſion chalybée amere, la mixtion ecphractique ou aperitive, la

mixtion hyſterique ſpiritueuſe, le noüet hyſterique, les pilulles hyſteriques, la poudre de guttete, la poudre hyſterique, le ſel de Jupiter; la teinture d'aſſe fétide, la teinture épileptique, la teinture de corne de cerf ſuccinée, le vin médecinal de Boerhaave, le vitriol de Mars, le tartre émetique, la racine d'aſarum, l'ypécacuana, & quelques autres remedes ſemblables.

De la Mémoire bleſſée.

Le ſentiment de Sennert.

La mémoire bleſſée.

ART. 127. Dans tous les Livres de Medecins, on a des exemples notables de la léſion de la mémoire. Chriſtophe à Vega rapporte l'exemple d'un certain Religieux Franciſcain, qu'une fiévre aiguë priva ſi abſolument de ſa mémoire, que bien qu'il fût un habile Théologien, il ne connoiſſoit plus enſuite les caracteres, & avoit même oublié les noms des choſes qui étoient de l'uſage le plus commun.

L'intemperie du cerveau.

ART. 128. Si l'intemperie du cerveau eſt froide & humide, le ſomeil eſt long & non profond; ſi cette in-

temperie eſt ſeulement humide le ſommeil eſt long & non profond, ſi elle eſt ſeulement froide, le ſommeil eſt moderé, ou plûtôt ils ne ſont que ſommeiller; ſi l'intemperie eſt froide & ſeche, ils n'ont aucun penchant à dormir.

Si la mémoire ſe trouve bleſſée ſoudainement ſans qu'aucune cauſe exterieure y ait contribué, c'eſt un préſage d'Apoplexie, de Paralyſie, ou d'Epilepſie prochaine, lors que cet accident arrive à un homme qui eſt dailleurs très ſain.

Cette maladie eſt difficile à guérir quand elle ſuccede à des maladies malignes, à des venins, ou à des philtres.

ART. 129. L'anacarde eſt eſtimé ſpecifique pour le rétabliſſement de la mémoire, & l'on ne peut pas diſconvenir qu'il ne produiſe quelquefois à cet égard de bons effets; mais ſon uſage n'eſt pas ſans danger, ſelon Rajus dans ſon Hiſtoire des Plantes. Il faut s'abſtenir de la chair de porc, d'oye, de canne, & de poiſſons, & ſur tout de ces ſubſtances molles, comme ſont le lait, le fromage, les légumes, des choux, de la

La carte

laituë, du pavot, des fruits d'Eté qui ſont vaporeux, d'une ſubſtance groſſiere, & d'une coction difficile.

Il faut boire du vin moderement, reſpirer un air ſubtil, que la bierre ſoit pure, faire des exercices moderez, ne pas dormir au ſortir du repas, éviter de dormir pendant la journée, & que le ſommeil de la nuit ſoit moderé, éviter le chagrin, & les inquiétudes de la vie, & être toujours diſpoſé à la joye, & faire trêve avec Venus.

Dans ce cas-là on peut uſer des drogues ſuivantes, & de celles qui ſont doüées de ſemblables qualitez; c'eſt à ſçavoir, des racines de pivoine molle, de zédoaire, de grande valeriane; des fleurs de tillot, des lys blancs, des primevers, de racines de calamus aromaticus, de la ſemence de moutarde, des eſpeces de diambra ſans odeurs, des eſpeces de lavende, de caſtoreum, d'ambre gris, de l'huile de cannelle, & d'autres ſemblables.

Le ſentiment d'Etmuler.

Art. 130. Nous ſçavons au moins autant de choſes que notre mémoire

en peut retenir, & c'eſt par le jugement que nous les examinons, & que nous en faiſons l'application. Il eſt certain que le cerveau eſt le ſujet radical de la mémoire ; mais on ne ſçait pas comment elle ſe fait. Le trop grand uſage de Venus affoiblit la mémoire ſur tout aux vieillards.

ART. 131. Trois cubebes que l'on mange le matin à jeun aiguiſent l'eſprit & la mémoire ; l'ambre eſt le meilleur de tous les remedes pour augmenter les forces animales, pour fortifier la mémoire & toutes les actions ſpirituelles ; enſorte que rien ne ſoutient mieux les vieillards dont les forces s'abattent. On fait une excellente teinture céphalique avec les grains de kermes, l'ambre, & l'eſprit de lys blancs. LA CURE.

Mais il faut obſerver que le trop fréquent uſage de l'ambre, eſt plus nuiſible que profitable, parce qu'il produit prématurément la démence que l'on voit arriver aux vieillards. Les maſticatoires ſont d'un bon uſage ; ainſi que de faire à la tête des lotions fortifiantes, le thé, la ſauge, le roſmarin ſont auſſi d'un uſage ſalubre.

ART. 132. Dans le cours de ma

durer autant que dure cette paſſion, & la maladie ſe convertit plûtôt dans un mal d'une autre nature que d'abandonner le malade.

ART. 135. Les maladies qui dépendent d'une paſſion de l'ame, doivent être traitées avec beaucoup de douceur, & il faut s'abſtenir de faire aux malades un grand nombre de remedes, & de leur en donner de violens. Comme il les faut traiter.

ART. 136. Quand une maladie ne cede pas aux remedes qui ont été légitimement preſcrits, & qu'elle fait un progrès extraordinaire, & peu conforme à ſa nature, il faut ſoupçonner qu'elle eſt entretenuë par quelque paſſion de l'ame, & Baglivi aſſure, qu'un beau concert de Muſique peut contribuer au ſoulagement de ces ſortes de malades, en ayant fait l'experience. Les ſymptomes irréguliers des paſſions de l'ame

De la Manie & Mélancholie.

ART. 137. La Manie a tant de » rapport avec la Mélancholie, qu'il » arrive ſouvent à la manie de ſe con- » vertir en mélancholie, & la mélan- » cholie dans ſes commencemens a »

» ſouvent quelque choſe de la manie ;
» & c'eſt ce que Dodonæe a fort bien
» remarqué ; c'eſt pourquoy il eſt fort
» à propos de traiter de ces deux ma-
» ladies dans le même Chapitre. »

Le ſentiment de Cœlius Aurelianus.

Deſcription exacte de la Mélancholie.

ART. 138. Dans la mélancholie, il y a toujours une inquiétude, un embarras d'eſprit, & une triſteſſe qui porte les malades au ſilence, ce qui leur donne de l'averſion pour les compagnies ; ils ſouhaitent tantôt de vivre, & tantôt de mourir ; ils ſoupçonnent ſans ceſſe qu'on leur tend des pieges ; ils pleurent ſans ſujet, & font des plaintes inutiles, & bien-tôt après ils entrent en gayeté, particulierement après le repas, & les parties précordiales ſe gonflent ; ils ont une grande peſanteur de tête, la couleur pâle & un peu livide ; le corps émacié, & fort foible, une indigeſtion accompagnée d'éructations de mauvaiſe odeur, des tranchées d'inteſtins, un vomiſſement d'humeurs de couleurs differentes, & des déjections de même qualitez : » Ceux dont
» la maladie eſt dans un plus haut de-

gré, s'imaginent quelquefois être « des bêtes, tantôt des teſſons ou « d'autres uſtanciles ; tantôt ils ſe « croyent morts : ce qui fait que les « uns imitent le chant des coqs, d'au- « tres s'éloignent de ceux qui les ap- « prochent de peur d'en être briſez, « & d'autres refuſent avec obſtination « de prendre des alimens, croyant « avoir perdu la vie. «

Le ſentiment de Riviere.

ART. 139. La mélancholie eſt un délire ſans fiévre avec crainte & triſteſſe, ce qui la diſtingue de la manie, qui eſt avec fureur & audace : La differente diſpoſition de l'humeur mélancholique, cauſe des délires fort differens ; d'où il arrive que les uns ſe croyent être des Rois, les autres des Poëtes, d'autres des grains de froment, d'autres qu'ils ſont de verre, d'autres qu'ils ſont de cire, d'autres des chiens, des chats, des coqs, ou d'autres animaux, & ils imitent leurs voix & leurs actions.

La diſtinction de la Manie & de la Mélancholie.

ART. 140. Les differens malades ont differens délires, ſelon que la cauſe de leur maladie eſt plus ou moins

Ce qui fait les differens délires.

dans la curation des affections hypochondriaques ſont ici fort convenables. *Prenez de l'eau de nenuphar une livre, du ſel de prunelle une once, du camfre un ſcrupule, & appliquez ſur le front des maniaques, une compreſſe trempée dans cette liqueur tiede, le ſucre de Saturne diſſout dans l'eau de fray de grenouilles, fournit encore un épitheme très-efficace.*

Le ſentiment de Willis.

ART. 142. Les mélancholiques ſont toûjours penſifs, & une longue ſuite de penſées vaines ne ſert qu'à les faire moins penſer qu'ils ne faiſoient auparavant; en ſorte que durant pluſieurs jours & pluſieurs nuits leurs penſées roulent toûjours ſur le même objet, ne ſe mettant point en peine de penſer à des choſes qui ſont d'une bien plus grande importance; & preſque tous les objets leurs paroiſſent diformes, & comme maſquez.

Les mélancholiques toûjours agitez.

ART. 143. On remarque à tous les maniaques ces trois ſymptomes. 1°. Leur fantaiſie, ou leur imagination toûjours occupée de penſées impétueuſes qui les tiennent toûjours en fougue, en ſorte qu'ils parlent ſans

Ce qu'il arrive aux maniaques.

ceſſe de diverſes choſes, murmurent & ſe tourment en faiſant des clameurs qui ne les menent à rien. 2°. Leurs notions & leurs conceptions ſe contrediſent, & ſe repreſentent à leur eſprit ſous de fauſſes idées qui les tiennent dans des erreurs continuelles. 3°. L'audace & la fureur ſont toûjours jointes à leur délire, ce qui n'arrive pas aux mélancholiques.

La cure. Art. 144. Hippocrate ne recommande ſi fort l'hellebore dans toutes les maladies du cerveau, qu'à cauſe que les autres purgatifs n'étoient pas en ce tems-là d'un fréquent uſage, & n'étoient pas même trop connus; mais à preſent il vaut beaucoup mieux entraîner cette humeur maligne peu à peu par des remedes plus doux.

Les émetiques ſuivans ſont pour cela fort convenables. *Prenez du ſouffre d'antimoine depuis ſept grains juſqu'à dix, de la crême de tartre un demy ſcrupule; meſlez-les enſemble pour une doſe.* Ou bien, *prenez du mercure de vie ſix ou ſept grains, du tartre vitriolé une demie drachme; meſlez-les pour une doſe dans un vehicule convenable. Prenez de l'extrait d'hellebore noir, & du calomelan de Turquet, de chacun un ſcrupule, pour en former des pilulles purgatives.*

Le ſentiment d'Etmuller.

ART. 145. L'affection mélancholique ou la mélancholie differe du délire mélancholique, en ce que la mélancholie rend celuy qui eſt attaqué triſte & chagrin, diſpoſé à la colere; rien ne luy plaît, il eſt toûjours penſif, & dès que ceux qui ſont dans cette diſpoſition ſe mettent quelque choſe dans l'eſprit, il leur arrive un délire mélancholique dans lequel les malades ſont timides, inquiets, enviſageant en tout de fâcheuſes extremitez; en ſorte que tout ce qu'ils voyent & qu'ils entendent ſemble les menacer de quelque deſaſtre : de tems en tems ils ne laiſſent pas de rire & de paroître gais, quand ils s'imaginent être riches; mais ce n'eſt pas une veritable joye, ce n'eſt qu'une gayeté apparente & paſſagere qui ſe convertit bien-tôt dans une nouvelle triſteſſe & dans une nouvelle conſtriction des parties précordiales, après quoy ils rient ſans ſujet, ils dorment peu ou point du tout, & s'ils s'aſſoupiſſent, ils ont en s'éveillant des terreurs paniques.

La diſtinction entre la melancholie & le délire melancholique.

Le foyer de la melancholie.

ART. 146. L'état de l'ame ſuit la conſtitution du corps. Le foyer mélancholique eſt toûjours un battement ſitué aux environs des hypochondres, quoy qu'il ait ſouvent une cauſe interne qui vient d'ailleurs, & l'on en accuſe ordinairement la rate, ou la matrice.

Art. 147. Dans les mélancholiques c'eſt principalement l'acide vicié qui abonde dans les premieres voyes, ce qui fait aſſez ſouvent qu'ils ſont voraces. Il faut enſuite découvrir l'origine du mal pour ſçavoir ſi la triſteſſe en eſt cauſe, ou quelqu'autre paſſion de l'ame, ou bien un ſang mélancholique? Dans le premier cas le pouls eſt fort obſcur, inégal, preſque inſenſible, & vermiculaire.

La cure de la melancholie.

ART. 148. C'eſt des vomitifs que dépend le fond de la guériſon de la mélancholie, & il faut même donner les vomitifs antimoniaux en grande doſe. Les mélancholiques & les maniaques conçoivent aiſément de la haine contre leur Medecin, & cette averſion dure même encore après qu'ils ſont guéris. Il faut avoir ſoin avant toutes choſes de leur procurer la liberté du ventre, avec l'extrait

d'hellebore & le mercure doux, qui eſt un mêlange également alteratif & laxatif, comme eſt auſſi le *Lapis Lazuli*.

Il faut encore uſer des remedes anti-ſcorbutiques, martiaux, des eaux minerales, du ſucre de Saturne, qui paſſe pour ſpécifique. La teinture des coraux, la confection alkermes, l'ambre, la fumeterre, le mouron, le millepertuis, le ſafran, le camfre, le bon vin; & d'autres ſemblables.

L'on recommande l'emplâtre de Tacamahaca, que l'on applique ſur la tête après l'avoir raſée. Dans le délire mélancholique l'opium ne produit pas un bon effet, quand on feroit prendre au malade la doſe double ou triple, les malades alors reſtent ſans ſommeil, & deviennent encore plus furieux.

ART. 149. La manie ou la folie eſt un délire ſans fiévre, accompagné de beaucoup d'audace & de fureur, & qui ôte preſque au malade toute ſa raiſon; ces malades ont des inſomnies opiniâtres, qui durent quelquefois pendant plus d'un mois. On peut obſerver dans ces gens-là trois circonſtances particulieres, qui ſont une fureur extrême, une force étonnante, Définition de la manie.

& une inſenſibilité pour le froid très merveilleuſe.

ART. 150. Le point fondamental de la cure de la manie conſiſte à donner aux malades de forts vomitifs & ſouvent réïterez, la ſaignée y convient auſſi : un vomitif preferable à tous les autres, eſt tiré de la racine d'hellebore blanc. Etant preparée de la maniere ſuivante, on peut en prendre en toute ſeureté.

Prenez de la racine d'hellebore blanc depuis une demie drachme juſqu'à une drachme, faites la cuire daus le vin juſqu'à ce qu'elle s'amoliſſe, jettez enſuite ce vin & mettez la racine dans d'autre vin, & l'y laiſſez infuſer pendant la nuit dans un lieu chaud, mais ſans une plus grande coction ; après cela coulez l'infuſion avec une legere ou une forte expreſſion, ſelon que vous voudrez rendre le medicament plus fort ou plus foible ; il a de très grandes vertus qu'on ne ſçauroit aſſez vanter. Le nitre crud & tous les remedes nitreux ſont très convenables. Tous les remedes qu'on peut employer pour le traitement de la mélancholie conviennent auſſi à celuy de la manie. L'immerſion ſubite dans l'eau, guerit quelquefois les maniaques.

Compilation de Sentimens.

ART. 151. Il faut lire Boerhaave pour ſe bien inſtruire de l'origine, du progrès, & des cauſes de ces deux maladies.

ART. 152. Quand les mélancholiques ſont plus gais que de coutume, c'eſt un ſigne que la manie n'eſt pas éloignée.

ART. 153. Le ſuc de lierre terreſtre pris tous les jours à la quantité de deux à trois onces, eſt fort prôné contre cette maladie, auſſi bien que le liniment du même ſuc que l'on prépare pour en faire une onction ſur la tête du malade après l'avoir raſée; & l'on croit cette onction très propre à en avancer la guériſon.

Il y a deux ſimples que l'on préconiſe à outrance pour ces guériſons, qui ſont l'hypericum (que d'autres appellent *Fuga Dæmonum*,) & le mouron. Angelus Sala faiſoit un grand ſecret de la teinture d'hypericum, & quand il en manquoit il faiſoit une décoction des ſommitez de cette plante dans le vin du Rhin, ou dans la petite biere, & en faiſoit boire largement

Divers remedes.

& utilement. La décoction du mouron à fleur de pourpre, prise trois fois le jour à la quantité de quatre onces, le vomitif préalablement pris & réïteré, est hautement vantée comme spécifique par Etmuller, Hartman, Willis, Sennert, Quecatan, & plusieurs autres celebres Auteurs.

Encore d'autres.

ART. 154. Les pilulles de *Lapis Lazuli*, les fleurs du sel armoniac martial, la biere pour la melancholie, la biere-mel-anagogue, & plusieurs autres, sont des remedes très efficaces.

Du Délire, de la Rage, ou de l'Hydrophobie.

Le sentiment de Cœlius Aurelianus.

L'hydrophobie.

ART. 155. Ceux qui ont été mordus d'un animal enragé, tombent dans un délire que l'on nomme la rage, ou l'hydrophobie, les uns plûtôt, & d'autres plus tard, même après un an ou davantage, mais le plus ordinairement après quarante jours.

Les signes de l'hydrophobie antécedans & presens.

ART. 156. Les signes qui présagent la rage sont une certaine inquiétude, la colere, le sommeil troublé, ou l'insomnie, la pesanteur d'estomac, le

bâillement, la fréquente extenſion des membres, la plainte d'un air etouffé, quoy qu'il ſoit ſerain, le peu de penchant vers la boiſſon. Le ſigne de cette maladie preſente & confirmée, eſt la crainte & l'horreur de tout liquide.

Le ſentiment de Mead.

ART 157. La morſure de chien enragé a cela de particulier & de merveilleux, qu'il arrive quelquefois que la morſure ne ſe manifeſte telle qu'elle eſt, que lors que l'on ne penſe plus à l'accident auquel on a été expoſé, parce que la morſure d'un animal atteint de la rage guérit ſouvent auſſi bien que celle de l'animal le plus ſain; mais quelquefois les accidens de cette morſure ne paroiſſent que long-tems après qu'elle eſt arrivée, comme après deux mois, ſix mois, quelquefois après un an entier, & plus encore. l'hydrophobie.

Pour l'ordinaire après quarante jours le bleſſé reſſent des douleurs vagues par tout le corps, & particulierement autour de la morſure; le malade devient inquiet & triſte, diſpoſé à la colere; ſon pouls devient

intermittent avec un petit tremblement & des mouvemens convulsifs aux nerfs & aux tendons ; il ressent interieurement une chaleur violente, une grande soif, & enfin une telle crainte & horreur de l'eau, qu'il ne peut même regarder toute sorte de boisson & de liqueur sans être dans une consternation terrible, bien loin d'en pouvoir prendre une seule goutte ; & c'est là le signe essentiel de la maladie confirmée, ce qui n'arrive pourtant pas que vers la fin & la derniere catastrophe de cette cruelle maladie, c'est-à-dire deux ou trois jours avant que le malade meure, & lors que le mal est absolument incurable.

Ce qu'il faut faire d'abord au blessé.

ART. 158. Galien a prudemment averty de faire à l'occasion de cette morsure ce que l'on a coutume de faire à toutes les autres morsures venimeuses, c'est de dilater la playe par une incision circulaire, d'y appliquer le cautere actuel, & de conserver l'ulcere ouvert pendant quarante jours au moins: mais si cette méthode paroît trop dure & trop inhumaine, on peut se contenter d'appliquer une ventouse sur la playe pour en attirer

le venin, après y avoir fait une profonde ſcarification. J'ay vû un Particulier nouvellement bleſſé préſervé de tout danger par la ſeule application de l'onguent ægiptiac bien chaud ſur ſa playe.

ART. 159. Quand on n'a pas eu ſoin d'employer d'abord des topiques, ou qu'on les a mal adminiſtrez, il faut avoir recours aux interieurs, & ne rien oublier pour les faire réuſſir; il faut pour cela donner les alexipharmaques, entre leſquels les cendres d'écreviſſes de riviere, du conſentement de tous les anciens Medecins, ſont les plus efficaces. Galien dit qu'aucun malade qui a pris ce remede n'a jamais péri: Il en faut prendre tous les jours une ou deux cueillerées pendant quarante jours, & il faut prendre ces cendres ou ſeules, ou pour mieux faire meſlées avec la poudre de gentiane & l'encens diſſoutes dans le vin. La cure interieure.

ART. 160. La fréquente immerſion de tout le corps dans l'eau marine, eſt de tous les topiques le meilleur & le plus certain pour prévenir l'hydrophobie, & c'eſt avec raiſon qu'on le met ſouvent en uſage. L'immerſion dans l'eau marine.

Le ſentiment d'Etmuller.

Le délire de la rage.

ART. 161. Le délire de la rage cauſé par la morſure des animaux enragez a ſon origine dans l'eſpece du chien, d'où vient que par l'hydrophobie ceux qui ſont mordus deviennent enragez, & ſemblent contracter des mœurs tout-à-fait brutales, & ne retenir preſque rien de la nature humaine.

Outre les chiens, les chats, les coqs, les chevaux, les mulets, les loups, les bœufs, & d'autres animaux ſont ſujéts à devenir enragez, & leurs morſures ſont venimeuſes, auſſi bien que celle d'un homme en colere. Il eſt à remarquer que la moindre morſure & même la moindre parcelle de ſalive reçûë par un homme d'un animal enragé, peut luy cauſer la rage dans un certain tems, tant eſt péne rant & malin le levain de la rage.

Dans le progrès de la maladie l'hydrophobie eſt un ſymptome dont elle eſt toûjours accompagnée. On a quelques exemples, quoy que rares, d'une hydrophobie ſans avoir été précedée de morſure d'un animal enragé; mais

on a lieu de douter qu'il n'y ait eu dans ces occaſions quelque infection indépendante de la morſure ; car ce levain contagieux peut ſe cacher pendant pluſieurs années avant que de ſe mettre en action.

ART. 162. Les premiers ſignes de la rage dans un particulier qui a été mordu d'un animal enragé, ſont la conſtriction des parties précordiales, le penchant à ſe mettre en colere ſans aucun ſujet, ſes plaintes d'un air trop groſſier qui l'environne, & de ſe ſentir beaucoup plus peſant qu'à l'ordinaire, & moins diſpoſé à ſe mouvoir ; la mélancholie ſaiſit ce malade, il évite le grand jour, il s'abſtient de boire ; il ſent une douleur de morſure & d'irritation à la partie bleſſée. Les ſignes de la rage qui commence.

ART. 163. Quand la maladie eſt formée, les malades n'ont aucun repos, ils ont l'écume à la bouche, leurs yeux font horreur, quelques-uns aboyent comme des chiens, & tordent leur col & leur goſier comme font ces animaux lors qu'ils ſont irritez ; ils n'ont aucun ſommeil, ils abhorrent tout liquide ; & quand la maladie eſt à ce point-là, il n'y a aucune eſperance de guériſon, & Les hydrophobiques meurent le troiſiéme ou quatriéme jour.

ils meurent le plus ſouvent le trois ou le quatriéme jour de l'hydrophobie.

Les indications curatives.

ART. 164. Dès que la morſure a été faite, il faut au plûtôt tirer le venin hors de la playe, & ne point tendre à la guerir, mais il faut au contraire la dilater. Il faut donner interieurement des cordiaux, des alexitaires, & des alexipharmaques, comme ſont la teinture bezoardique, l'eſprit theriacal camfré, & d'autres ſemblables remedes, & cela en double doſe, & continuer ces remedes pendant un long-tems; & ſur l'endroit bleſſé, après avoir dilaté la playe, il faut y appliquer l'ail, la rhüe & le ſel, meſlez & broyez enſemble en forme de cataplaſme.

Le meilleur remede & celuy dont on doit ſe ſervir préferablement à tout autre, eſt de plonger ſubitement le malade dans l'eau froide ſans l'en avertir. La purgation convient auſſi avec l'hellebore & le mercure doux, & elle paſſe pour ſpécifique, les diuretiques produiſent de bons effets, auſſi bien que les cantharides.

Après avoir ſcarifié la playe appliquez deſſus un oignon cuit ſous les

cendres, ou bien le remede ſuivant en forme de cataplaſme. *Prenez un oignon des plus acres, cinq têtes d'ail, ſix drachmes de theriaque, & une demie once de levain; faites de tout cela un cataplaſme, auquel il y en a qui y ajoutent la rhüe, la ſemence de moutarde, & l'huile de ſcorpions.*

Mais le plus prompt remede eſt de brûler la playe, en y appliquant un fer chaud; cette brûlure détruit & enleve en un inſtant toute la malignité. Si on ne peut pas avoir promptement le Medecin, il faut inceſſamment appliquer ſur la playe une ventouſe bien allumée, ou bien appliquer un cautere près du lieu malade.

Le ſentiment de Liſter.

ART. 165. Outre les ſignes de l'hydrophobie prochaine alleguez par les autres Auteurs, Liſter dit avoir obſervé un nouveau ſigne inconnu aux autres, qu'il prétend être le principal & le plus infaillible, c'eſt une certaine douleur ſourde que le bleſſé reſſent à l'endroit de la morſure, quoy que l'ulcere ait éte parfaitement guery depuis pluſieurs mois, & cette dou-

La douleur au bleſſé eſt un ſigne certain de l'hydrophobie prochaine.

leur n'eſt pas violente, à moins que la morſure n'ait intereſſé quelque partie nerveuſe : elle commence à ſe faire ſentir à la partie bleſſée ſans beaucoup tourmenter le malade, puis montant inſenſiblement pendant trois ou quatre jours d'une partie à l'autre, elle parvient juſqu'au cerveau, où elle cauſe une eſpèce de vertige & d'embarras, & le malade paroît bien-tôt atteint de la rage.

Tous les hydrophobiques meurent.

ART. 166. Preſque tous les Anciens conviennent que les hydrophobiques ne gueriſſent point de leur maladie.

ART. 167. Les experiences que j'ay faites ſur la ſalive de ces malades me perſuadent qu'elle eſt le ſiege unique du venin de la rage : car elle a coutume d'infecter les playes faites par les morſures. Elle peut même communiquer le mal ſans faire playe.

Un certain Medecin jetta une nappe épaiſſe ſur les yeux d'un hydrophobique, & luy ayant fait lier les mains, il prétendoit l'obliger de boire malgré luy une potion qu'il luy croyoit convenable ; mais l'évenement en fut triſte, puiſque le malade mourut d'abord dans une très violente convulſion. Ceux qui veulent en ſçavoir da-

vantage n'ont qu'à lire l'Auteur même qui a fait un très excellent Traité de cette maladie.

Extrait des Tranſactions Philoſophiques, vol. 3. pag. 283.

ART. 168. *Prenez des racines de ſerpentaire virginienne, des fleurs d'hipericon, de chacunes parties égales, faites-en une poudre, dont la doſe ſera d'une demie drachme ou deux ſcrupules dans un julep céphalique.*

Prenez des feüilles de rhüe ſix onces, de la theriaque, des aulx, de la raclure d'étain, de chacun quatre onces; mettez le tout en infuſion dans le vin de Canarie ou dans du vin blanc, & que la digeſtion s'en faſſe dans le bain pendant quatre heures; coulez enſuite la liqueur & l'exprimez fortement. La doſe ſera de deux ou trois onces, que le malade prendra tous les matins pendant neuf jours, & reſtera enſuite ſans rien prendre pendant trois heures. Le marc de cette infuſion ſera lié autour de la morſure, & renouvellé tous les jours. Mayerne aſſure que ce remede a toûjours réuſſi entre ſes mains. Remede particulier.

ART. 169. Il faut appliquer au plûtôt ſur la morſure l'anus d'un vieux Remede topique.

coq, après en avoir ôté les plumes; & ſi le chien qui a mordu étoit enragé, le coq s'enflera auſſi-tôt, & mourra, & l'animal mordu ſera guery; & ſi la playe eſt petite il faut la dilater.

Une autre methode de guerir.

ART. 170. Un autre moyen de gueriſon eſt de plonger au plûtôt l'homme mordu neuf fois dans la mer, & de laver la playe avec la leſſive de cendres de cheſne & d'urine, y appliquant enſuite un cataplaſme fait avec la theriaque de Londres, l'alliaire, la rhüe, & le ſel.

Electuaire contre la rage.

ART. 171. *Prenez des feüilles de rhüe ſéches & de ſcordium, de chacunes deux drachmes, des racines de ſerpentaire virginienne, une drachme & demie, des fleurs d'hypericon trois drachmes, de la theriaque de Londres une once, du ſyrop d'écorce de limons ce qu'il en faut pour un électuaire, qui ſera partagé en neuf doſes, qui ſeront données chaque matin pendant neuf jours.*

Le lichen cendré.

ART. 172. Le lichen cendré de Rajus meſlé avec une égale quantité de poivre, eſt un remede infaillible pour prévenir la rage dans l'homme & dans les bêtes de charge.

ART. 173. Nous avons vû autre-

fois d'heureuſes experiences de la « décoction contre la morſure du « chien enragé, décrite dans la Phar- « macopée de Bath. Enfin puiſque ce « mal dépend de la morſure d'un ani- « mal, & le plus ſouvent d'un chien « enragé, il me ſemble qu'il faut avant « toutes choſes examiner quels ſont « les ſignes qui font connoître qu'un « chien eſt veritablement attaqué de « la rage, pour prévenir, s'il eſt poſſi- « ble, cette terrible maladie. Voicy ce « que l'Hommius nous en apprend. «

Ces ſignes ſont, 1°. Que le chien enragé a faim, & qu'il a ſoif; mais qu'il ne prend neanmoins aucun aliment ſolide ny liquide; il a les yeux enflammez & farouches; il a les oreilles baiſſées, ſa langue hors de ſa gueule; il aboye beaucoup après ſon ombre; il court çà & là triſte & inquiet, ſouvent ſans aboyer; il reſpire ſouvent avec peine, comme s'il étoit fatigué; il porte ſa queuë entortillée entre ſes jambes; il ſe jette indifferement & avec impétuoſité ſur tous ceux qui ſe preſentent pour les mordre; il court précipitament ſans ſçavoir où il va. Les autres chiens qui ne ſont point malades évitent ſes regards,

Les ſignes diagnoſtics d'un chien enragé.

& ſon aboyement furieux leur fait horreur, & les fait fuir pour éviter ſes approches.

Du Tarantiſme.

Le tarantiſme. ART. 174. Le Tarantiſme eſt une rage particuliere à ceux qui ont été mordus des tarantules. Cette morſure arrive ſouvent dans la Poüille, au Royaume de Naples, où ces animaux ſont fréquens: il ne s'en trouve pas dans l'Angleterre. Dans cette maladie les eſprits animaux ſont d'abord affectez, & la muſique guérit les malades. Le celebre Baglivi en a compoſé un traité, & notre fameux Docteur Mead a auſſi écrit ſur la même maladie; nous y renvoyons le Lecteur, d'autant plus volontiers que ce mal ne tombe pas entre nos mains dans ces régions.

De l'Incube ou Ephialte.

Le ſentiment de Willis.

L'incube. ART. 175. L'accès de l'Incube n'arrive preſque jamais qu'à ceux qui dorment, le plus ſouvent lors que l'eſtomac

mac eſt chargé d'alimens de difficile digeſtion, & lors que l'on eſt couché ſur le dos : Ceux qui en ſont attaquez ſont principalement opreſſez de la poitrine & travaillez d'un reſſerrement des parties précordiales ; car leur reſpiration étant fort embaraſſée, ils ſe plaignent de reſſentir un poids qui accable leur poitrine ; & ce poids ſe repreſente à eux ſous la forme de differens ſpectres qui font illuſion à leur imagination. Ils ne peuvent alors bannir de leur eſprit ces fauſſes idées, ny ſe mouvoir pour changer de ſituation ; mais après un long combat qui ſe fait dans leurs entrailles & qui les réduit preſqu'à la mort, ils s'éveillent enfin, & cette boule imaginaire ſe diſſipe, leur laiſſant neanmoins un tremblement de cœur, & quelquefois un battement du diaphragme très peſant & très vif. Cette maladie par elle-même met rarement les malades en péril.

Le ſentiment d'Etmuller.

ART. 177. Ceux qui obſervent une diete reguliere ſont rarement atteints de cette maladie, auſſi bien que ceux

La précaution de l'incube.

qui ſoupent legerement. On prévient l'incube en dormant ſur le côté, la téte élevée. Les Arabes appellent ce mal épilepſie nocturne, parce que l'incube devenant habituel, dégenere ſouvent en épilepſie, & qu'il eſt dans les jeunes gens l'avant coureur de ce mal, comme il l'eſt dans les vieillards de l'apoplexie.

La cure. ART. 178. Il faut pour guérir l'incube habituel après les évacuations générales ſe ſervir des anti-épileptiques, des remedes martiaux, & d'autres ſemblables, & ſur tout mener une vie ſobre. Le *Lapis Lazuli* eſt eſtimé ſalutaire contre cette maladie.

Inſtruction tirée de la lecture.

ART. 179. Antoine Manjot décrit élegamment cette maladie, en diſant que c'eſt une difficulté de reſpirer nocturne qui fait illuſion à celuy qui dort, croyant ſe ſentir accablé d'un peſant fardeau ſur la poitrine. Les enfans y ſont fort ſujets, parce qu'étant voraces, ils mangent plus qu'ils ne digerent. Aurelianus aſſure qu'il a vû périr quelques-uns de ces malades dans l'accès d'une violente ſuffocation, & il

ajoute ſur le rapport d'un Medecin Italien, que dans un certain tems il regna à Rome un incube contagieux qui fut comme une peſte capable d'enlever un grand nombre de malades.

CHAPITRE IV.

Ou quatriéme aſſemblage de maladies.

De l'Enroüement.

Sentiment d'Etmuller.

ART. 1. L'ENROUEMENT ou la raucité eſt une diminution de la voix; la partie malade eſt l'âpre artere & ſon couvercle qui eſt le larinx, lequel forme premierement la voix; ſa cauſe prochaine eſt un trop grand épanchement d'une lymphe ſubtile ſur ces parties. C'eſt une affection catharrale cauſée par une lymphe trop âcre, trop ſalée & trop acide. *La cauſe & le ſiege de l'enroüement.*

ART. 2. Dans une raucité très obſtinée, le blanc de baleine eſt un remede experimenté, ainſi que la décoction de raves & le rob de raiſins paſſes. *La cure.*

Dans la raucité inveterée, qui eſt produite par une mucoſité viſqueuſe & une lymphe groſſiere, les remedes inciſifs & expectorans ſont les plus convenables, & particulierement le ſyrop d'eryſimum, l'oximel ſcyllitique & le baume de ſouffre. Il faut s'abſtenir de la ſaignée, parce qu'elle rend la maladie plus longue,

ART. 3. Quelquefois les vers des inteſtins ſont les cauſes de l'aphonie & de la raucité, comme nous l'avons obſervé dans notre pratique. L'extrait pectoral, le looch contre l'enroüiement, le looch de jaune d'œuf, le lait tiré du beure, & d'autres remedes de même qualité ſont d'un bon uſage.

Du Catharre ſuffoquant.

Le ſentiment d'Etmuller.

Le catharre ſuffoquant.

ART. 4. Le Catharre ſuffoquant eſt une affection du larinx, dans laquelle la tête de l'âpre artere, & l'épiglotte en particulier ſont premierement attaquées par l'irritation qui y étant excitée, y cauſe une conſtriction conſiderable. Il eſt certain au ſurplus que c'eſt dans cet endroit qu'eſt le ſiege

de la maladie, & qu'elle rend ſoudainement la reſpiration difficile, & menace de ſuffocation.

Il commence par une rudité ſubite, qui eſt ſuivie d'une irritation au larinx, la glotte ſe reſſerre, ce qui fait apprehender la ſuffocation; enſorte qu'il ſe fait une complication d'une toux cruelle & d'une rudité très-fâcheuſe, produite par l'âcreté & la ſalure de la lymphe.

ART. 5. Les vomitifs, les opiates, & les incraſſans conviennent pour guerir ce mal, comme ſont les raiſins paſſes, la regliſſe, les gommes arabique & tragacant. La ſaignée n'avance pas la guériſon, mais on ne laiſſe pas de la mettre en uſage pour éviter la ſuffocation. La cure.

ART. 6. Il y a encore une autre eſpece de Catharre ſuffocant qui arrive lors que le ſang reſte ſans mouvement dans le poumon, & pour lors les malades meurent de ſyncope; (c'eſt peut-être auſſi pour lors un polype dans le cœur ou dans les grands vaiſſeaux qui charient le ſang) quoy qu'il en ſoit, l'écume ſort de la bouche, & l'on connoît cette eſpece de catharre ſuffoquant par la douleur aggravante Autre eſpece de catharre ſuffoquant.

que le malade reſſent à la poitrine, par la difficulté de reſpirer, prête à cauſer la ſuffocation, l'interception de la voix, l'inquietude & l'agitation du malade, quelquefois par la toux, non pas toujours, & le malade ne rend pas beaucoup par les crachats; auſſi appelle-t'on cette maladie ſyncope cardiaque.

La cure. ART. 7. Il eſt à propos de faire au plûtôt la ſaignée dans cette occaſion; le blanc de baleine donné depuis une demie drachme juſqu'à une drachme dans un véhicule aproprié, apporte un grand ſoulagement au malade, le ſel de ſuccin, l'antimoine diaphoretique, & d'autres remedes ſudorifiques. De plus, la gomme ammoniac & le ſaffran ont auſſi dans un tel cas beaucoup d'efficace.

Des affections Catharrales.

Le Sentiment d'Etmuller.

Le catharre. ART. 8. Le Catharre, proprement dit, eſt une alteration contre nature, cauſée par une ſeroſité plus ou moins viciée dans quelque partie du corps que ce ſoit, laquelle bleſſe toutes les fonctions qui en dépendent. Generalement parlant les Catharres ſont pré-

cedez d'une peſanteur de tête, d'un engourdiſſement des ſens & des actions, & d'une grande laſſitude ; il ſurvient enſuite un ſentiment de froid ſur toute la ſurface du corps, & un leger heriſſement au dos, & quand le Catharre eſt conſiderable, un petit mouvement de fiévre.

Dans un Catharre cauſé par une humeur chaude les ſymptomes ſont plus violens : on reſſent de l'ardeur & de la douleur, & tout le corps eſt comme en phlogoſe, la matiere des excretions eſt ſubtile & corroſive, au lieu que dans le Catharre cauſé par une humeur froide, les accidens ſont plus moderez, la lymphe étant plus douce, & les excretions ſont muqueuſes, viſqueuſes & groſſieres.

ART. 9. Les diuretiques conviennent à la gueriſon des Catharrès de cette derniere eſpece, auſſi bien que les ſudorifiques tirez par le moyen des Sels volatiles, la décoction des bois, ſur tout des ſaſſafras, du geniévre, du roſmarin, le ſuccin, le ſerpolet, & d'autres de même qualité ſont très-utiles. la cure.

Dans les Catharres chauds où la lymphe eſt tenuë, âcre, ou ſalée, les

opiates ſont efficaces avec les aromatiques & les volatiles. Dans les Catharres habituels on ſe ſert des veſicatoires & des cauteres; & dans les affections catharrales il n'y a pas de remede plus ſalutaire que la fumée du tabac, qui remplit toutes les indications.

Les effets du vent du Nord.

ART. 10. Willis prétend après Hippocrate, que le vent du Nord eſt très propre à produire des Catharres; & l'experience juſtifie à cet égard ce qu'avancent ces celebres Medecins.

Du Coryza.

Le ſentiment d'Etmuller.

La deſcription & la cauſe du Coryza.

ART. 11. Le Catharre du nez appellé Coryza, eſt un écoulement abondant par les narines d'une lymphe qui eſt dans le commencement ſubtile & âcre, & dans la ſuite groſſiere tenace de diverſes couleurs, accompagné d'une douleur de tête aggravante, cauſée d'ordinaire par l'intemperie de l'air, & très rarement par une cauſe interieure. Quand cet écoulement revient fréquement, il eſt ſujet à produire un ozene ou un polype.

ART. 12. On guerit le Coryza dans ſon commencement par l'introduction des remedes dans les narines, par les maſticatoires, par les parfums, les odeurs, en enduiſant les narines avec l'huile d'anis avant l'excoriation, ou en frottant le vertex avec l'huile de ſuccin; en introduiſant l'huile de geroſle avec du cotton; le baume apoplectique, & d'autres aromates ſont auſſi quelquefois employez avec ſuccès.

Pour prévenir le Coryza, les parfums compoſez de ſuccin, de maſtic, d'oliban, & de gomme animé, ſont d'un grand ſecours, pourvû qu'on en uſe dès le commencement; & quand la maladie a fait quelque progrès, les ſternutatoires conviennent avec les huiles chymiques de cannelle, de geroſles, ou de marjolaine.

ART. 13. La décoction de cachou compoſée, eſt un remede préferable à tout autre dans le catharre cauſé par une lymphe ſubtile. La décoction de roſes, le looch du Japon, le looch de jaune d'œuf, le parfum contre la catharre, qu'il faut que le malade attire par le nez après que ſa tête a été couverte d'un manteau ou de quel-

qu'autre couverture, & les tablettes domeſtiques ſont des remedes uſitez contre le Coryza.

De la Toux.

Le ſentiment d'Etmuller.

Il faut diſtinguer ſi la toux vient de la poitrine ou de l'eſtomac.

ART. 14. Il faut bien diſtinguer ſi la toux vient d'une poitrine humide, ou de l'eſtomac, ou des nerfs; il faut s'informer de quel endroit les malades ſont excitez à touſſer, ſi c'eſt du larinx ou de l'âpre artere, ou ſi l'origine de la toux vient de plus bas, vers la foſſette du cœur; car ſi elle vient de ce dernier endroit, c'eſt une toux ſtomachale; ſi elle vient de plus haut, elle eſt pectorale. Il faut engager le malade à reſpirer profondément, & s'il commence alors à touſſer, la toux vient des poumons, ſinon elle vient de l'eſtomac. Lors que le ſon de la toux eſt profond & comme rauque, cela fait connoître que les poumons ſont affectez; & quand la toux eſt ſuperficielle, elle vient de l'irritation de l'âpre artere.

La toux ſtomachale.

ART. 15. Il n'y a de tous les Praticiens que Lindanus qui ait parlé de

la toux ſtomachale : Je ſçay, dit-il, par pluſieurs obſervations que la toux vient le plus ſouvent de l'eſtomac, & c'eſt le ſon de la toux qui m'apprend le lieu où eſt ſituée la matiere qui la produit, & la toux varie ſelon les differentes qualitez de la matiere, & les diverſes conditions du lieu d'où elle part. Si la matiere eſt ſubtile & qu'elle reſide dans l'eſtomac, la toux eſt violente, & le malade crache très peu, quoy qu'il faſſe en touſſant de terribles efforts. Au ſurplus la toux eſt toûjours ſéche dans ſon commencement, & dans la ſuite elle devient plus humide.

Sa cure.

ART. 16. Pour exciter le crachement, le ſuc de raves nouvellement exprimé, adoucy avec un peu de ſucre eſt très efficace. Les vomitifs & les ſtomachiques guériſſent la toux ſtomachale humide. Je puis aſſurer avec verité que l'uſage des vomitifs n'a jamais cauſé aucun deſordre aux malades qui les ont pris par mon conſeil. Les purgatifs ne conviennent pas, le mercure doux produit un bon effet, & les malades ſe trouvent bien d'uſer de l'elixir de proprieté & de baume du Perou.

La toux pectorale séche & qui tourmente les malades plûtôt encore pendant la nuit que durant le jour, que l'on appelle aussi toux catharralle, produite par le vice de la lymphe & ensuite par irritation, est fort bien guérie par les volatiles, les sudorifiques & les opiates, quoy qu'elle soit accompagnée de la fiévre.

Les fleurs de benjoin, le blanc de baleine, la décoction de raves, le suc de réglisse, & d'autres drogues de même qualité sont estimées salutaires. Dans la toux séche & chronique qui menace de phtysie où la lymphe est vitiée, un excellent remede est la décoction des bois avec les raisins passes. Il en est de même de la décoction de raves contre toutes sortes de toux séche, catharrale, pectorale, ou stomachale, & je l'ay vû souvent réussir après tous les autres remedes inutilement tentez.

Le sentiment de Sydenham.

La toux épidemique.

ART. 17. Les toux sont quelquefois épidemiques, & n'épargnent presque personne; elles sont le plus souvent causées par une fiévre d'un caractere

particulier qui a précedé, comme étant la premiere maladie; c'eſt pourquoy lors que les toux ont une ſemblable complication, il faut examiner le caractere de la maladie; & quand ces toux ſont ſans fiévre, il faut les guérir, en obligeant les malades à s'abſtenir de la viande, à faire un exercice moderé, & à boire une tiſanne pectorale rafraîchiſſante; enfin quand les toux épidemiques approchent de cette toux convulſive qui attaque les enfans, elles demandent les mêmes remedes, qui ſont la ſaignée & la purgation.

ART. 18. Une toux récente qui n'a pas dégeneré en phtyſie confirmée, peut ſe guérir par la ſeule abſtinence du vin & de la viande, & par l'uſage du looch d'huile d'amendes douces, & les tablettes domeſtiques; mais lors qu'elle ne cede pas à ces premiers remedes, qu'elle eſt accompagnée de fiévre, ou qu'elle eſt une ſuite de la pleureſie ou de la peripneumonie, on auroit tort de s'en tenir aux ſimples pectoraux, il faut en venir à la ſaignée & à la purgation: Enfin ſi la toux ne cede pas à cette méthode, il faut que le malade prene dix gouttes de bau-

me du Perou dans une cueillerée de ſyrop de lierre terreſtre, trois fois dans la journée, avallant par deſſus trois drachmes de décoction amere, ſans uſer de purgatifs. Mais dans une toux longue ou dans la phtyſie, un remede qui prévaut ſur tous les autres, eſt de faire quelques courſes de cheval.

Compilation de ſentimens.

Art. 19. Si la toux eſt cauſée par un catharre, on la traite comme un catharre. *Prenez de la terre de Cachou & du ſucre penidié diſſous dans l'eau de roſes ſix drachmes, du mucilage de gomme adragant ce qu'il en faut pour former des trochiſques.* Bonnet dit que ces trochiſques tenus ſous la langue, guériſſent la toux à coup ſeur en diſſolvant la pituite tenace & viſqueuſe, & la mettant ainſi en état d'être rejettée par les crachats; c'eſt pour cela que je m'en ſers beaucoup dans toutes les maladies du poumon, & ce remede ne manque point de me réuſſir. Le baume de ſouffre aniſé & terebentiné, le looch blanc, l'infuſion d'Eſpagne, les tablettes domeſtiques, & d'autres

remedes ſemblables, conviennent à une toux récente.

De la Phtyſie pulmonaire.

Le ſentiment de Sydenham.

ART. 20. La Phtyſie pulmonaire eſt ſouvent cauſée par le froid de l'hyver; elle s'augmente peu à peu par une humeur qui ſe jette ſur les poumons, enſorte qu'ils en ſont ſans ceſſe irritez comme par une humeur de catharre, que la toux eſt non ſeulement continuelle, mais encore dans la ſuite les autres ſymptomes ſe multiplient, & la maladie devient enfin incurable. La Phtyſie pulmonaire.

ART. 21. Il faut pourtant tenter de diminuer la fluxion qui ſe fait ſur les poumons par la ſaignée, par des purgations douces, & par des remedes pectoraux appropriez aux differens états de la maladie; ſçavoir, incraſſans, attenuans, & propres à temperer la fiévre hectique avec les émulſions, le lait d'aneſſe, & d'autres de même qualité. Il faut après cela employer les déterſifs propres aux ulceres, & les balſamiques, faiſant par La cure.

exemple prendre au malade vingt gouttes de baume blanc, ce qu'il ne faut pourtant faire qu'après avoir satisfait aux évacuations générales; mais ce que le malade peut faire de mieux eſt de monter tous les jours à cheval, & celuy qui veut bien ſe livrer à cet exercice n'eſt point aſſujetti à la diete, & n'a pas beſoin de ſe priver de certaines boiſſons ou de certains alimens; l'équitation dans le traitement de cette maladie, tenant lieu de tout le reſte: Il faut ſeulement obſerver que ſi le malade eſt déja d'un âge avancé, il doit donner plus de tems à cet exercice que ne feroit un enfant ou un jeune homme; & l'on peut dire que le quinquina ne guerit pas plus certainement une fiévre intermittente, que l'équitation guérit dans un âge meur la phtyſie. Il arrive à quelques-uns de ceux qui ont été gueris par cette methode une tumeur au col qui ne reſſemble pas mal à l'écroüelle.

Les avantages de l'équitation.

Une tumeur ſurvient quelquefois au col.

ART. 22. La matiere purulente qui s'échape par la toux dans la phtyſie, étant jettée ſur les charbons ardens, rend une très mauvaiſe odeur, & va au fond quand on la jette dans un vaiſſeau plein d'eau. Les ſueurs noc-

turnes, les jouës livides, la pâleur du visage, les narines effilées, la flétrissure des tempes, la courbure des ongles, la chute des cheveux, & le flux de ventre colliquatif, sont des présages d'une mort prochaine. Le prognostic.

Entre les maladies chroniques, la phytisie fait presque périr les deux tiers des malades. » Quand le nez est « élancé, les yeux caves, les tempes « abbatuës, les oreilles froides & ser- « rées, la peau du front dure, tenduë « & déséchée, la couleur de tout le « visage tendante à verdeur, noirceur, « ou lividité, sont tous signes mortels « qui composent ce qu'on appelle la « face Hippocratique, parce qu'Hip- « pocrate en a donné la description, « qui marque la consomption de la « chaleur & de l'humide radical, & « par consequent une mort très pro- « chaine. «

Le sentiment de Morton.

ART. 23. Quelquefois la phtysie pulmonaire dépend de la mauvaise conformation de la poitrine, & cette mauvaise conformation est ou naturelle quand la poitrine est trop étroi- La connoissance de la phtysie est de ses causes.

te, le col trop long, les omoplates ſi élevées qu'elles reſſemblent à des aîles; ou bien elle eſt accidentelle, lors qu'elle eſt courbée ou torſe. Le ſigne précurſeur d'une phtyſie eſt premierement une toux ſéche, qui continuë pendant pluſieurs mois; au lieu qu'un ſimple catharre eſt humoral & ne dure pas long-tems.

Le vomiſſement ou les envies de vomir que la toux excite après le repas, eſt un ſigne très certain de la phtyſie. Un ſecond ſigne de la même maladie eſt la fiévre hectique où les malades reſſentent une chaleur brûlante aux paumes des mains, une rougeur très vive aux jouës, ſur tout après le repas. Un troiſiéme ſigne, eſt l'extenuation des parties ſolides qui ſe remarque particulierement à l'extremité des doigts, & qui cauſe la courbure des ongles; & enfin la fiévre hectique dégenerée en fiévre putride.

Les ſignes pathognomoniques.

ART. 24. Entre les ſignes pathognomoniques de la phtyſie confirmée, le premier eſt la fiévre inflammatoire des tubercules des poumons, & il faut traiter cette fiévre en leur faiſant uſer de remedes pectoraux de linimens expectorans, & employant ſur

tout la ſaignée, quoy que le malade ſoit fort extenué ; car la peripneumonie eſt accompagnée d'un poulx ſerratile : l'huile de lin eſt dans ce cas-là un remede qu'on ne peut aſſez préconiſer.

Cette fiévre inflammatoire eſt ſuivie d'une intermittente putride, qui eſt cauſée par la ſupuration des tubercules du poumon, pour avoir negligé de faire la ſaignée, ou pour n'en avoir pas fait de ſuffiſantes, ou pour d'autres raiſons : or c'eſt-là un ſigne certain de la corruption des poumons. Le quinquina ne guérit point cette ſorte de fiévre, non plus que l'antihectique de Poterius, ny aucun autre remede, à moins que l'on ne gueriſſe l'ulcere du poùmon : car elle eſt accompagnée de quelques évacuations conſiderables, ou de fontes colliquatives ; & c'eſt-là un ſecond ſigne pathognomonique, je veux dire l'expectoration d'une matiere purulente.

Le pus d'une phtyſie confirmée eſt d'une très mauvaiſe odeur, quoy qu'il ſoit épais il n'eſt pourtant pas tenace ni gluant, mais fluide & de diverſes couleurs ; par exemple, jaune, vert, mais le plus ſouvent de couleur cen-

drée. Cette maladie eſt auſſi accompagnée de ſueurs colliquatives, leſquelles étant artificiellement ſupprimées, il ſe forme des hydropiſies ou des humeurs aqueuſes dans la poitrine ou aux jambes, ou une dyſſenterie, ou une diarrhée. Le dernier ſigne univoque de la phtyſie eſt la ſalivation qui cauſe au malade une chaleur dans le goſier toute extraordinaire, des aphtes opiniâtres & incurables, qui font aſſez entendre que la mort n'eſt pas éloignée.

La cure.

ART. 25. Pour ce qui eſt de la curation, il faut débuter par la ſaignée & une purgation douce avec les pilulles ſtomachales de Rufus, la teinture ſacrée, le mercure doux, & d'autres ſemblables remedes. Les diuretiques ſont auſſi fort convenables, les cloportes vivantes & préparées, le baume de ſouffre terebentiné, les eaux minerales. Les diaphoretiques, comme ſont l'antimoine diaphoretique, la ceruſe d'antimoine, & en particulier la décoction de buis dans l'eau de chaux.

Lors que le catharre ſe trouve joint à la chaleur hectique, il faut meſler les opiates aux purgatifs; or la meilleure de toutes ces opiates ſont les pilulles de cinogloſſe ou de ſtyrax. Il

faut raſer la tête du malade & y appliquer des cauteres, & c'eſt-là en général la cure rationelle & radicale de la phtyſie pulmonaire. Tout le monde convient qu'il eſt rare que l'on gueriſſe d'une phtyſie confirmée, mais il ne faut pas pour cela abandonner abſolument les malades, parce que ſi l'on ne peut pas guerir radicalement une maladie, l'humanité veut que l'on tâche au moins de ſoulager le malade par une cure palliative.

ART. 26. Dans la diarrhée, la décoction blanche doit eſtre la boiſſon ordinaire du malade, mais l'opium eſt le ſeul remede efficace. L'électuaire contre la diarrhée eſt dans notre pratique un excellent remede, comme je l'ay ſouvent éprouvé. Pour adoucir l'acrimonie des humeurs, on fait quelquefois l'injection d'un clyſtere compoſé d'un boüillon de mouton, avec une demie once de diaſcordium. Dans ce cas là les opiates font un bon effet à cauſe du tranſport qui s'eſt fait de la matiere morbifique de la poitrine aux inteſtins. La diarrhée.

Il ne faut pourtant pas mal à propos ny ſi promptement arrêter la diarrhée, de peur de cauſer un plus

grand mal, ce que l'on préviendra en donnant au malade par intervales des potions expectorantes & lubrifiantes, & en moderant plutôt la diarrhée qu'en l'arrêtant ſubitement.

La toux. ART. 27. A peine doit-on employer l'opium pour calmer la toux & procurer du repos au malade qui eſt travaillé d'une inſomnie opiniâtre. Il faut donner ce remede avec beaucoup de précaution, en petite quantité & dans une neceſſité très preſſante, de crainte qu'il ne jette le malade dans des langueurs, dans une grande difficulté de reſpirer, & qu'il ne luy cauſe un froid aux extremitez, & qu'ainſi il n'avance ſa deſtinée à la honte du Medecin. Les loochs & les trochiſques ſont icy d'un bon uſage.

ART. 28. Les ſueurs colliquatives doivent eſtre ſupportées, à moins qu'elles ne ſoient exceſſives; mais ſi elles ſont ſi abondantes qu'elles cauſent aux malades des défaillances dangereuſes, il faut les moderer par des aſtringens & d'autres ſecours convenables. Je me ſers pour cela du julep ſuivant.

Prenez des eaux de tormentille & de plantain, de chacune quatre onces & demie

de l'eau de cannelle deux onces, de l'eau admirable une once, des perles preparées, & du corail rouge preparé, de chacun deux ſcrupules, du bol & du ſang de Dragon, de chacun une drachme & demie, la terre du Japon un ſcrupule, & du ſyrop de myrthe une once & demie, de l'eſprit de vitriol adoucy ce qu'il en faut pour donner au remede une agreable acidité; meſlez tout cela pour un julep. Le malade en prend deux onces à deux ou trois heures d'intervale, après avoir bien agité la phiole qui le contient.

Le ſentiment de Baynard.

La fiévre hectique.

» ART. 29. Si la chaleur hectique eſt violente, & ſi la phtyſie fait un « grand progrès, la diete laiteuſe con- « vient, & il faut donner au malade « le lait d'aneſſe, en cas qu'on en « puiſſe avoir, parce qu'il eſt moins « épais, au defaut duquel l'Auteur a « trouvé un ſupplément qui eſt le petit « lait ou le lait de beure, qui ſatisfait « ſelon luy à pluſieurs indications, il « rafraichit, humecte, nourrit, & pro- « duit d'autres bons effets. Et ce celebre Auteur continuë un peu plus bas d'affirmer ſur ſa propre experience, que pluſieurs malades par le continuel uſage de ce lait, ont été guéris de ces

chaleurs contre nature hectiques, auſſi bien que ceux qui étant tourmentez d'une chaleur ardente & d'une ſoif très incommode, ſembloient demander l'uſage des eaux minerales.

» Et en effet je ſuis d'autant plus » porté à croire ce qu'il avance, que » j'ay moy-même éprouvé pluſieurs » fois qu'un catharre & un enroüe- » ment opiniâtre ont été heureuſe- » ment guéris par ce remede, quoique » commun ; & j'ay certainement con- » nu en pluſieurs occaſions que ce mê- » me remede a été d'un grand ſecours » contre la fiévre hectique.

Le ſentiment d'Etmuller.

Diverſes ſortes de phtyſie.

ART. 30. On appelle phtyſiques par excellence ceux qui ſont attaquez d'un ulcere au poumon, accompagné d'une fiévre hectique ; car ceux qui ont une phtyſie renale, jecorale, meſenterique ou dépendante de quelque autre viſcere, & qui deviennent extenuez, ont cette même fiévre.

Lors que la phtyſie eſt cauſée par le vice des glandes du meſentere, les malades ont coutume d'avoir le ventre tumefié & gonflé, & d'y reſſentir une

une douleur profonde, ſourde, & plus ou moins aggravante, avec une dureté renitente répanduë çà & là, mais que l'on aperçoit encore mieux vers l'ombilic. La phtyſie eſt diverſe.

ART. 31. La toux des phtyſiques n'eſt pas d'abord une toux poulmonaire, mais ſtomachale, à laquelle enſuite à l'occaſion d'une lymphe très rare qui s'échappe de l'âpre artere & des poumons, il ſurvient une toux du poumon même. La matiere viſqueuſe que les malades crachent dans l'eau ſurnage, au lieu que le veritable pus va au fond, & la matiere graſſe des phtyſiques nage ſur l'urine.

ART. 32. Au commencement de toute ſorte de phtyſie les vomitifs ſont très efficaces, principalement ſi le mal vient du vice de l'eſtomac; les purgatifs ſont tout à fait à éviter; les ſyrops & toutes les ſucreries nuiſent plus qu'elles ne profitent. Lindanus prétend avoir guéry un domeſtique atrophié avec la décoction d'aunée, de raiſins paſſes & la régliſſe, y joignant une dixiéme partie de vin d'Eſpagne; cette décoction eſt fort nourriſſante, & le rob de raiſins paſſes eſt auſſi fort eſtimé. La cure

ART. 33. Les trois ſignes qui ſuivent ſont en quelque façon les ſignes pathognomoniques & univoques de la fiévre hectique, 1°. Une chaleur cachée dans l'interieur du malade, qui ne luy eſt preſque pas ſenſible, mais qui ſe fait ſentir plus vivement quelques heures après le repas. 2°. La conſomption & l'extenuation ſucceſſive de tout le corps du malade. 3°. La viteſſe du pouls, ſa petiteſſe, ſa fréquence, ſa foibleſſe, & par deſſus tout cela ſa dureté.

Le viſage de ces malades eſt ſouvent plus ou moins coloré, enſorte que l'on y remarque quelquefois de la pâleur, & dans un autre tems un rouge aſſez floriſſant : Les malades ſont beaucoup incommodez de ſueurs pendant la nuit, aſſez ſouvent auſſi les cheveux leur tombent : ils ont des laſſitudes générales, & de fréquentes défaillances ; ils dorment peu le matin, & ils ſe plaignent de reſſentir interieurement une ardeur brûlante.

Le commencement de la fiévre hectique eſt difficile à connoître, mais aſſez facile à guérir ; c'eſt tout le contraire quand la fiévre eſt confirmée. Dans l'état de la maladie, on voit

étenduë ſur l'urine des malades une eſpece de peau huileuſe ſemblable aux toiles des araignées.

Il y a dans le Saturne une certaine vertu cachée contraire à la fiévre hectique, & très propre à guérir les ulcerations & les corruptions des viſceres. On eſtime auſſi l'antimoine diaphoretique, l'antihectique de Poterius; & la décoction des bois, au deſſus des autres remedes, pour adoucir l'acrimonie de la lymphe, & le blanc de baleine a la même qualité.

Pour déterger l'ulcere des poumons, & pour enlever ſa ſorditie trop adherante, les remedes où entre le tabac ſont très bons, parce qu'outre la vertu qu'ils ont d'aider l'expectoration, ils ont encore pour cela une qualité vulneraire très convenable.

La boiſſon ordinaire des phtyſiques, ſuivant le conſeil de Vanhelmont, doit être empreinte de la fumée du ſouffre; & même la fumée du ſouffre attirée par la bouche avec d'autres ingrediens, eſt un remede ſingulier experimenté par un Medecin Irlandois, par lequel il a guéry quelques phtyſiques deſperez, ainſi qu'il eſt rapporté par Boyle.

Le ſentiment de Willis.

Des vertus du gazon brûlé au lieu de bois.

ART. 34. C'eſt une obſervation commune dans tous les pays, ou comme en Angleterre & en Hollande l'on brûle du gazon, qui fournit une fumée ſulphureuſe ; que l'on y eſt moins ſujet à la phtyſie, & même ces ſortes de régions ſont ſalutaires aux phtyſiques, qui y gueriſſent quand ils y font un long ſejour : auſſi le parfum de ſouffre & d'arſenic, qui eſt rempli de beaucoup de ſouffre, quoy que ce ſoit un extrême remede, eſt très efficace pour guerir les ulceres du poumon les plus déplorez. Je n'ay pas trouvé un plus excellent remede contre toute ſorte de toux, pourvû qu'il n'y ait point de fiévre, que la teinture de ſouffre ſans empyreume dont on donne aux malades depuis ſix gouttes juſqu'à dix matin & ſoir dans une cueillerée de quelque ſyrop pectoral.

Le ſentiment de Sylvius.

L'éloge du baume de ſoufre anisé.

ART. 35. Je n'ay pas juſqu'à preſent trouvé aucun medicament interieur ou topique qui ait plus promtement

& plus ſurement mondifié & même conſolidé les ulceres récens que le baume de ſoufre ; & je préfere à toutes les autres préparations de ce baume celle où il ſe trouve préparé avec l'huile d'anis, pourvû qu'il ſoit préparé lentement, parce qu'il en ſera plus agreable ; car ſans cela il ſent l'empyreume, & il eſt plus âcre.

Au ſurplus, il rend le pus plus ſubtil & plus fluide, ce qui avance & facilite beaucoup ſon excretion : & pour la conſolidation de l'ulcere mondifié, on a coutume de faire un grand cas des roſes rouges & de leurs conſerves ; & je prefere aux autres remedes la décoction de roſes rouges avec une forte expreſſion, adoucie avec un peu de ſucre.

Compilation de Sentimens.

ART. 36. La phtyſie arrive principalement depuis l'âge de dix-huit ans juſqu'à trente-cinq, ſi l'on en croit Hippocrate en ſes Aphoriſmes. Elle peut arriver en d'autres tems ; mais dans cet intervale elle eſt beaucoup plus dangereuſe. En quel tems la phtyſie.

ART. 37. La phtyſie eſt une maladie

La phtyſie eſt un mal contagieux.

contagieuſe, par les linges, par les habits, par les lits; & Bonnet nous aſſure par mille exemples que cette maladie s'eſt communiquée par ces moyens. Il eſt vray qu'il y a quelques exemples de cette communication, mais cet Auteur me pardonnera ſi je dis que ces exemples ſont très rares.

L'uſage du mercure doux.

ART. 38. Tant que la phtyſie eſt dans ſon premier degré, & qu'il eſt probable que le ſang n'eſt pas extravaſé, & qu'il n'y a pas d'ulcere, il faut avant l'uſage de la décoction des bois, & dans le tems que l'on uſe des purgatifs, ſe ſervir du Mercure doux, non pas, à la verité, dans le même jour dont on uſe des purgatifs, mais à quelques jours de diſtance. C'eſt l'avis de Pitcarne.

Les acides peuvent convenir dans la phtyſie.

ART. 39. J'oſe conſtamment aſſurer contre le ſentiment preſque de tous ceux qui ont écrit de la pratique Medecinale, que je me ſuis heureuſement ſervi des acides temperez dans la cure de la phtyſie. Cecy eſt le ſentiment de Barbette, & il s'accorde à cet égard avec Colebatch.

Doute ſur l'uſage de l'élaterium.

ART. 40. Liſter traitant l'hydropiſie page 20. demande ſi la toux violente ayant coutume d'être appaiſée

dans l'hydropiſie par l'uſage de l'extrait du concombre ſauvage, ce remede produiroit un bon effet en le donnant en petite doſe dans la phtyſie ?

ART. 41. C'eſt au Lecteur à examiner luy-même les vertus & l'uſage des remedes ſuivans, qui ſont l'antihectique de Poterius, le baume de ſoufre aniſé, le nitre ſaturniſé, le ſyrop de peto, le ſucre de Saturne, l'eau balſamique, l'eau ſcorbutique de limaçons, l'eau de limaçons pectorale, la décoction phtyſique, l'expreſſion ſimple de cloportes, le boüillon de coq, le boüillon d'écreviſſes, le boüillon conſommé, la leſſive de chaux, le looch de myrthe. Differens remedes.

Dans le premier état de la phtyſie, Fuller propoſe comme un remede très excellent la teinture antiphtyſique. La décoction de fleurs de grande paſquerete eſt regardée de pluſieurs comme ſpecifique contre la phtyſie. La décoction phtyſique & le liniment anodin paſſent encore pour de bons remedes.

De la Phtyſie des nerfs.

Le ſentiment de Morton.

ART. 42. La phtyſie des nerfs eſt La phtyſie des nerfs.

une conſomption tabide de tout le corps, ſans fiévre, ſans toux ni difficulté de reſpirer conſiderable, avec dégoût indigeſtion & grande foibleſſe, les chairs muſculeuſes étant fonduës & conſumées; cette maladie arrive quelquefois à nos compatriotes comme il eſt arrivé les dernieres années, & la raiſon en eſt toute évidente, c'eſt pour trop uſer des liqueurs ſpiritueuſes. Elle arrive encore plus ſouvent à ceux qui reviennent chez nous des Indes Occidentales.

Toute l'habitude du corps paroît d'abord oedemateuſe, & ſe gonfle étant aroſée d'un chyle deſtitué d'eſprits, leur viſage eſt paſle, leur eſtomac repugne à toutes ſortes d'alimens, à l'exception des liquides. Ils rendent peu d'urine, qui eſt le plus ſouvent rouge, quelquefois pourtant paſle & abondante, comme il arrive aux autres affections des nerfs; il n'y a ny fiévre ny difficulté de reſpirer, ſi ce n'eſt dans le dernier état de la maladie. Il eſt certain que le genre nerveux eſt affecté dans cette eſpece de phtyſie, mais l'eſtomac y eſt premierement attaqué.

Ses cauſes primitives.

ART. 43. Les cauſes primitives de

cette phtyſie ſont pour l'ordinaire les violentes paſſions de l'ame, l'uſage trop fréquent & trop abondant des liqueurs ſpiritueuſes, le mauvais air, & generalement tout ce qui peut produire des cruditez, les affections hypochondriaques, & le ſcorbut.

ART. 44. C'eſt une vraie maladie chronique, très difficile à guerir, & à moins qu'on ne s'y applique dès ſon commencement, elle ſe termine ordinairement par une hydropiſie incurable. Elle eſt difficile à guerir.

ART. 45. Pour ce qui eſt de ſa curation, il faut mettre en uſage les ſtomachiques interieurs & exterieurs, les chalybez, les antiſcorbutiques, les céphaliques, & les amers. Il faut purger avec les eſpeces d'hiere dans les eaux de rhüe, de ceriſes noires, de pivoine compoſée. On applique exterieurement l'emplâtre ſtomachal magiſtral avec quelques gouttes d'huile de cannelle & d'abſinthe ſur la région de l'eſtomac. On ſe ſert en eſté des eaux minerales chalybées; entre les préparations d'acier, l'extrait de mynſicht eſt préferable. La cure.

ART. 46. La maladie que Willis appelle atrophie ſcorbutique, a beau- L'atrophie ſcorbutique.

coup de rapport à l'eſpece de phtyſie dont nous parlons.

Les paſſions cauſes de la phtyſie.

» ART. 47. La triſteſſe qui eſt une » douleur de l'ame, la trop grande » application au travail, qui eſt pour » elle une fatigue, ſont les cauſes les » plus ordinaires de la phtyſie; mais de » toutes les paſſions qui me ſont juſ- »qu'à preſent connuës, rien n'épuiſe » ſi promtement tout le corps qu'un » amour inſenſé, quand on en eſt une » fois frapé, & qu'on ne s'en deſabuſe » pas.

Les autres eſpeces de Phtyſies, produites par d'autres maladies, ou qui en dépendent en quelque maniere.

Le ſentiment de Morton.

La phtyſie cauſée par l'hemorragie.

ART. 48. La phtyſie que produit l'hémorragie après ſa ſuppreſſion, demande que le malade vive de boüillons, de gelées, & d'autres alimens capables de fournir un bon ſuc. L'uſage du lait eſt fort convenable; le malade tombe le plus ſouvent dans une fiévre hectique, qu'il faut tâcher de détruire par le quinquina, pour em-

pêcher, s'il eſt poſſible, qu'elle ne dégenere dans une phtyſie pulmonaire incurable.

ART. 49. La phtyſie qui ſuccede à la gonorrhée ou aux fleurs blanches quand elle eſt confirmée, eſt abſolument incurable; quand elle eſt récente, il faut d'abord arrêter le flux, & nourir le malade avec des alimens de bon ſuc, & pour éteindre la chaleur hectique, s'il y en a. L'uſage du lait & l'eau chalybée ſont des remedes très convenables.

ART. 50. Pour guérir la phtyſie qui ſuccede aux apoſtemes & aux ulceres, il faut commencer par guérir l'ulcere, au moyen des remedes interieurs & exterieurs. La boiſſon ordinaire du malade ſera la potion ſuivante. *Prenez de la racine de ſarſepareille coupée comme il faut, ſix onces, des raiſins de Corinthe une demie livre : faites infuſer ces ingrediens dans douze pintes d'eau de fontaine, & les faites boüillir juſqu'à conſomption de la moitié, éteignez y enſuite une demie livre de chaux vive purifiée par réſidence, & la gardez pour l'uſage.*

La phtyſie qui ſuccede aux tumeurs & aux ulceres.

En cas que l'habitude du corps ne ſoit pas toute hectique, il faut uſer des purgatifs mercuriels pour avancer

la cure de l'ulcere ; & l'on peut même pour mieux réuſſir, exciter une legere ſalivation. Il faut auſſi uſer des balſamiques tels que ſont le ſyrop balſamique, les baumes Lucatelli & de Tolut. Il faut avoir grand ſoin d'empêcher la phtyſie pulmonaire, c'eſt pourquoy l'ulcere étant guéry, il faut appliquer des cauteres, & continuer l'uſage des balſamiques de la diete laiteuſe, des eaux minerales, & d'autres ſemblables remedes.

La phtyſie des enfans à la mamelle.

ART. 51. Les ſignes qui précedent la phtyſie des enfans à la mamelle ſont, 1°. La diminution de l'appetit. 2°. La langueur des eſprits, & une grande foibleſſe. 3°. L'oppreſſion des hypochondres. Il faut alors au plûtôt ſevrer l'enfant, & mettre la nourrice au lait.

La phtyſie qui ſurvient à la diarrhée, &c.

ART. 52. La phtyſie qui ſurvient à la diarrhée ou à la dyſſenterie, au diabete, à la ſalivation, à l'hydropiſie & aux ſueurs exceſſives, n'a rien de particulier pour ſa curation, & faut s'en tenir à la cure generale de la phtyſie.

La phtyſie ſcrophulaire.

ART. 53. Les ſignes diagnoſtics de la phtyſie ſcrophulaire ſont le plus ſouvent des tumeurs ſcrophuleuſes &

eruës qui ſe forment à la ſurface du corps, les ophtalmies, les galles, & d'autres éruptions qui précedent ou accompagnent les affections ſcrophuleuſes.

ART. 54. Il faut éviter la diete du lait, parce qu'elle cauſe des obſtructions. Les racines de ſcrophulaire & de filipendule, les cloportes, & toutes les drogues pulmonaires & balſamiques ſont très ſalutaires. Il faut uſer très rarement de l'opium.

Scultet a obſervé que le meſentere « eſt toûjours le premier attaqué dans « cette maladie, & qu'il eſt ſouvent « atteint de tumeurs ſcrophuleuſes; les « parties exterieures étant encore ſaines; dans ce cas là il eſt difficile de « connoître la maladie, & l'on n'en « peut juger que par conjecture, & « dans le tems même qu'elle avoit mis « le malade dans un très grand péril. « L'emplâtre de ſavon appliqué ſur « tout le ventre, eſt un bon remede. «

ART. 55. La décoction de feüilles de tuſſilage, eſt un remede ſingulier pour la cure de cette maladie, même lors que les malades ſemblent eſtre dans un état déploré. C'eſt Fuller qui propoſe ce remede dans ſa Medecine Gymnaſtique.

La phtyſie ſcorbutique.

ART. 56. Les principaux ſignes de la phtyſie ſcorbutique ſont l'éruption des taches répanduës ſur toute la peau; le crachement preſque continuel d'un pus viſqueux & ſalé que fourniſſent les glandes jugulaires, ſur tout au matin, & l'ulceration & l'extenuation des mâchoires.

La cure.

ART. 57. Les remedes pectoraux inciſifs, joints aux antiſcorbutiques, ſont d'un bon uſage, tels que ſont les ſommitez de pin, la racine d'oſeille, les pilulles balſamiques, les remedes chalybez, les eaux minerales. Il faut s'abſtenir de l'opium, auſſi bien que du lait & de la trop grande fumigation.

La phtyſie aſthmatique.

ART. 58. Les ſignes diagnoſtics de la phtyſie aſtmatique ſont la courte-haleine, la difficulté de reſpirer. Cette phtyſie eſt une maladie chronique que l'on appelle auſſi la phtyſie de la vieilleſſe.

La cure.

ART. 59. Il faut dans la cure de cette ſorte de phtyſie s'abſtenir des incraſſans, les expectorans inciſifs ſont plus convenables, comme par exemple les ſyrops d'ériſimum & des cinq racines, les cloportes, nos pilulles balſamiques; dans l'accès la ſaignée peut

convenir, l'oximel ſcillitique & l'eau de cannelle, parties égales.

ART. 60. La phtyſie qui ſurvient à l'affection hypochondriaque ou hyſterique, eſt diſtinguée des autres par les ſymptomes qui ſont propres à ces maladies. La phtyſie hypochondriaque.

ART. 61. La cure de la phtyſie hypochondriaque, eſt preſque la même qui convient à la phtyſie ſcorbutique, les volatiles & les chalybez ſont les remedes les plus efficaces. La cure.

Le ſentiment d'Harvée.

ART. 62. Dans la phtyſie qui ſuccede au crachement de ſang, pour lors le ſang rejetté par les poumons ſans douleur, ſe vuide par la toux, & s'il ſe rompt une veine dans ce viſcere, la premiere éruption en fournit une grande quantité, & moins dans la ſuite. Au commencement il paroît ſubtil, beau & brillant, avec une écume jaunâtre, bien-tôt après il paroît plus paſle & plus aqueux, avec de petites bulles; & enfin on le rend meſlé de pus. Celuy qui s'échape par tranſudation eſt plus diſſous & moins abon- La phtyſie qui ſurvient à l'hæmoptiſie.

dant, & meſlé avec une humeur ſéreuſe ou purulente.

Le ſentiment d'Etmuller.

De l'hæmoptiſie. ART. 63. L'hæmophtyſie eſt declarée quand le ſang eſt rejetté des poumons par la toux, & quelquefois même, mais rarement, ſans la toux; le ſang que l'on rejette eſt ou ſubtil ou grumelé; il ſort facilement ou avec peine ſans douleur. Lors que le ſang vient immediatement des poumons, il entraîne après ſoy fort ſouvent une vomique, un empyeme, ou la peripneumonie, & conſequemment la phtyſie.

La cure. ART. 64. La ſaignée convient à l'hæmophtyſie, mais il faut s'abſtenir de la purgation; les diuretiques & les diaphoretiques conviennent, & les opiates ſont d'un très grand ſecours. En particulier la ſemence de Juſquiame eſt un noble ſpécifique recommandé par les anciens & par les modernes; il faut pourtant prendre garde à ne le pas donner en trop forte doſe, & il eſt plus ſeur de le prendre à pluſieurs fois, parce qu'une trop forte doſe peut cauſer la manie.

Il faut avoir égard à l'acrimonie

du ſang dans la cure de cette maladie, après cela les enſeignemens qui ont été donnez dans le Chapitre de l'hémorragie ont icy lieu. Le lierre terreſtre produit des effets merveilleux, auſſi bien que le ſuc d'ortie, le cachou, les trochiſques de karabé, l'huile de lin pris par petites cueillerées eſt très efficace, l'huile de vitriol, le ſuc de coins, la décoction d'orge avec les petits raiſins paſſes, ſont auſſi d'un bon uſage.

ART. 65. L'hæmophtyſie eſt ou accidentelle ou habituelle; la derniere « eſt un ſigne de phtyſie, le quinquina « la guérit très bien & très ſeurement, « & les aſtringens l'arrêtent comme « le bol d'Armenie, le ſang dragon, « la pierre hématite, & d'autres ſemblables. Morton propoſe tous ces « remedes. « Diviſion de l'hæmoptyſie.

ART. 66. *Addition.* L'électuaire de Boyle, l'électuaire de quinquina aſtringent, l'électuaire ſtyptique, l'émulſion ſtyptique, la potion Japonoiſe, le looch du Japon, la poudre hæmoptoique, le ſtyptique Royal, le ſyrop de Boyle, le ſuc d'ortie & de menthe, mais ſur tout le lierre terreſtre.

Differens remedes.

Dans l'hæmophtyſie accidentelle deſeſperée, après avoir inutilement tenté les autres remedes, je dis la même choſe des autres eſpeces d'hémorragie, il eſt rare que le Medecin ſoit fruſtré de ſon attente, en ſe ſervant du remede ſuivant. *Prenez de l'eau de plantin & du vin rouge aſtringent, de chacun une chopine, du ſyrop de pavot champêtre deux onces, de l'huile de vitriol autant que la langue en peut ſupporter l'aſtriction. Le parfum avec la chaux & le vinaigre fait auſſi très bien quand l'hémorragie eſt rebelle.*

Le ſentiment de Morton.

La Phtyſie cauſée par le chloroſis.

ART. 67. Dans la phtyſie cauſée par le chloroſis ou par l'obſtruction des meſtruës, il ne faut uſer des medicamens chalybez que dans le commencement, parce qu'ils augmentent la chaleur hectique, & donnent au ſang beaucoup d'agitation; mais il faut plûtôt uſer des remedes apropriez au poumon.

La phtyſie pleuretique.

ART. 68. La phtyſie qui ſurvient à la pleureſie & à la peripneumonie ayant été maltraitée, demande des juleps temperans & expectorans; la ſaignée, les eaux minerales; & s'il ſe

fait un empyeme, il faut faire la paracentele. La décoction de salsepareille, le sel de succin, les diuretiques & d'autres remedes de même vertu. La premiere histoire rapportée par cet Auteur d'un malade attaqué de la phtysie dont nous parlons, est curieuse & très remarquable.

ART. 69. La phtysie causée par l'ictericie, ne peut estre guerie qu'après la guérison de la premiere maladie. Ainsi il faut commencer son traitement par l'usage des anti-icteriques. La phtysie ictérique.

De la vomique pulmonaire.

Le sentiment de Willis.

ART. 70. Il n'est pas souvent parlé dans les Auteurs de la vomique pulmonaire. Le poumon se trouve souvent affecté de cette maladie, sans que la fiévre ait précedé, & même sans que le malade ait été beaucoup fatigué de la toux, & qu'il ait rendu de mauvais crachats; cet abscès se forme tacitement, & pour ainsi dire, à la dérobée dans les poumons, & il arrive aussi quelquefois qu'il ne se montre que dans le tems même qu'il enleve le malade. La vomique du poumon.

Ce mal, dit Tulpius, eſt ſi caché dans ſon commencement, qu'il ne donne de luy aucun indice que par une petite toux qui eſt d'abord ſéche, puis humide, laquelle continuant durant quelque tems, le malade reſpire avec peine, ſes forces diminuent, & tout le corps s'amaigrit peu à peu, pendant que l'on n'aperçoit aucune trace de ſang dans les crachats, & ſi cet abcès créve ſubitement, c'eſt fait du malade.

C'eſt là ce qui arrive quelquefois; mais j'ay pourtant vû pluſieurs de ces malades auxquels cette vomique s'étant peu à peu formée dans le viſcere, & s'étant ouverte après avoir acquis ſa maturité, rejetter enſuite du pus en quantité par les crachats, & ces crachats purulans ayant continué pendant pluſieurs ſemaines, & même durant pluſieurs mois tous les jours avec abondance, ces malades devenus à la fin très foibles & comme phtyſiques, n'avoir pas enfin laiſſé l'ulcere ayant été détergé par le ſecours des remedes, de ſe rétablir dans une ſanté parfaite.

Le pus que fournit cet abcès du poumon eſt d'ordinaire très puant,

& c'eſt en cela qu'il differe des crachats que rendent les malades dans la peripneumonie & dans la phtyſie. Au ſurplus les cauſes éloignées de cette maladie ſont fort obſcures, & l'on n'a point de ſignes pathognomoniques & univoques pour la connoître, & qui puiſſent donner lieu d'en faire un prognoſtic, avant qu'elle ſe produiſe par un coup fatal.

ART. 71. Après la ruption de l'abcès la maniere de proceder dans ſon traitement eſt preſque la même que l'on obſerve après l'ouverture de l'empyeme, ou dans le commencement de la phtyſie; pour lors le lait d'âneſſe produit un bon effet. J'ay pareillement obſervé qu'un cautere appliqué du même côté, a été très efficace. L'Auteur allegue à ce ſujet quelques hiſtoires page 205. ſur leſquelles on peut le conſulter. la cure.

Le ſentiment de Baglivi.

ART. 72. Ceux qui ſont attaquez d'un tubercule au poumon, & qui joüiſſent d'ailleurs d'une bonne ſanté, commencent d'abord d'avoir de la peine à reſpirer; ils reſpirent ſans

bruit, & ne rendent rien par les crachats, mais ils ſentent dans la poitrine une douleur continuelle, & ne peuvent ſe coucher ſur le côté douloureux : ils ont une toux ſeche, les joüës rouges ; il ſurvient une petite fiévre, & l'abcès tendant à ſupuration, les ſymptomes de la ſupuration ſe manifeſtent ; il y a pourtant deux accidens qui ſont des ſignes pathognomoniques & eſſentiels du commencement d'un tubercule crud, qui ſont la douleur de la toux, & une foible douleur d'un côté ou d'autre ; & tant que le tubercule eſt crud, le malade reſſent une douleur legere & une toux ſéche.

Ceux qui ont un tubercule dans le poumon, meurent très ſouvent ſubitement, parce que le tubercule étant ſupuré, le pus fait une irruption ſubite dans l'âpre artere qui ſuffoque le malade : c'eſt pourquoy plus le tubercule eſt éloigné de l'âpre artere & du centre du poumon, & moins les malades ſont expoſez à la ſuffocation ; car le pus s'épanche alors dans la cavité de la poitrine, & peut trouver ſon iſſuë par les urines.

Le ſentiment d'Etmuller.

ART. 73. La vomique des poulmons, & la phtyſie different au moins en ce que la vomique eſt un ulcere des poulmons fermé ou un abcès : & la phtyſie eſt un ulcere ſordide cauſé par un abcès ouvert : car le pus d'une vomique eſt quelquefois loüable, & reſte long-tems enfermé dans ſes membranes ſans s'épancher dans les poulmons, & même ſans cauſer la toux ; mais Hippocrate nous avertit dans ſes Aphoriſmes que la ruption intérieure d'un tubercule cauſe la foibleſſe le vomiſſement, la défaillance, & ſouvent la mort du malade. *La difference entre la vomique & la phtyſie.*

De l'Aſthme.

Le ſentiment de Floyer.

ART. 73. L'aſthme eſt une difficulté de reſpirer très fatiguante avec l'élevation des omoplates & ſifflement, cauſée par la compreſſion, le reſſerement & l'obſtruction des vaiſſeaux du poulmon. L'aſthme eſt ou continuel ou periodique. L'aſthme conti- *La définition de l'Aſthme.*

nuel, dépend de la compreſſion des veines, des vaiſſeaux bronchiaux, des veſicules pulmonaires & des nerfs; 1°. A cauſe d'une hydropiſie de poitrine, 2°. A l'occaſion d'un empyeme, d'un phlegmon, d'un abcès, d'un tubercule; 3°. Lorſqu'il ſe trouve un polype dans les vaiſſeaux ſanguins, ou des coagulations du ſang même, des varices, une grande plethore, des obſtructions, des menſtrües, des hemorroïdes, des cauteres, des ulceres, des galles, ou d'autres évacuations ſupprimées; 4°. Des pierres engendrées dans l'âpre artere; 5°. Un embonpoint exceſſif; 6°. Le gonflement du Thymus ou la Gibboſité; 7°. L'adhérens des poulmons; 8°. La trop grande tenſion des poulmons par la courſe ou par les cris; 9°. L'hydropiſie intérieure de quelque viſcere particulier; 10°. Le gonflement de l'eſtomac, ou de l'inteſtin colon; 11°. Les arres d'apoplexie, de vertige, de l'éthargie, l'extravaſion d'une ſéroſité qui opprime les nerfs; 12°. Des tumeurs flatueuſes aux poulmons comme il arrive aux chevaux qui battent des flancs.

Les cauſes de l'aſthme continuel.

ART. 75. L'aſthme periodique dépend

pend de la compreſſion des vaiſſeaux & des veſicules brochiales par un ſouffle flatueux, & il ſuccede ordinairement aux maladies ſuivantes ; 1°. Aux fiévres intermittentes, aux petites Véroles, aux peripneumonies ; 2°. Au catharre ; 3°. Aux affections hiſteriques ; 4°. Aux fiévres éphémeres, à cauſe de ſix choſes non-naturelles, & ſur-tout à cauſe des changemens de l'air qui ſe font ſubitement ; 5°. Par des cacochymies gluantes & flatueuſes engendrées dans l'eſtomac où elles cauſent des gonflemens qui paſſent bien-tôt juſqu'aux veſicules du poulmon ; & c'eſt-là ce qu'on appelle un vrai aſthme flatueux periodique.

Les cauſes de l'Aſthme periodique.

ART. 76. Il faut obſerver que les redoublemens d'un aſthme continuel ſont très fréquens, à cauſe des trop grands mouvemens introduits dans le corps, ou par les fautes que l'on commet dans le régime, ou qui reviennent la nuit ; mais ces retours ne ſont pas ſi réguliers que dans l'aſthme periodique, où les accès reviennent de dix jours en dix jours.

Les accès de l'aſthme periodique ſont réguliers, & non ceux de l'aſthme continuel.

Environ les deux ou trois heures après midi les aſthmatiques ont coûtume de ſentir un reſſerement ou un

gonflement au tour de la foſſette du cœur, ou de l'orifice de l'eſtomac, qui eſt pour lors tendu par les vents, & qui rend en ce tems-là quantité de rots inſipides; & ce premier gonflement eſt une marque de la proximité de l'accès, l'effervéſcence du ſang ſuccede bien-tôt après, & la raréfaction des eſprits dans les nerfs & dans les membranes du poumon ſe manifeſte inceſſamment; car on les ſent roides & gonflez.

ART. 77. A une ou deux heures du matin l'accès vient inſenſiblement, la reſpiration devient lente & bien-tôt après ſerrée: ſi l'accès doit être court, comme de deux ou trois heures, & que le malade ſorte de ſon lit, la difficulté de reſpirer paſſe bien-tôt, & le malade rend des crachats cruds & gluans ſemblables à du blanc d'œuf, ou à la diſſolution de la gomme adragant, auſſi-bien dans l'aſthme humide, que dans l'aſthme hiſterique ſec, ou convulſif, & cette matiere eſt variée par des lignes ou des filamens noirs.

Mais ſi l'accès doit être plus long, par exemple, de deux ou trois jours, ils ne crachent que très peu, ou point

du tout dans les premiers jours ; mais au trois & quatriéme jour ils rendent par les crachats une matiere purulente plus cuite & moins gluante, d'une couleur tirant tantôt ſur le blanc, ſur le verd, le jaune, & dans une maladie inveterée d'une ſaveur douçâtre, comme celle du ſang, de la réglisſe, ou d'une ſaveur putride ſalée, ou acide, & ſouvent avec des filamens ſanglants. Dans l'eſpace de deux, trois, quatre & cinq jours l'accès ſe termine entierement, après quoi le malade crache très peu ou point du tout juſqu'à un nouvel accès.

La deſcription de l'accès.

ART. 78. Les accès d'aſthme ſont plus long en Eté qu'en Hyver. J'en ay moi-même ſoûtenu 20. accès en Eté, & ſeulement 16. en Hyver, & ils ſont toûjours plus violens au mois d'Août, & plus ils ſont longs, plus ils laiſſent de longs intervales ; & les plus courts en laiſſent moins. J'ai éprouvé à mon égard tout le contraire ; mes plus courts intervales ont été deux, trois, quatre, cinq, ſix & ſept jours ; les plus longs ont été huit, neuf, dix & quatorze jours ; la chaleur du lit augmente la maladie ; l'extrême froid eſt ſuportable aux malades ; & ne leur fait pas beaucoup d'impreſſion.

Ils rendent dans l'accès beaucoup d'urine, mais sur la fin elle devient rouge, & laisse un sédiment grossier. La diete la plus éxacte est au commencement de l'accès la plus salutaire; parce qu'un regime éxact fournit moins de chile aux poumons, & la matiere purulente en est plûtôt cuite & évacuée; il faut par conséquent que le malade s'abstienne de la viande. Voyez au surplus l'Auteur sur le régime que doivent observer ces malades,

Diverses observations sur l'accès.

ART. 79. L'on doit sur-tout se proposer une indication dans la cure de cette maladie; c'est à sçavoir de temperer l'effervescence du sang, parce que c'est une espece de catharre; il y faut employer des remedes incisifs, mais peu échauffans. La saignée toutes les fois qu'elle est réiterée ne sert qu'à donner un soulagement passager, mais elle est trop pernicieuse aux vieillards, parce qu'elle les mene vers la cachexie, & vers la leucophlegmatie.

Divers remedes aprouvez par l'Auteur.

ART. 80. Le vinaigre scillitique est recommandé par Galien pour toutes les humeurs flatueuses, il aiguise le sentiment, il facilite la respiration, il aide la coction; il ouvre le ventre, il excite l'urine, il dissipe des vents, &

il fait ſur-tout de merveilleux effets contre l'aſthme. Le ſecond remede contre cette fâcheuſe maladie eſt le ſyrop aſthmatique qui ſuit, dont il faut donner matin & ſoir une cueillerée à la fin de l'accès.

Prenez des ſyrops d'éryſimum, de marube, & balſamique, de chacun deux onces, du vinaigre ſcyllitique, & de l'eau de trione, de chacun une once, du baume du Perou, une demie drachme, meſlez le tout pour l'uſage.

On eſtime auſſi le Quinquina très propre à prévenir l'accès, une boiſſon convenable buë largement, eſt l'eau ſimple avec du pain rôti, y ajoûtant un peu de nitre & de ſel armoniac, & en ſe couchant deux drachmes de vinaigre ſcillitique, m'ont fait très ſouvent manquer l'accès; & notre oximel avec la racine de zédoaire & d'autres ingrediens me l'a reculé de pluſieurs mois. Les ſomniferes pour moderer l'inflammation dans l'aſthme convulſif ſont très efficaces, ſelon Riviere & pluſieurs Modernes, entre leſquels le célebre Gibbons tient un rang conſidérable.

J'ai uſé fréquemment de la potion ſuivante. *Prenez de l'eau de pavot, trois*

onces, du criſtal mineral, une demie drachme, du ſyrop de pavot, ſix drachmes, mêlez le tout enſemble pour une potion. Dans le cours de l'accès, tous les remedes chauds ſont pernicieux; les doux acides ſont plus ſalutaires, comme ſont les oranges, les limons, les citrons, les fruits de l'épine-vinette, le vinaigre, l'huile de ſouffre tirée par la campane, & d'autres ſemblables.

Prenez de la conſerve d'oſeille, de cynorrhodon, & du rob de berberis, de chacun une once, de la crême de tartre, ou plûtôt du tartre vitriolé, trois drachmes, du ſyrop de limons ce qu'il en faut pour former un électuaire. Pour les pauvres de la piquette parfumée, avec le ſouffre, eſt un très bon remede. J'ai donné pluſieurs fois avec ſuccès les remedes mercuriels, mais c'étoit à des lépreux. Il faut voir l'Auteur ſur les vertus du vinaigre.

Le ſentiment de Willis.

L'aſthme convulſif.

ART. 81. J'ai obſervé de violens accès d'aſthme, ſans aucune apparence que les poumons y fuſſent intereſſez; ce qui me fait croire que cette maladie eſt quelquefois purement convulſive: car l'accès étant fini, & même

avant qu'il commence, la reſpiration eſt libre, égale, & ſe fait avec aſſez de facilité, il n'y a point de toux, & il ne paroît aucune marque d'une mauvaiſe diſpoſition aux poumons ; & pour le prouver, l'Auteur allegue differentes Hiſtoires & Obſervations.

Pour guérir cette ſorte d'aſthme, il eſt plus à propos de mettre en uſage les anti-ſpaſmodiqurs que les médicamens béchiques & pneumoniques ; les cloportes produiſent dans ce cas-là de trés bons effets.

ART. 82. Il eſt trés difficile de guérir un aſthme inveteré, ou bien à peine guérit-il jamais. Il peut pourtant tirer beaucoup de ſoulagement des remedes ; quand il fait un fâcheux progrés, il menace de phtyſie ou d'hydropiſie, de quelque affection ſoporeuſe ou convulſive. Hors de l'accés il faut joindre les pectoraux aux anti-ſpaſmodiques. On vante fort l'eſprit de gomme ammoniac diſtillé avec le ſel armoniac, dont la doſe eſt de 15 à 20 grains ; la teinture de ſouffre, & d'autres remedes de même qualité, mais la vertu de l'eſprit de gomme ammoniac eſt ſur-tout exalté. Le prognoſtic & la cure.

Le ſentiment d'Etmuller.

L'aſthme humide & ſec.

ART. 83. Il y a dans toute ſorte d'aſthme une reſpiration fréquente, laborieuſe & difficile avec conſtriction aux parties précordiales: la toux s'y joint le plus ſouvent, qui eſt tantôt frequente & fatigante, & quelquefois avec ronflement, & quelquefois ſans ronflement, les malades ne laiſſent pas d'être fortement oppreſſez.

On le diviſe en aſthme ſec ou humide, ou bien en manifeſte ou occulte, l'aſthme humide eſt accompagné du crachement d'une matiere purulente; l'aſthme ſec eſt purement convulſif: mais quelquefois ces ſortes d'aſthmatiques rendent à la fin de l'accés quelques mucoſitez en petite quantité, qui ne ſont pas la cauſe de la maladie, ce ſont des humeurs qui par les efforts de la toux, s'amaſſent au fond de la gorge & du larinx, & qui s'évacuent lors que l'accés finit.

La cauſe materielle de l'aſthme humide, eſt ou une viſcoſité verdâtre qui s'amaſſe dans les poumons, ou le pus d'une vomique, l'empyeme, la phtyſie, ou quelqu'obſtruction ſem-

blable, ou une ſéroſité qui fait irruption ſur les poumons, ou le ſang embarraſſé dans ſon mouvment, ou enfin une cachexie cauſée dans l'eſtomac, & les premieres voyes par des humeurs cruës & indigeſtes.

ART. 84. Il faut bien prendre garde ſi l'aſthme que l'on doit traiter eſt la premiere maladie, ou la ſuite d'une autre qui a précedé; ſi c'eſt une ſeconde maladie, il faut d'abord avoir égard à la maladie dont il dépend. Pour l'aſthme humide, les meilleurs remedes ſont les vomitifs, & l'on ne doit pas appréhender que les efforts du vomiſſement mettent les malades en danger de ſuffocation; ces remedes ſoulagent puiſſamment l'oppreſſion. *La curé.*

Dans l'aſthme ſec, lors que les malades ſont hors de l'accès, les purgatifs ſont employez avec beaucoup de réuſſite, au lieu que dans l'accès ils ne ſervent qu'à augmenter le mal. La ſaignée eſt fort convenable dans cette maladie, lorſqu'elle eſt produite par le vice du ſang. Les opiates ſont de bons effets dans un aſthme ſec; mais ils ſont ſuſpects dans un aſthme humide.

Lorſqu'on a des Vieillards à traiter d'un aſthme humide, le ſyrop de nicotiane eſt d'un très bon uſage, & le ſuc de rave eſt un puiſſant expectorant. La gomme ammoniac eſt un trés bon remede; le blanc de baleine pris dans l'accès depuis demie drachme juſqu'à une drachme, ſoulage conſidérablement les malades. Enfin les cloportes dans les deux ſortes d'aſthme, ſont un remede que l'on ne ſçauroit trop loüer.

Pour la guériſon de l'aſthme ſec ou convulſif, les anti-paralytiques, anti-hiſteriques, anti-ſpaſmodiques, les opiates, les remedes ou entre le cinnabre, le ſel de ſuccin, le caſtoreum, & d'autres remedes de même qualité ſont très approuvez.

Compilation de Sentimens.

Le Caffé. ART. 85. La boiſſon du caffé eſt un remede très-ſûr, & le meilleur qu'on puiſſe employer, ſelon Muſgrave, pour diminuer le gonflement dans l'accès.

Les véſicatoires. ART. 86. Dans un accès long & menaçant, les véſicatoires appliquez aux jambes, ſelon le précepte d'Hip-

pocrate, ſont d'un très-bon uſage.

ART. 87. Les remedes ſuivans ſont fort du goût d'un très-celebre & ſage Medecin. Les fleurs de benjoin depuis cinq grains juſqu'à douze; le nitre ſaturniſé; le petit lait ſinapiſé; l'eſprit de nitre; la décoction expectorante; l'émulſion aſthmatique; l'émulſion de Brunerus. L'expreſſion aſthmatique; l'expreſſion de clöportes; l'hydromel de Joël: dans l'aſthme humide, le looch verd pour ceux qui ſont menacez de ſuffocation; la mixtion expectorante; l'oximel aſthmatique de Floyer. Differens remedes.

CHAPITRE V.

Ou cinquiéme aſſemblage de maladie.

De la Palpitation du Cœur.

Le ſentiment de Willis.

ART. 1. LA Palpitation du Cœur eſt un mouvement convulſif de ce viſcere ſi violent & ſi terrible, qu'il eſt non-ſeulement ſenſible à l'attouchement, mais encôre apperçu par les yeux, l'ouye même en eſt quel- La Palpitation du Cœur mouvement convulſif.

quefois frappée à une certaine distance. Il est même arrivé, au rapport de quelques Auteurs, que les côtes ont été rompuës par l'extrême violence de ce mouvement, & poussées au-dehors dans de jeunes sujets. Enfin Willis a très-sçavament écrit de cette maladie.

Le sentiment d'Etmuller.

Les causes sont differentes.

ART. 2. Les causes de ce mal sont differentes. Ce sont tantôt des excroissances verrucales attachées au cœur ; l'ossification de la grande artere proche du cœur, des vers dans le cœur même ou dans le pericarde, un abcès dans ce viscere, les dispositions du cœur tout-à-fait contre nature : des excroissances polypeuses, des pierres, la constitution du cœur déréglée, qui met les esprits animaux dans une espece de convulsion. Les chloroses ou les pâles couleurs des filles, & la suppression des menstruës.

La cure est differente.

ART. 3. La palpitation qui est causée par le scorbut, ou par l'affection hysterique, peut être guérie ; mais celle qui reconnoît d'autres causes, est

ordinairement incurable. Il faut bien ſe garder de donner l'opium. Beaucoup de Medecins ne comptent pas beaucoup ſur la ſaignée, mais Galien au Livre des lieux malades, inſiſte ſur ce remede, comme ſur celui qu'il prétend dans un accès preſſant devoir être préferé à tous les autres.

Il faut débuter dans cette cure par les remedes où entre le Mars, les coraux, le cinabre, les volatiles, & le ſuccin. Lindanus parle avantageuſement de l'huile de cannelle, le rômarin, le ſafran, le camfre, l'ambre, le muſc, le ſel volatile de vipere, & les autres remedes que l'on tire de ce reptile, le caſtoreum; en un mot tous les anti-ſpaſmodiques ſont très-convenables. Quand la maladie tire en longueur après l'uſage de ces remedes, les malades ſont en grand danger de ſuccomber ſous le poids de la maladie.

ART. 4. Un habile Medecin peut uſer des remedes ſuivans, quand ils lui ſont bien connus; qui ſont par exemple, l'or Moſaïque, le cataplaſme ſtomacal, l'emplâtre ſtomacal, la fomentation ſpiritueuſe, le julep muſqué, la mixtion hiſterique ſpiritueu- Divers remedes.

ſe, la poudre de guttete, la poudre de pivoine compoſée, le ſachet ſtomacal, la teinture épileptique, la teinture de corne de cerf ſuccinée, le remede pour le hocquet; & d'autres de même qualitez.

Du Tremblement du Cœur.

Le ſentiment de Willis.

La deſcription du tremblement.

ART. 5. Le tremblement du cœur conſiſte dans la convulſion ſpaſmodique des chairs qui le compoſent, ou plûtôt dans le mouvement déreglé de ſes fibres, qui fait qu'étant muës avec une viteſſe extraordinaire, elles ne font que de demi contractions; enſorte que leurs oſcillations ſont interrompuës, & ne ſe font qu'à moitié.

La cure.

ART. 6. Trois principaux remedes en general peuvent être employez pour la cure de cette maladie, qui ſont les coquillages, les chalybez, & les ſels volatiles.

Le ſentiment d'Etmuller.

Le tremblement eſt ſouvent confon-

ART. 7. Dans le tremblement du cœur, le pouls eſt inégal & languiſſant,

le malade ſe trouve enſuite dans un abatement de toutes ſes forces, & le cœur fait en tremblant toutes ſes vibrations; enſorte que le tremblement du cœur doit en quelque façon être mis au rang des défaillances; le pouls de ces malades eſt quelquefois vermiculaire. Les Auteurs ont peu particulariſé cette maladie, l'ayant confonduë avec la palpitation. du avec la palpitation.

ART. 8. Elle eſt aſſez ſouvent plûtôt le ſymptôme d'une autre maladie, qu'elle n'eſt la premiere en datte; c'eſt pour cela qu'il en faut rechercher la cauſe avec ſoin, & découvrir autant qu'il eſt poſſible qu'elle eſt la premiere maladie, afin de pouvoir ſe bien regler ſur la cure. C'eſt ſuivant le ſymptome d'une autre maladie.

De la Lipothymie, Syncope, & privation du Pouls, nommez Aſphyxie.

ART. 9. Ces trois maladies ne ſont pas eſſentiellement differentes, mais du plus ou du moins. La Lipothymie eſt une langueur de tout le corps, accompagnée d'un grand abatement d'eſprits; la Syncope eſt une défaillance encore plus conſidérable qui Les differences de ces maladies.

n'eſt pas fort éloignée de l'apoplexie ; les accidents qui l'accompagnent ſont encore plus effrayans ; les malades tombent ſubitement ſans mouvement & ſans ſentiment, ils ne reſpirent preſque plus, leurs pouls eſt preſque inſenſible, toutes les parties du corps ſe refroidiſſent, leur viſage pâlit, & ils ont une ſueur froide.

Dans le troiſiéme degré de défaillance appellé des Grecs Aſphixie, ou privation de pouls ; tous les ſymptomes ſont encore plus menaçans, le pouls étant entierement aboli, ou du moins pendant quelque tems imperceptible au ſens, de maniere que les malades reſtent étendus comme s'ils étoient morts.

Les cauſes. ART. 10. Les autres cauſes de ces maladies outre les évidentes, qui ſont par exemple, les évacuations exceſſives, les bains trop long-tems continuez, la boiſſon froide après que l'on s'eſt beaucoup échauffé, les violentes paſſions ; ces autres cauſes, dis-je, ſont ſouvent très-obſcures, comme ſont les abcès au cœur, les polypes, les vers, & d'autres ſemblables.

Les indications curatives. ART. 11. Les remedes qui ſont indiquez dans ces maladies, ſont les ſpiri-

tueux, les volatiles, & les aromatiques, les huiles de cannelle & d'ambre, & ſur-tout le ſel volatile de viperes, les eaux cordiales, le citron, le ſafran, le caſtoreum, l'eſprit carminatif de Sylvius, extérieurement l'eſprit de ſel armoniac, l'huile de ſuccin, & ſa vapeur, & quelquefois la ſaignée.

ART. 12. Dans la Syncope, la face du malade devient quaſi comme celle d'un cadavre, les dents, la bouche, & les mains ſont ſi exactement ſerrées, qu'on ne ſçauroit les écarter, à peine ſent-on le pouls, & s'apperçoit-on qu'il reſpire, il ſe trouve couvert d'une ſueur froide, ſes extrêmitez ſe refroidiſſent; & c'eſt par ces ſignes que l'on diſtingue la ſyncope de l'apoplexie. La Syncope.

ART. 13. Elle eſt ſouvent cauſée par le polype du cœur. Wepfer rapporte qu'il tira des vaiſſeaux des cuiſſes d'une femme qui étoit morte d'une ſyncope cardiaque, des branches fibreuſes de la longueur d'une aulne, & qu'il trouva la même choſe dans la veine-cave d'un jeune homme; enſorte que ſa cavité en étoit toute remplie, & qu'il avoit encore pluſieurs Les cauſes.

obſervations ſemblables faites ſur divers ſujets.

Ce qu'il faut faire.

ART. 14. Il faut en ce cas employer les ſternutatoires, inſiſter beaucoup ſur les cordiaux & les volatiles, & appliquer les vantouſes.

Du Polype du Cœur.

Le ſentiment de Malpighi.

Le Polype du Cœur.

ART. 15. Le nom de Polype a été donné d'abord à une certaine tumeur qui arrive aux narines, à cauſe de la reſſemblance qu'on a remarqué à ſa ſubſtance avec un poiſſon qui porte ce nom ; mais depuis que l'on a obſervé dans les troncs qui entrent ou ſortent du cœur des excroiſſances qui ont beaucoup de rapport avec celles des narines ; on appelle à preſent ces excroiſſances polypes du cœur.

La deſcription.

Cette excroiſſance prend la figure du lieu où elle eſt engendrée. Le polype qui s'étend dans le ventricule droit du cœur, a plus de volume que celui qui a ſon progrès dans le gauche ; celui du ventricule droit eſt d'une couleur blanchâtre, ſemblable à du lard, ou à ce ſuc excrementeux

épaiſſi, qu'on appelle communément de la pituite, qui eſt quelquefois parſemée de taches rouges ou noirâtres ; mais dans le ventricule gauche, le polype eſt toûjours d'un rouge obſcur, & d'une conſiſtance plus ferme & plus ſolide.

Cette excroiſſance contre nature paroît avoir ſa ſtructure particuliere ; car elle ſemble être compoſée d'un amas de pellicules ſituées & étenduës les unes ſur les autres, & ces ſubſtances repreſentent tantôt un corps nerveux enduit de quelque mucoſité qui étant déchiré ſe diviſe en des filamens oblongs & ſolides, qui ſont encore plus remarquables dans leurs appendices, qui raſſemblez en un petit paquet, ſe partagent en des fibres preſque nerveuſes.

De toute la maſſe de ce ſang coagulé, que l'on appelle ſa portion grumelée qui paroît d'un rouge de pourpre, pluſieurs lotions faites dans l'eau commune, tout ces parties rouges ſeront bien-tôt enlevées, & ce ſang coagulé blanchira dans la ſuite, & pour lors on verra manifeſtement la tiſſure fibreuſe & réticulaire de ce ſang ; & c'eſt-là ſans doute la matiere

dont les polypes ſont engendrez, ſelon Malpighi, dans ſon Traité du Polype du Cœur. Il faut là-deſſus conſulter cet Auteur, qui a très-bien décrit les cauſes de cette maladie.

Elle eſt ſouvent cauſe de mort ſubite.

ART. 16. Ces excroiſſances polypeuſes ſe rencontrent ſouvent dans les cadavres de ceux qui ſont morts d'apoplexie, & ſont le plus ſouvent cauſe de pluſieurs ſymptomes funeſtes, & même de fréquentes morts ſubites, & imprévuës qui tüent les malades avant qu'on les puiſſe appercevoir.

CHAPITRE VI.

Ou ſixiéme aſſemblage de maladies.

De la Crudité Acide & Nidoreuſe.

Le ſentiment d'Etmuller.

La Chiloſe bleſſée.

ART. 1. LA plûpart des maladies, & ſur-tout les chroniques, ſont preſque toûjours cauſées par le vice des coctions. Les deux principaux vices de la chilification bleſſée,

ſont la Crudité Acide & la Nidoreuſe ; la crudité acide eſt quand les alimens ſe fondent dans une colliquation acide fixé plus ou moins viſqueuſe, qui n'eſt pas ſuffiſamment attenuée & volatiliſée ; & c'eſt-là le fondement & l'origine des maladies chroniques.

ART. 2. La crudité nidoreuſe, eſt quand les alimens ſe corrompent de telle ſorte qu'ils dégenerent dans une colliquation pouriſſante d'une odeur & d'un goût inſuportable & abſolument inepte à fournir de bons ſucs nourriciers, on l'appelle nidoroſité. L'appetit eſt un guide qui nous parle, & nous montre les alimens que nous devons préferer ; c'eſt pour cela qu'Hippocrate nous avertit dans ſes Aphoriſmes, que les alimens que l'on prend avec goût, ſont plus facilement digerez, que ceux que l'on prend avec répugnance ; & le proverbe eſt vrai, que ce qui revient au goût nourrit. La Crudité Nidoreuſe.

ART. 3. L'uſage de differens alimens pris en même-tems diſpoſe à la crudité nidoreuſe celui qui néglige de bien mâcher les alimens, eſt accuſé par les Arabes d'avoir ſon ame en averſion. Les malades ſe plaignent d'une douleur d'eſtomac agravative deux Les ſignes de crudité nidoreuſe.

heures avant le repas, & de rots incommodes cinq & ſix heures après, & ces éructations ne ſont point acides, mais tantôt inſipides, tantôt putrides, tantôt ſulphureuſes, & tantôt rapportans la ſaveur & l'odeur naturelle des alimens qui ont été avalez, & auſſi-tôt après le repas ils ont le viſage rouge & vermeil comme l'ont ceux qui ſont yvres.

Les ſignes de la crudité acide.

ART. 4. La crudité acide ſe connoît par quantité de rots acides, que l'on rend naturellement ou par le vomiſſement, ou que l'on excite par artifice, & qui ſont très-groſſiers, viſqueux & pituiteux, & le ventre eſt ſerré pour l'ordinaire.

Les ſignes de la crudité nidoreuſe.

ART. 5. La crudité nidoreuſe eſt accompagnée de rots fétides, ou fort dégoutans, comme d'œufs frits & brûlez, ou de poiſſons pourris. On reſſent le matin une ſaveur étrangere & abominable, comme de cendre ou de bois pourris, que l'on ne ſçauroit bien exprimer. Il vient après cela une amertume à la bouche, avec une cardialgie & des nauſées & ſoulevemens d'eſtomac; & ce que l'on rejette par le vomiſſement eſt liquide, jaune, & tout-à-fait inſipide, & en quelque

façon tendant à l'amertume, ou à une douce insipidité, ou vers une amertume adoucie. Ils ont de plus le ventre plus lâche que de coutume.

La crudité nidoreuse, selon les principes des Anciens, est une intemperie chaude de l'estomac dans laquelle tous les alimens qu'on prend se tournent en bile. Le signe essentiel de cette crudité est une saveur insupportable dans la bouche au commencement de la chilification, & lors qu'elle est faite. L'intemperie chaude de l'estomac.

ART. 6. Il se fait des vents dans l'estomac & dans les intestins, par la fermentation vicieuse d'un acide contre nature, excitée dans une humeur visqueuse. Pour la curation de cette maladie, il suffit d'employer les médicamens digestifs & évacuans secondez d'un bon régime. Les vents.

ART. 7. La digestion est le simple ouvrage de la nature, & l'art n'y peut pas beaucoup contribuer, si ce n'est en aidant la nature, & en corrigeant le ferment déreglé de l'estomac pour le réduire dans son état naturel. Il faut pour cela donner au malade des vomitifs & des purgatifs, après quoi il faut en venir aux stomachiques & aux fortifians. La digestion.

Les remedes stomachiques.

Art. 8. Ce qu'il y a de plus puiſſans remedes ſtomachiques & fortifians ſont ceux qui ſuivent ; ſçavoir la menthe, les deux ſortes d'abſynthe, les aromates, la zédoaire, les grains de poivre entiers, pour les cruditez acides, la racine d'helénium, le calamus aromatique, le raifort ſauvage, l'arum, qui pour être des ſtomachiques communs ne ſont pas moins bons.

Le ſuc de coing conſervé par le parfum du ſouffre, la teinture amere & aromatique, avec l'huile de ſouffre tirée par la campane, la poudre digeſtive, faite avec la membrane intérieure de l'eſtomac d'une poule, & ſa teinture chalybée, le quinquina, l'écorce d'orange & de citron confite ; le tartre vitriolé, la teinture ſacrée, l'élixir de proprieté, l'eau de gentiane & d'abſynte compoſée, l'eſprit de menthe, le ſyrop de coing, le rob & la gelée de coing, les eſpeces de diambra, l'électuaire cardiaque chaud, l'électuaire de gingembre, le julep ſtomacal, la mixtion ſtomacale, les fleurs de ſel armoniac martial, & pluſieurs autres.

Les remdes extérieurs ſont, le cataplaſme

taplaſme ſtomacal, l'emplâtre fortifiant, l'emplâtre ſtomacal, l'épitheme ſtomacal, la fomentation aſtringente, la fomentation ſpiritueuſe, la fomentation ſtomachale, le ſachet ſtomacal, la croute de pain trempée dans le vin, ſaupoudrée de poudre de géroſle, & appliquée ſur l'eſtomac en forme d'écuſſon.

Walſchmidius recommande que les médicamens ſtomachiques ſoient temperez, de peur que ces remedes trop violens n'échauffent à l'excès ce viſcere, ou n'éteignent ſa chaleur naturelle, ou bien ne rendent ſon ferment trop âcre ou trop foible. Il vaut donc mieux donner ces remedes en petite quantité, & laiſſer des intervales entre les doſes, que d'accabler tout d'un coup l'eſtomac par la quantité de ces remedes.

ART. 9. Au ſujet de la nauſée & du vomiſſement, generalement parlant tout vomiſſement qui n'eſt pas exceſſif, eſt ordinairement plus ſalutaire que nuiſible. La nauſée & le vomiſſement.

ART. 10. Il faut dans tout vomiſſement particulierement obſerver que le ventre ſoit tenu libre, autant qu'il eſt poſſible. Au ſurplus les remedes La cure.

propres à réprimer cette évacuation contre nature, ſont ceux que l'on tire des coins, l'eſprit de menthe, le ſel d'abſinthe, le ſyrop & la teinture de corail, mais ſur tout le ſuc de coins & le ſuc de limons.

Les topiques ſont la décoction d'abſinthe, de mente, d'écorce de grenade, de fleurs de roſes rouges dans le gros vin, le ſachet de ſafran appliqué ſur l'eſtomac arrête le vomiſſement, de même que les cataplaſmes compoſez de levain & de poudre aromatique. Quand on a ſatisfait aux évacuations générales, il faut avoir recours aux ſtomachiques, comme la décoction de Fracaſtor, l'électuaire de gingembre, le julep ſtomachique, la mixtion coraline, la mixtion ſtomachale.

Dans les vomiſſemens exceſſifs excitez par un violent vomitif, Walschmidius dit qu'en faiſant avaler au malade une cueillerée d'eſprit de vin, le vomiſſement ceſſe à l'inſtant.

Le vomiſſement de ſang. ART. 11. Le vomiſſement de ſang vient ſouvent du pancreas, lors que ſon petit conduit a été rongé par un ſuc âcre, & ce ſuc irritant par ſon acrimonie l'inteſtin duodenum, ce

ſuc âcre eſt en partie chaſſé ſuperieurement vers l'eſtomac, qui le rejette par le vomiſſement, & en partie vers les parties inferieures : Le malade reſſent une douleur aggravante en la région des lombes où le pancreas eſt ſitué, & cette douleur précede le vomiſſement.

Les Medecins ſe trompent aſſez ſouvent en prenant pour du ſang une matiere noirâtre qui s'échape par le vomiſſement ; le flux des hemorroïdes eſt ſalutaire à cette eſpece de vomiſſement, le flux hemorroïdal étant naturellement diſpoſé à en faire une maniere de révulſion.

ART. 12. Les remedes qui conviennent dans ce cas là, ſont le ſuc d'ortie, la ſemence de juſquiame, le cachou, la pierre hématite, avec de doux acides, ou le ſuc de coins. Quelquefois auſſi le pus eſt rejetté par le vomiſſement, & les remedes qui ſont alors convenables, ſont l'antimoine diaphoretique, l'anti-hectique de Poterius, le ſucre de Saturne, & d'autres de la même qualité. Les remedes du vomiſſement de ſang.

ART. 13. Ce qu'on appelle anxieté ou reſſerrement des parties précordiales, eſt une douleur aiguë aux en- La conſtruction des parties précordiales.

virons de la foſſette du cœur, qui arrive le plus ſouvent pas l'affection plus ou moins conſiderable de l'orifice inferieur de l'eſtomac.

La cardialgie. ART. 14. La cardialgie eſt une douleur très vive & très violente à l'orifice ſuperieur de l'eſtomac; elle eſt cauſée par l'efferveſcence des ſucs éterogenes, & principalement de la bile qui produit en cet endroit des phlogoſes, & de grandes ardeurs. Les cauſes de cette maladie ſont differentes, mais particulierement la mauvaiſe diſpoſition de la bile & du ſuc pancreatique, les vers, l'ulcere de l'orifice de l'eſtomac.

La cure. ART. 15. Une doſe de theriaque d'Andromaque, eſt un excellent anticardialgique. Il faut pourtant commencer la cure par un vomitif, enſuite meſſer les opiates avec les purgatifs. La teinture de ſel de tartre peut être donnée depuis quarante goutes juſqu'à cinquante, la poudre de coquillages avec le caſtoreum, & l'huile d'amandes douces eſt auſſi fort efficace; & l'on approuve fort la décoction de ſaſſafras. On ſe ſert en forme topique de differens linimens, de l'emplâtre de Tacamacha, de la gom-

me carane, & du baume du Perou.

ART. 16. Ce qu'on appelle anorexie ou dégout, eſt quand les malades ſont deſtituez de tout deſir de manger. On en doit attribuer la cauſe à quelque maladie particuliere propre à nous fournir des indications curatives ; après quoy il faut avoir recours aux ſtomachiques. Le dégout, ou anorexie.

ART. 17. La maladie contraire à la précedente, nommée *Malacia*, conſiſte dans un apetit exceſſif, qui engage les malades à manger plus qu'il n'eſt neceſſaire. La maladie appellée Pica, eſt un deſir de manger des choſes inuſitées, comme des chairs cruës, du charbon, du plâtre, de la chaux, & d'autres choſes qui ne ſont point au rang des alimens. Ces maladies procedent de la dépravation du ferment ſtomachal, & doivent être guéries par l'uſage des évacuans & des ſtomachiques. Le pica & malacia.

ART. 18. La boulimie, ou la faim canine, eſt une extrême voracité, qui fait que ceux qui en ſont atteints ſemblent devorer les alimens plûtôt que les manger : c'eſt une maladie le plus ſouvent produite par l'extrême refroidiſſement de l'air, qui ſe ter- La boulimie ou faim canine.

mine bien-tôt par un dégout. Cette faim desordonnée est toûjours accompagnée du vomissement ou de la diarrhée.

Du Cholera Morbus.

Le sentiment de Sydenham.

La déscription du cholera morbus.

ART. 19. La maladie se montre d'elle-même par des vomissemens énormes & continuels, & par la déjection ample & difficile des humeurs viciées & corrompuës par les selles, accompagnée de très violentes douleurs d'entrailles, d'un gonflement & d'une tension du ventre, de cardialgie, d'une grande soif, d'un pouls redoublé & foible, avec une chaleur interne fort inquiéte, des naufées frequentes, des contractions dans les membres, froideur des extremitez & des défaillances.

La bile s'échape par haut & par bas; elle est d'abord liquide, passe, & tirant sur le jaune; ensuite plus grossiere & plus colorée, c'est-à-dire en jaune de prez, verdâtre, bleuâtre, & même noirâtre.

La cure.

ART. 20. Qu'on fasse boüillir un

petit poulet bien tendre dans trois pintes d'eau de fontaine, que le malade boive de cette décoction à pleins verres, & qu'en même tems on luy faſſe prendre un lavement de la même décoction, & qu'on la réïtere deux, trois & quatre fois ; on y pourra ajouter le ſyrop. de pourpier, de laituë, ou violat.

Après ce grand lavage il faut donner au malade une potion anodine. Si ces forces ſe trouvent alors ſi fort épuiſées & tellement affoiblies avant que le Medecin arrive, que ſes extremitez ſoient froides, il faut avoir au plutôt recours au laudanum, & pour lors le malade eſt dans un grand péril.

Le ſentiment d'Etmuler.

ART. 21. Generalement parlant tous les ſymptomes, tels qu'ils ſoient, qui ſuccedent à la forte & funeſte purgation antimoniale, ou à celle de l'hellebore blanc, ou de quelque autre purgatif violent, ſe rencontrent tous pareils dans le cholera, qui eſt ordinairement mortel lors qu'il ſurprend de luy-même un malade, ſans qu'aucune cauſe exterieure & manifeſte ait précedé. Le prognoſtic.

C'eſt une maladie aiguë qui fait périr le malade en vingt-quatre heures, ou en deux ou trois jours au plus. On obſerve dans cette maladie un période de trois jours, enſorte que de trois en trois jours il ſe fait de nouveaux mouvemens, & que la maladie s'augmente plus ou moins. Elle eſt d'autant plus dangereuſe que les excrétions s'éloignent davantage de leur état naturel; elle eſt auſſi quelquefois épidemique, très maligne & mortelle.

Les remedes. ART. 22. Il faut chercher les remedes qui conviennent à cette maladie aux Articles où l'on traite du vomiſſement, de la diarrhée, & d'autres ſemblables indiſpoſitions. La cauſe de la maladie, en cas qu'on puiſſe la découvrir, étant bien refléchie, on peut éprouver les effets de la racine de ipecacuana. Il faut voir l'Article de la Dyſſenterie.

De la Conſtipation.

Le ſentiment d'Etmuler.

La conſtipation cauſe de pluſieurs maux. ART. 23. La conſtipation du ventre qui eſt opiniâtre, eſt la cauſe d'une infinité de maux, comme ſont les dif-

ferentes douleurs du ventre ; quelques fois des nauſées & des vomiſſemens, des maux de tête, des céphalalgies, inſomnies & vertiges ; les rateleux, les nephritiques, les hiſteriques, les gouteux, les gens de Lettres, & les ſcorbutiques y ſont ſujets.

Sa cure.

ART. 24. L'huile d'amandes douces donnée ſeule ou dans du boüillon, juſqu'à deux & trois onces, eſt d'un fort bon uſage. La décoction de pulpe de tamarins dans le petit lait, la gomme ammoniac, l'or fulminant, avec l'extrait d'hellebore noir, le ſel gemme dans les lavemens, depuis une drachme & demie juſqu'à deux drachmes, eſt fort eſtimé pour rendre fluide les excremens endurcis, auſſi bien que d'ajouter aux lavemens les huiles de lin, de raifort, & d'olives. Dans la forte conſtipation du ventre, les bains préparez avec les herbes émollientes & les linimens ſont auſſi très convenables.

Sa preſervation.

ART. 25. J'ay vû pluſieurs perſonnes, dit Willis, ſujettes à la conſtipation du ventre, qui ſe guériſſoient en ſe levant bruſquement de leur lit dès le matin à une certaine heure, pour

» s'expoſer à un air plus froid, parce
» qu'à proportion que l'on diminuë
» la matiere d'une tranſpiration facile,
» on en fournit une plus grande quan-
» tité à la lubrification des excremens,
» ce qui en facilite la décharge.

» Ceux qui ont, dit Walſchmidius,
» le ventre extremément ſec, ne doi-
» vent pas s'appliquer à l'étude pen-
» dant la matinée, ny ſortir de chez
» eux avant que d'avoir déchargé leur
» ventre, parce qu'il prétend qu'un
» ventre pareſſeux doit être ſouvent
excité. »

Aphoriſme. » ART. 26. Ceux, dit Hippocrate
» en ſes Aphoriſmes, qui ont dans leur
» jeuneſſe leurs ventres humides, l'ont
» ſec dans un âge avancé: & ceux qui
» l'ont ſec dans la jeuneſſe l'ont plus
» humide à meſure qu'ils vieilliſſent:
» & le même Auteur dit encore au
» Livre des Vents, que lors que le ven-
» tre eſt obſtrué dans ſon interieur,
» les vents ſe répandent dans toute
l'habitude. »

De la Diarrhée.

Le flux de ventre en général. ART. 27. Pour ce qui eſt du flux de ventre en général, quand on rend

quelquefois par les ſelles des alimens non digerez, ou qui n'ont ſouffert qu'une digeſtion imparfaite; c'eſt-là ce qu'on appelle lienterie ou flux lienterique; quelquefois l'on rend le chyle, & l'on nomme cette excretion flux celiaque; & lors que l'on rend des humeurs excrenteuſes chargées d'une bile & d'une pituite degenerées, ce flux s'appelle ſimplement diarrhée. Enfin les déjections ſont quelquefois ſanglantes, ſans ou avec excoriation aux inteſtins, & c'eſt ce qu'on appelle dyſſenterie.

Le ſentiment d'Etmuler.

ART. 28. Dans la cure de la diarrhée, de quelque cauſe qu'elle ſoit produite, il s'agit de fortifier l'eſtomac, & de joindre pour cela les ſudorifiques avec les remedes propres à abſorber les acides. Il faut ſur tout fortifier l'eſtomac.

Si la diarrhée qui fournit des déjections graſſes & huileuſes, ne vient pas des alimens qu'on a pris, elle eſt certainement produite par une fonte & colliquation de toute la graiſſe du du corps.

ART. 29. Dans toute ſorte de diar- La cure.

rhée le malade ne doit pas beaucoup boire. Pour rétablir l'eſtomac, le vin brûlé avec les aromates eſt fort convenable, auſſi bien que le vin d'abſynthe, & ſur les remedes où entrent les coins, & exterieurement des fomentations appropriées.

Il faut reprimer la fermentation trop impétueuſe des humeurs, & la diarrhée ſera bien-tôt calmée. La décoction de racine de tormentille eſt un excellent remede dans la diarrhée & dans la dyſſenterie, tant benigne que maligne, & ce remede prévaut ſur tout les autres. Les coins, & ſur tout les nefles & la gelée de ces fruits ſont auſſi de bons remedes; la gelée de corne de cerf diſſoute dans la boiſſon ordinaire, eſt encore un ſpecifique dans les diarrhées épidemiques, auſſi bien que la gomme Arabique dans la décoction blanche ſolutive. Quand il y a des vents violens & un teneſme, un lavement convient avec le lait tiéde, & la theriaque d'Andromachus. Dans les diarrhées habituelles qui durent long-tems, les remedes martiaux pris interieurement, & les aromates agréables à l'eſtomac, auſſi bien que les bains, ſont d'un bon uſage.

La diarrhée habituelle.

Le ſentiment de Baglivi.

ART. 30. La triſteſſe ne produit rien plus ordinairement que des diarrhées, & ces maladies la cauſe de la triſteſſe durant long-tems, deviennent incurables. Il ſurvient enſuite une fiévre erratique, & la phtyſie qui enlevent les malades. La diarrhée ſuccede auſſi à la colere, & quand il ne ſurvient pas de diarrhée, la fiévre ſurvient ſi la colere eſt bien enflammée.

Compilation de ſentimens.

ART. 31. Selon Wainwright, une chemiſe de laine contribuë beaucoup à la guériſon de la diarrhée ; & Fuller dans ſa Medecine Gymnaſtique prétend que d'aller frequement à cheval ou ſur un chariot, ſont encore de bons moyens de guériſon. Il eſt de plus à obſerver que la diarrhée n'eſt pas fort nuiſible, tant que l'appetit ſe ſoutient, & qu'il ſe fait quelque digeſtion des alimens.

ART. 32. Monſieur Walker rapporte qu'au dernier ſiege de Londondery, les Soldats furent réduits à

cette extremité d'uſer pour nourriture d'une compoſition de ſuif & d'amidon, d'où ils tirerent non ſeulement un aliment utile, mais un très bon remede contre les diarrhées, ſoit pour guérir ceux qui en étoient attaquez, ou pour en préſerver d'autres qui auroient pû en être atteints; ce qui donna lieu à une eſpece de miracle.

Divers remedes. ART. 33. Les remedes ſuivans peuvent quelquefois faire du bien, comme le laudanum liquide, le cotignac, le cataplaſme ſtomachique, l'épitheme ſtomachique, la fomentation aſtringente, le ſachet ſtomachique, la décoction de cachou compoſée, la décoction de Fracaſtor; la décoction ſtiptique, l'électuaire de raiſins de Corinthe, le lavement d'écorce de grenade, l'expreſſion de roſes, la mixtion de corail, l'électuaire contre la diarrhée.

Le ſentiment d'Ettmuler.

La lienterie. ART. 34. La lienterie eſt un flux de ventre dans lequel on rend par les ſelles les alimens que l'on prend comme on les a pris, ou du moins ſans qu'ils ſoient beaucoup changez. La lienterie ſcorbutique eſt un mal dan-

gereux très difficile à guérir, qui récidive aiſément, & qui menace de la cachexie ou de la phtyſie.

ART. 35. Il faut dans le traitement de la lienterie fortifier l'eſtomac avant toutes choſes, & pour cela le malade boira de l'eau de rhûbarbe; les remedes où entrent les coraux & les coins ſont fort vantez. En general tous les remedes dont on ſe ſert contre le vomiſſement ſont convenables.

Walſchmidius dit que les ſtomachiques les plus ſimples & les plus faciles à préparer, ſont ſouvent plus d'effet que les plus compoſez. Par exemple, la noix muſcade confite, le gingembre confit, le jaune d'œuf cuit dans le vinaigre, le vin d'abſinthe & tous les remedes où entrent le maſtic.

ART. 36. Le flux céliaque eſt une déjection toute chyleuſe, qui ſe fait quand les alimens digerez dans l'eſtomac s'en échapent ſous la forme de chyle, & ſe meſlent avec les excremens; l'eſtomac pour l'ordinaire n'y eſt pas intereſſé, & le malade ne laiſſe pas d'avoir de l'appétit, ce qui n'arrive pourtant pas toûjours; les excremens ſont blanchâtres ou griſâtres, ou du

moins pâles. C'eſt un mal ſérieux & qui n'eſt pas ſans danger.

ART. 37. Les aromates doux & les amers, ſont les remedes qui conviennent le mieux dans la cure du flux cœliaque; les aſtringens augmentent le mal, les deſopilatifs ſont très certainement bien indiquez, & les martiaux meſlez avec les amers.

Après avoir donné à une jeune Demoiſelle une doſe ou deux de rhûbarbe, je la guéris de ce flux de ventre dont elle étoit attaquée depuis long-tems, avec la teinture de Mars, & le vin amer qui ſuit. *Prenez de la racine de zédoaire une drachme, de celle de gentiane deux drachmes & demie; de l'écorce d'orange, trois drachmes, de la myrrhe pulveriſée une drachme, des fleurs de camomille deux pincées, de petite centaurée une pincée, de la noix muſcade & du macis, de chacun un ſcrupule. Faites infuſer à froid tous ces ingrediens dans deux pintes de vin d'Eſpagne, & gardez ce vin pour l'uſage.*

Sydenham ſur la Dyſſenterie.

La dyſſenterie

ART. 38. La dyſſenterie commence par un friſſon, qui eſt ſuivy d'une

chaleur ; on reſſent enſuite des tranchées dans le ventre avec des déjections chargées de glaires & de mucoſitez ; & dans la ſuite ces déjections ſont rayées de ſang, & les malades ſouffrent des douleurs très violentes. Quelquefois il n'y a pas de ſang dans les déjections, & cependant les déjections ſont fréquentes, que ſi les tranchées continuent, & qu'il y ait des mucoſitez dans les ſelles, on a toûjours lieu de dire que c'eſt la dyſſenterie. Lors que le ſang pur s'évacuë, le malade eſt dans un grand danger.

ART. 39. La ſaignée doit eſtre faite le plûtôt qu'il eſt poſſible, après quoy l'on donne au malade une potion anodine dès le ſoir même, enſuite une purgation douce que l'on réïtere, & l'on réïtere auſſi la potion anodine quatre ou cinq heures après chaque purgation. Sa boiſſon ordinaire doit eſtre de lait boüilli avec trois fois autant d'eau, ou la décoction blanche : Si la maladie ſe rend rebelle, donnez le laudanum de huit en huit heures en forte doſe, & donnez en même tems un lavement avec le lait de vache & une demie once de thé- Methode de guerir.

riaque d'Andromaque ; & lors que trop de foibleſſe ne permet pas la ſaignée, donnez tous les matins un bol d'une demie drachme de rhûbarbe pulveriſée empâtée avec une quantité ſuffiſante de diaſcordium, & le ſoir la potion anodine.

ART. 40. Il faut traiter les enfans de la même maniere, en diminuant la doſe des remedes, la méme méthode qui convient au traitement du cholera morbus, convient auſſi au traitement de cette maladie, auſſi bien que la diete de lait.

Le ſentiment de Willis.

La dyſſenterie non ſanglante

ART. 41. Quoy que le terme de dyſſenterie dans ſon acception ordinaire déſigne un flux ſanguin, comme la diarrhée dénote un flux humoral, cependant on ne laiſſe pas d'appeller dyſſenterie la maladie qui regnoit à Londres en l'année 1670. quoy que les déjections ne fuſſent pas ſanglantes.

Cette maladie ſaiſit ſoudainement ceux qui en furent attaquez, & pour l'ordinaire ſans qu'aucune cauſe manifeſte eut précedé ; les malades

avoient un vomiſſement terrible, & des ſelles aqueuſes ſi frequemment réïterées, qu'elles les jettoient dans une très grande foibleſſe & dans d'horribles défaillances & abattemens de toutes leurs forces.

J'en ay connu pluſieurs qui joüiſſoient le jour précedent d'une parfaite ſanté, & qui étoient forts & robuſtes, tellement abbatus en douze heures de tems par la violence de cette maladie, qu'ayant un petit pouls très foible & une ſueur froide, ils ſembloient déja être moribons, & en effet pluſieurs mouroient bientôt après.

ART. 42. Pour la guériſon de cette maladie toute évacvation étoit inutile, & il n'y eut que les cordiaux les plus chauds & les plus forts qui donnerent au malade quelque ſoulagement, en ſorte que l'eſprit de vin un peu adouci avec le ſucre, devint un remede populaire, & pour ainſi dire épidemique, & preſque toûjours employé avec ſuccès dans cette maladie, quoy qu'ayant été indifferément employé dans une autre dyſſenterie ſanguine, il y ait été le plus ſouvent nuiſible. La cure.

Pour moy je leur donnay avec aſſez de ſuccès la thériaque juſqu'à une drachme & demie, avec le julep cordial, & je leur fis appliquer ſur le ventre la thériaque étenduë ſur une croûte de pain rôtie, & trempée dans le bon vin; ou bien au lieu de thériaque, j'y faiſois répandre la poudre ſuivante.

Prenez la poudre des pattes d'écreviſſes compoſée de la racine de contrahierva & de ſerpentaire virginienne, de chacune une drachme; de la cannelle & de la racine de tormentille, de chacune une demie drachme; du ſafran & de la cochenille, de chacun un ſcrupule. La doſe eſt deux ſcrupules.

La dyſſenterie ſanglante.

ART. 43. Il faut conſulter l'Auteur même ſur la deſcription de la dyſſenterie ſanglante de Londres. Les malades n'étoient pas enlevez ſubitement, au contraire la maladie duroit quelquefois pluſieurs ſemaines, & même pluſieurs mois; & pendant ce tems-là les malades rendoient tous les jours du ſang en abondance.

Leurs déjections étoient tantôt liquides & teintes d'un ſang diſſous, ſemblable à la laveure de chair, & tantôt plus groſſieres & beaucoup

chargées d'un ſang plus épais, & d'une mucoſité blanchâtre, & aſſez ſouvent de lambeaux membraneux. Pour ce qui eſt de remedes & de leurs formules, il faut avoir recours à l'Auteur.

Le ſentiment d'Etmuller.

ART. 44. La dyſſenterie eſt une diarrhée ſanglante, qui eſt de trois ſortes. La premiere, eſt lors que ſans que les inteſtins ſoient viciez, la plénitude du ſang engage la nature à ſe décharger du ſuperflu par la voye des ſelles, comme elle fait quelquefois par l'ouverture des hémorroïdes, ainſi qu'il arrive aux ſcorbutiques. Trois differences.

La ſeconde, eſt quand un ſang ſubtil & aqueux ſemblable à la laveure de chairs, produit ce qu'on appelle flux hépatique, mais qui vient dans le vray des veines hémorroïdales interieures.

La troiſiéme eſpece de dyſſenterie arrive quand l'irritation convulſive des inteſtins eſt accompagnée de violentes tranchées, & de mucoſitez blanchâtres, & enſuite de déjections purulentes meſlées de ſang; & c'eſt-là par excellence ce qu'on appelle

une dyſſenterie ſanglante & douloureuſe, les autres eſpeces n'étant preſque jamais accompagnées de grandes douleurs.

La vraye dyſſenterie eſt ou benigne ſans fiévre & ſans contagion, ou maligne, accompagnée de fiévre, & très facile à ſe communiquer.

Dans les déjections les caroncules avec la matiere purulente.

Dans le plus fâcheux degré de la maladie les fragmens de chair que l'on aperçoit dans les déjections ſont d'un très mauvais preſage, comme ſont auſſi les matieres purulentes. Il n'eſt pas ſûr d'expliquer d'où viennent ces lambeaux de chair; car ce n'eſt que dans les dyſſenteries inveterées que les inteſtins s'excorient, & qu'il s'y fait quelques ulcerations. Il s'y forme auſſi quelquefois des aphtes, & les inteſtins tombent en gangrene, qui fait périr tous les malades.

Walſchmidius prétend que tous ceux qui meurent de la dyſſenterie périſſent par le ſphacele, les inteſtins ſe trouvant ſphacelez, ce que l'on obſerve trois jours avant leur mort, où leurs extrémitez ſe refroidiſſent ſans eſtre plus preſſez de la ſoif.

La cure,

*ART. 45. Il faut commencer la cure par les opiates, les ſudorifiques, &

les abſorbans, après avoir donné préalablement au malade une doſe de rhûbarbe, ſur tout dans la dyſſenterie benigne, mais dans le traitement de celle qui eſt maligne, il faut obſerver la méthode que l'on garde dans toutes les autres fiévres malignes: On préconiſe fort la teinture bezoardique.

Les remedes aſtringens mis en uſage au commencement, empirent le mal, & vers la fin on en peut uſer avec précaution. La ſaignée non plus que les lavemens ne ſont pas convenables. Il faut dans cette dyſſenterie maligne avoir autant d'attention à l'eſtomac, tant pour les remedes interieurs qu'exterieurs, que dans tous les autres flux de ventre. On vante le priape de cerf comme un très excellent ſpecifique dans cette maladie.

Il faut que la gelée de corne de cerf, la poudre de crane humain, & l'uſnée, entrent dans ſa boiſſon ordinaire, l'album græcum eſt un bon remede pour les pauvres, ainſi que le ſuc de lierre terreſtre; les remedes où entrent les coins, & le lait chalybé, où l'on aura fait boüillir la

racine de grande conſoude, la gomme Arabique, adragant, & d'autres ſemblables. Mais dans la dyſſenterie maligne, le ſucre de Saturne & la viperine prévalent ſur tous les autres remedes. Le baume du Perou ou la terebentine dans les lavemens, produiſent de bons effets. L'huile de lin eſt un remede préſent pour appaiſer les douleurs. Il faut en un mot ſoigneuſement diſtinguer le flux hémorroïdal du flux diſſenterique.

Differens remedes.

ART. 46. » Les vertus de la racine » ypecacuana ſont bien connuës, mais » il vaut mieux boire ſa décoction que » d'avaler la poudre en ſubſtance : » Selon Baglivi, le petit lait eſt comme ſpecifique dans la diſſenterie ; la » racine d'ypecacuana, outre ſa vertu » vomitive, eſt d'ordinaire propre à » exciter des ſueurs abondantes ; & » c'eſt en cela, dit M. Freind, autant » que j'en puis juger, qu'elle prévaut » ſur les autres vomitifs dans toutes » affections diſſenteriques. «

» La diſſenterie, dit Dolée, faiſant » dans un certain tems de grands déſordres, nous en guérimes plus de » cent par le moyen d'un ſimple remede, qui étoit l'huile d'amande-douces

douces mélée avec le ſuc de citron, « pris pluſieurs fois dans la journée, « après avoir avalé une doſe de rhubarbe rôtie. Dans le traitement de « la diſſenterie, il faut toûjours mêler les diaphoretiques avec les autres « remedes, entre leſquels on eſtime » au-deſſus des autres la teinture bezoardique & la mixtion ſimple. La « noix muſcade eſt un excellent anti- « diſſenterique; la gelée de corne de « cerf, l'huile de rhubarbe, & les re- « medes ou entrent les coings. »

ART. 47. » Les remedes ſuivans ſont quelquefois d'un bon uſage, comme « par exemple, le cataplaſme ſtomachique, la décoction de Fracaſtor, le « lavement balſamique, qui eſt un remede experimenté, le lavement d'écorce de grenade, le lavement contre les vents, l'épitheme ſtomacal, « la fomentation contre la colique, « la fomentation ſtomacale, la teinture de rhubarbe; Sennert a traité « fort au long & très-élégamment de « cette maladie. « Quelques autres remedes.

ART. 48. Le Teneſme 'generalement parlant, eſt une envie aſſiduë de faire ſes déjections à l'occaſion dequoi on rend quelques muco- Le Teneſme.

ſitez, quelque choſe de viſqueux, ou de ſanglant, ou de purulent, où l'on ne rend même quelquefois quoi que ce ſoit. La partie malade eſt l'inteſtin droit ou ſon ſphincter. Le teneſme eſt produit par la diſſenterie, par les hémorroïdes; ou par les vers aſcarides, ou par une pierre en la veſſie. La fomentation de lait dans lequel auront boüillies les fleurs de ſureau adoucit le teneſme, un lavement émollient avec les vers de terre, eſt un excellent remede, auſſi-bien que le lavement du boüillon de mouton.

Le flux hépatique.

ART. 49. Le Flux hépatique des Anciens, eſt un pur être de raiſon; car c'eſt un flux d'hémorroïdes, comme on l'a déja fait obſerver dans l'article de la Diſſenterie.

Remedes differens.

ART. 50. Les remedes propres à ſupprimer l'hémorragie conviennent en cette occaſion, & principalement les martiaux, la décoction des bois dans l'eau de chaux; la gellée de corne de cerf. & les grands raiſins ſecs,

De la Colique Bilieuſe.

Le ſentiment de Sydenham.

ART. 51. La Colique Bilieuſe eſt une douleur des inteſtins très-violente, qui ſerre quelquefois les inteſtins comme ſi on les avoit entourez d'une bande, & quelquefois auſſi cette douleur ſe fixant dans un point, elle ſemble les percer avec un tariere : cette douleur ſe paſſe pour un peu de tems, après quoi elle revient de plus belle. L'accès de cette douleur que le malade prévoit, fait connoître par ſes cris qu'il la regarde comme preſente, & ſon viſage effaré fait voir l'horreur qu'il en a. La Colique Bilieuſe.

Au commencement de la maladie la douleur ne ſe termine pas ſi certainement vers un point ; & dans ſon progrès, le vomiſſement n'eſt pas ſi fréquent, & le ventre cede plus aiſément à l'action des purgatifs ; mais plus la douleur augmente, & plus elle ſe fixe dans un point, le vomiſſement devient plus fréquent, & la conſtriction du ventre augmente à proportion, juſqu'à ce que la violen-

ce insuportable des accidens pervertisse tellement le mouvement péristaltique des intestins que son entiere perversion donne lieu à la passion iliaque, à moins que l'on ne mette tout en œuvre pour calmer de bonne heure la fougue de ces accidens. La matiere des déjections dans cette maladie, soit qu'elle soit sincere ou mixte, est tantôt verte, tantôt jaune, & tantôt de quelqu'autre couleur peu naturelle.

Comment on la distingue de la Néphrétique.

ART. 52. C'est ainsi que l'on distingue la colique bilieuse de la néphrétique. 1°. La douleur néphrétique est fixée au rein, & s'étend depuis le rein jusqu'au testicule le long de l'uretere; & la douleur de colique est vague, & s'étend comme une bande au travers du ventre. 2°. La douleur de colique augmente après le repas, & la douleur néphrétique est plûtôt diminuée qu'augmentée. 3°. Le malade dans la douleur de colique est plûtôt soulagé par les déjections abondantes, soit des selles ou du vomissement, que la néphrétique. 4°. Dans la douleur néphrétique l'urine est d'abord claire & subtile, & on y remarque ensuite quelque sédi-

ment ; & enfin le ſable & les petites pierres s'echapent, & dans la douleur de colique les urines ſont groſſieres dès le commencement.

ART. 53. Pour ſe bien conduire dans le traitement de la colique, il faut d'abord ſaigner du bras copieuſement, & donner trois ou quatre heures après une potion anodine, le lendemain une purgation douce qui ſera réïterée après un jour d'intervale, l'eau épidemique admirable, ou quelqu'autre eau cordiale, quand après la durée de la maladie les forces ſe trouvent épuiſées, font quelquefois un grand bien. La méthode de guérir.

Le ſentiment de Purcell.

ART. 54. La colique eſt une très-violente douleur de ventre qui l'occupe quelquefois tout entier, & qui dans un autre tems ſe termine dans un ſeul point avec une douleur preſque rénitente, qui paſſe auſſi tantôt d'un lieu à un autre ; & tantôt auſſi les malades ont un ſentiment qui leur fait croire que toutes leurs entrailles ſont comme ſerrées enſemble par des cordes : Quelquefois auſſi le La deſcription de la maladie.

ventre ſe tumefie juſqu'au point de s'imaginer qu'il eſt prêt à ſe rompre. Le malade eſt conſtipé, il rend peu d'urine; & ce ſont-là les ſymptomes les plus ordinaires de la colique.

Il en arrive pourtant quelquefois de plus fâcheux, la fiévre s'allume, il vient à la bouche du malade un goût acide ou amer, les rots & le vomiſſement ſuccedent, l'ardeur ou la ſuppreſſion d'urine; on ſent dans tout le bas ventre une grande pulſation, & un ſentiment de froideur. L'ombilic ſe retire en dedans, ou ſe forjette en dehors. La matiere des déjections eſt verdâtre ſans que le malade en ſoit ſoulagé; les excremens legers & venteux reſſemblent aſſez à la fiente des bœufs qui nage ſur l'urine.

La colique dégenere ſouvent en paralyſie, épilepſie, goutte, hydropiſie, & rhumatiſme. Les douleurs de colique ſont quelquefois au péritoine, & elles deviennent mortelles, quelquefois au pancreas. Spigelius aſſure qu'il n'a jamais ouvert de cadavre de gens morts de colique, qu'il n'ait trouvé les inteſtins enflammez.

Les differentes cauſes.

ART. 55. Les cauſes des coliques les plus ordinaires, ſont les cruditez,

les vents, la conſtipation, les humeurs acides abondantes dans la maſſe du ſang, l'acrimonie de la bile, les hernies, les abcès intérieurs & cachez, les cancers, les concretions pierreuſes, dans le pancreas, dans le foye, dans la ratte, les inteſtins, l'eſtomac, l'inſertion du conduit cholidoque dans le ventricule, ou dans le pylore; la luxation du cartilage xiphoide; la mauvaiſe conſtitution de l'air qui peut cauſer une colique épidemique, les affections néphrétiques; les tumeurs ſcrophuleuſes aux glandes des inteſtins & du meſentere, cauſent auſſi des coliques; mais ces douleurs ſont plus fixés, durent plus long-tems & ſont moins aiguës, & les lavemens & les purgatifs y ſont aſſez inutiles. Il faut voir le ſujet pour bien connoître la ſtructure & la ſituation du boyau colon.

ART. 56. Il faut commencer la cure de la maladie par la ſaignée ſi elle eſt accompagnée d'une grande chaleur & inflammation, & de la fiévre avec une grande fluxion d'humeurs. *Prenez une décoction de tête de mouton, de pieds de veau, ou d'inteſtins de brebis, une chopine de l'huile d'olives, trois* la cure.

onces, pour une un lavement. Dans les coliques froides, on ſe ſert d'un lavement fait avec les huiles d'olives, de lin & du vin de Canarie, ou avec les huiles de rhuë, de camomille, & de geniévre.

Remarque. Si ces lavemens ne lâchent pas le ventre, il en faut venir à de plus forts; mais il eſt bon d'obſerver, ſelon que l'experience nous l'apprend ſuffiſamment, qu'après la ſaignée les lavemens les plus doux ſont ceux qui operent le mieux. Dans les plus violentes tranchées accompagnées de vomiſſement, quatre ou cinq grains de laudanum diſſous dans un lavement, appaiſent les douleurs dans l'inſtant, pendant que le même remede pris par la bouche ne produiroit aucun effet.

La Colique habituelle. Dans la colique habituelle une étoffe de laine molle & déliée, appliquée immédiatement ſur le ventre, pour l'y laiſſer continuellement, eſt fort préconiſée par Galien & par d'autres Medecins celebres, qui en parlent comme d'une fomentation perpetuelle. Les vertus des bains de Baths hors de l'accès, & les courſes de cheval ſont des remedes aſſez connus. On

recommande encore les boüillons d'écreviſſes de riviere, & la racine d'ail pour les pauvres.

Le ſentiment de Baglivi.

ART. 57. L'aphonie ou la voix rauque ſuccede aſſez ſouvent à la cólique bilieuſe, & continuë pendant tout le cours de la maladie. Dans une colique opiniâtre, s'il arrive une ſueur abondante & univerſelle après un grand abattement des forces, le malade tombera bien-tôt en paralyſie; prenez garde en ce cas-là de ne lui pas donner une trop grande quantité d'opiates. De l'aphonie & paralyſie produites par colique.

ART. 58. L'antidote de la colique par excellence eſt la camomille, de quelque cauſe qu'elle arrive. Quand on uſe dans cette cure des opiates, il faut toûjours y joindre le caſtoreum, car il corrige la qualité narcotique de l'Opium & appaiſe les douleurs. Quand le mal ſe rend rebelle, un peu d'exercice eſt très-convenable, afin que le corps ſoit excité par pluſieurs courſes à cheval, & que les fibres du meſentere qui ont été relâchées par de longues douleurs, reprennent leurs Quelques remedes.

premieres oſcillations pour être en état d'expulſer entierement du meſentere toutes ſes impuretez maladives. Dans la violence du mal, le demi bain eſt un excellent remede.

Le ſentiment de Willis.

Le meſentere eſt le premier affecté dans la colique.

ART. 59. La partie qui paroît être la premiere affectée dans la colique, eſt le meſentere qui eſt extrêmement ſenſible & fort ſujet aux dépôts des mauvaiſes humeurs : c'eſt d'où procedent les exceſſives douleurs aux régions des lombes, en ce que des nerfs conſidérables des lombes s'inſinuent dans le plus grand plexus des nerfs du meſentere. Cela fait voir que dans ce paſſage de la Colique à la Paralyſie, la matiere morbifique n'eſt pas fournie par les arteres, mais par les nerfs, & que ſon ſiege n'eſt pas aux tuniques des inteſtins, mais aux plexus nerveux du meſentere.

La cure.

ART. 60. *Prenez des feüilles de mauve & guimauve, de la mercuriale, & de la pariétaire, de chacunes quatre poignées ; des fleurs de ſureau, de camomille, de melilot, de chacunes deux poignées ; une tête de mouton écorchée : boüillir le*

tout dans une ſuffiſante quantité d'eau commune, & après avoir paſſé la décoction ſervez-vous-en en maniere de fomentation avec des étoffes de laine qui y ſeront chaudement trempées & exprimées, & qui ſeront appliquées tour à tour ſur le ventre du malade, à meſure que les douleurs ſeront plus preſſantes.

L'épiploon d'un agneau, & les entrailles chaudes & des autres animaux appliquées ſur le ventre, & changées de tems en tems, appaiſent merveilleuſement les douleurs; & par-deſſus tous les autres remedes les eaux minerales ferugineuſes buës dans l'Eté pendant un mois, ont coutume de produire de trés-bons effets, & ſont beaucoup plus efficaces que tous les autres alterans. Les teintures d'antimoine & de ſuccin ſont auſſi de trés-bons remedes.

la colique hiſterique.

ART. 61. » Nous n'avons jamais lû » ni entendu ailleurs rien de meilleur » ſur la Colique Hiſterique que dans » les Ecrits du trés exact Sydenham. »

Le ſentiment de Sydenham.

la deſcription de la maladie.

ART. 62. Il faut ſur tout bien prendre garde que les ſymptomes qui ar-

rivent d'ordinaires aux femmes hiſteriques, par un jugement erroné, ne ſoient attribuez à d'autres maladies qui lui ſont en quelque façon ſemblables.

La Colique hiſterique eſt une douleur qui ſe fait ſentir aux environs de la foſſette du cœur, à la région de l'eſtomac, & un peu plus bas, les malades rendent enſuite par le vomiſſement des déjections d'humeurs verdâtres, & ont de grands abattemens d'eſprit ; aprés un jour ou deux la douleur ſe calme, & revient à la moindre idée dont l'eſprit eſt frappé.

La cure eſt differente de celle de la colique bilieuſe.

ART. 63. La cure radicale de cette eſpece de colique, doit ſe tirer du Chapitre de la Paſſion Hiſterique. La ſaignée ni la purgation ne conviennent pas dans le traitement de ce mal, parce qu'elles l'augmentent, & que les lavemens même les plus doux luy ſont nuiſibles, parce que cette maladie paroît plutôt être cauſée par le déreglement des eſprits, que par le vice des humeurs. C'eſt pourquoy après avoir bû deux ou trois coups de petite bierre laiteuſe, qui ſont auſſi-tôt rejettez par le vomiſſement, il faut d'abord avoir recours au lau-

danum, & en continuer l'uſage.

Il eſt pourtant quelquefois à propos dans les femmes extrêmément ſanguines & comme oprimées par la plénitude des humeurs, d'ouvrir les voyes par la ſaignée, par la purgation, ou par l'une & l'autre en même tems. La colique hiſterique ſe change quelquefois en icterie, qui le plus ſouvent ſe diſſipe inſenſiblement d'elle-même; & ſi elle dure, il faut employer pour la guérir les remedes icteriques, en obſervant ſeulement de ne ſe point ſervir d'autres purgatifs que de la rhûbarbe.

ART. 64. La colique de Poitou, eſt une eſpece qui degenere le plus ſouvent en paralyſie, & jette les malades dans une privation abſoluë du mouvement de leurs mains & de leurs pieds. Riviere luy donne ce nom dans le Chapitre où il traite de la colique, & elle eſt bien connuë dans les Iſles Caraibes, où elle eſt ſouvent épidemique, & fait mourir bien du monde. La colique de Poitou.

Les exceſſives douleurs qu'elle cauſe ſont calmées par de fréquentes & amples doſes de baume du Perou, données juſqu'à vingt, trente & quarante goutes, empâtées avec le ſucre blanc Le baume du Perou.

pulverisé, & cela deux & trois fois par jour; mais la paralysie ne cede pas à ce remede. La galbanete de Sennert est un excellent topique.

Le Sentiment d'Etmuller.

La colique bilieuse.

ART. 65. Dans la colique bilieuse, une douleur poignante, perçante, & très cruelle, se fait sentir dans l'hypochondre droit, & quelquefois, mais rarement dans le gauche. L'intestin colon fait un angle des deux côtez assez aigu dans sa courbure. La contraction spasmodique des intestins cause une douleur de contorsion, de déchirement, & d'élancement vague, & le plus souvent dans la nephretique une douleur rongeante & irritante marque des vers, & la douleur pulsative marque l'inflammation des intestins.

Quelquefois les femmes vers le tems de leurs menstruës qui ne trouvent pas une issuë facile, souffrent de grandes douleurs dans le bas ventre; quelques-unes souffrent aussi des douleurs de colique avant l'accouchement, & d'autres de violentes tranchées après l'accouchement. Ces sortes de dou-

leurs ſont le plus ſouvent cauſées par la convulſion des inteſtins.

Il faut avoir égard à la cauſe antecedante.

ART. 66. Toutes les tranchées des inteſtins tant humorales que convulſives habituelles, ont pour cauſes antecedantes l'humeur âcre acide, plus ou moins auſtere, & plus ou moins viſqueuſe, qui eſt apportée de l'eſtomac aux inteſtins, humeur produite des alimens viciez ou mal digerez, ou qui eſt fortement adherente aux plexus nerveux du meſentere, ou aux parties membraneuſes du voiſinage, ou qui eſt excitée par quelque cauſe exterieure que ce ſoit.

Il faut faire attention à l'eſpece de colique.

ART. 67. Dans la colique hyſterique les malades ont le ſentiment d'une boule qui ſe meut dans le bas ventre, que les femmes & les Medecins ignorans prennent pour le mouvement de la matrice, au lieu que ce ſentiment eſt cauſé par une grande convulſion du plexus central du meſentere, & ce ſymptome ne laiſſe pas d'arriver quelquefois aux hommes.

Il faut ſur tout bien obſerver ſi cette colique eſt humorale ou convulſive, accidentelle ou habituelle; ſi elle eſt ſcorbutique ou hiſterique, ou d'une autre eſpece. Les clyſteres

terebentinez dans la colique hyſterique, ſont d'un grand ſecours.

La cure. ART. 68. Dans la colique humorale où le ventre eſt fort conſtipé, un lavement d'huile de lin & de raifort avec deux drachmes de ſel-gemme; ou bien cet autre fait avec l'urine d'un enfant, y ajoûtant quelquefois la terebentine, ſont fort convenables dans les affections venteuſes des inteſtins.

Lors que la douleur de colique eſt très violente, il faut tâcher de l'adoucir avant de s'expoſer à irriter les parties du bas ventre par aucun purgatif. L'huile d'amandes douces avec le blanc de baleine, eſt un excellent remede dans la colique convulſive, la gomme ammoniac en eſt un très bon dans l'humorale. Le ſuc exprimé de la fiente de cheval, eſt un remede preſent contre la colique, & ſur-tout contre la convulſive.

La décoction de fleurs de camomille eſt fort vantée contre toute ſorte de coliques, & bien des gens la regardent comme un remede infaillible; le ſucre de Saturne eſt encore un remede ſingulier. Pour topiques l'huile de camomile, de ſuccin, de

geniévre, l'huile de Petrole, le galbanum, les emplâtres, les fomentations, & beaucoup d'autres remedes indiquez par l'Auteur.

ART. 69. Lors que les malades attaquez de colique rendent des urines aqueuſes & ſubtiles, on a lieu de ſoupçonner la néphretique, & quelquefois l'hyſterique, & quand elle eſt fort colorée, ce peut bien eſtre la ſcorbutique ; ſi la reſpiration eſt difficile, & que les parties précordiales ſoient troublées, c'eſt la colique hyſterique. Dans un cas dangereux un lavement de tabac apaiſe la douleur & lâche le ventre. Les ſignes tirez de l'urine.

Le ſentiment de Foreſtus.

ART. 70. Dans une colique cauſée par des matieres groſſieres retenuës, ou par une pituite viſqueuſe, le Medecin ne doit jamais oublier le ſel gemme, très éprouvé pour diſſoudre les matieres ſtercorales & les humeurs viſqueuſes & groſſieres. *Foreſtus en ſon Livre vingt-uniéme.* Les vertus du ſel-gemme.

ART. 71. Il faut pour ces ſortes de maladies, comme pour toutes les autres, conſulter Boerhaave comme Differens remedes.

l'oracle. *Prenez une poignée & demie de fleurs de camomille, faites-les un peu boüillir dans quatre onces d'eau de brione compoſée; diſſolvez dans la coulure une demie drachme d'huile de macis, & une demie once de ſyrop de têtes de pavot; pour une potion dont nous nous ſervons très ſouvent avec ſuccès dans notre pratique pour apaiſer les douleurs, & qu'il faut prendre chaude.*

La décoction de feüilles de mauves ſoulage beaucoup les pauvres dans la néphretique. Walſchmidius prétend pour avoir éprouvé, que l'avoine chaude enfermée dans un ſachet, & appliquée ſur le ventre, eſt fort diſſolvante & fort diſcuſſive. L'ail confit, le gingembre confit, dans les coliques froides l'emplâtre de bayes de laurier & de cumin; le lavement pour la colique décrit dans la Pharmácie de Londres, le lavement de terebentine, la fomentation pour la colique, la fomentation ſpiritueuſe, la mixtion hiſterique ſpiritueuſe, ſont des remedes dont l'experience juſtifie l'efficace.

De la paſſion Iliaque.

Le ſentiment d'Etmuller.

ART. 72. L'Ileus ou la paſſion Iliaque eſt une perverſion du mouvement periſtaltique des inteſtins, accompagnée d'une douleur très violente autour de l'ombilic. Cette perverſion fait faire aux excremens un mouvement rétrograde, enſorte qu'ils reviennent par la bouche au lieu de s'échaper par le ſiege, à cauſe de l'obſtruction qui ſe rencontre dans le conduit inteſtinal. Cette maladie s'appelle volvulus. La paſſion iliaque.

Toutes les fois que la paſſion Iliaque arrive aux femmes, on eſt preſque ſûr qu'il y a une hernie, quóy que ſa petiteſſe empêche les malades même de l'apercevoir. L'opinion de de la noüeúre des inteſtins eſt fauſſe, mais l'entrée de la portion ſuperieure de l'inteſtin dans l'inferieure, & la rétrogradation de l'inferieure dans la ſuperieure ſe font aſſez ſouvent.

La maladie s'augmente par degrez, rien ne paſſe vers les parties inferieures, le ventre ſe tumefie & s'endurcit.

Les malades ont d'abord des ſoulevemens d'eſtomac ; ils vomiſſent enſuite premierement les alimens qu'ils ont pris, ils rejettent après cela des récremens jaunâtres & pituiteux ; & enfin les matieres ſtercorales. Il ſurvient bien-tôt après des défaillances & des inquiétudes inexpliquables, froideur aux extremitez, des ſueurs froides ; les forces s'épuiſent, le hocquet ſuccede, qui eſt l'avant-coureur des convulſions, de l'épilepſie, & de la mort. Il en meurt plus qu'il n'en guérit de cette maladie ; & lors qu'une douleur très aiguë ſe diſſipe tout d'un coup ſans cauſe manifeſte, c'eſt un ſigne de gangrene.

La cure. ART. 73. Il faut faire la ſaignée dans le commencement, lors qu'il y a de la fiévre ou une grande chaleur. Il ne faut point de purgatifs, parce qu'ils deviennent vomitifs ; & il ne faut pas auſſi compter ſur la guériſon juſqu'à ce qu'il ſe faſſe un écoulement par les ſelles, ſoit qu'il arrive naturellement, ou qu'il ait été provoqué par le moyen des remedes. Les reſtaurans & les cordiaux ſont les remedes qu'il faut employer pour ſoutenir les malades. L'huile

d'amandes douces dans un boüillon gras, le blanc de baleine dans la décoction de raves.

L'on fait avaler au malade des doſes d'argent vif, mais ce remede empire le mal quand il y a de l'inflammation à l'inteſtin, gangrene, ou hernie, ou quand la partie ſuperieure de l'inteſtin entre dans l'inferieure. La doſe de l'argent vif eſt de trois à quatre onces, & même juſqu'à une demie livre, & quelquefois davantage, & il faut faire tout ſon poſſible pour procurer la ſortie de ce métal avallé par de forts lavemens. Il eſt ſouvent pluſieurs jours ſans ſortir, & pour lors il procure la ſalivation.

L'Auteur rapporte l'exemple d'un particulier, lequel après avoir avalé juſqu'à deux livres de mercure, le garda pendant huit jours ſe portant bien; mais il en eut une ample ſalivation. On eſtime auſſi comme un très bon remede d'appliquer ſur le ventre du malade l'épiploon d'un mouton nouvellement tué, auſſi bien qu'un cataplaſme fait avec les pommes pouries & un peu de ſafran, ou celuy de fiente de brebis avec du lait.

Le ſentiment de Sennert.

Miſerere mei. ART. 74. Les gens groſſiers des ſiecles précedens, appelloient la paſſion Iliaque *Miſerere mei*, parce que ce mal eſt effectivement digne de compaſſion. Dans cette maladie non ſeulement les clyſteres, mais auſſi les balles de plomb ſont rejettées par le vomiſſement, à cauſe de la perverſion du mouvement des inteſtins; c'eſt pourquoy il arrive auſſi quelquefois que les voyes des inteſtins ne ſont pas entierement fermées.

Le propre ſigne de ce mal, c'eſt qu'il ne deſcend rien par les parties inferieures, & il eſt arrivé le plus ſouvent que le malade vomit de la bile & de la pituite, froideur de tout le corps; il reſſent de grandes douleurs, il reſpire avec peine, & quand il eſt à l'extremité il luy vient une ſueur froide. La paſſion Iliaque eſt un mal fort dangereux, & peu en échapent lors qu'ils rendent leurs excremens par la bouche.

La cure. ART. 75. Le ventre du malade doit eſtre fomenté avec une décoction émolliente & enduit de linimens. Il

faut luy faire prendre par la bouche l'huile d'amandes douces avec le boüillon gras, & quoy que le malade rejette pluſieurs de ces priſes, il faut les continuer, afin de relâcher les fibres des inteſtins; leur conſtriction peut avoir trois cauſes differentes, qui ſont l'inflammation, l'ulceration & l'endurciſſement des excrémens. Sur chacune de ces trois cauſes en particulier, il faut conſulter l'Auteur.

Le ſentiment de Barbette.

ART. 76. Fabrice Hilden a obſervé que l'origine de la paſſion Iliaque étoit à l'inteſtin cæcum : Pour moy j'eſtime que la valvule qui eſt au commencement du colon, eſt tellement ſerrée par l'inflammation de l'inteſtin cæcum, qu'elle ne peut rien laiſſer paſſer. Dans l'ouverture des cadavres de tous ceux qui ſont morts de cette maladie, les Anatomiſtes les plus exacts ont trouvé ou la gangrene à l'inteſtin, ou bien qu'une portion des menus inteſtins extrêmement ſerrée s'étoit inſinuée dans la partie voiſine qui avoit été gonflée par des vents. La cauſe prochaine.

On connoît qu'il y a gangrene quand la grande douleur ceſſe tout d'un coup. L'application chaude ſur le ventre de l'épiploon tiré d'un animal vivant, & même de toutes ſes entrailles, fait un très bon effet. La ſaignée convient auſſi dans le commencement, lors que le mal vient d'inflammation, & l'on ne doit même jamais l'épargner aux corps robuſtes.

La gangrene cauſe de la mort.

ART. 77. » J'ay ouvert, dit Willis, » pluſieurs cadavres de perſonnes mor- » tes de la paſſion Iliaque, & j'ay » toûjours trouvé que l'inflammation » & la gangrene de quelque portion » de l'inteſtin avoient été la cauſe de » la maladie & de la mort des ma- » lades. J'ay ſouvent trouvé, dit Do- » lée, dans les cadavres de ceux qui » étoient morts de la paſſion Ilia- » que, les inteſtins entierement vui- » des; ce qui fait voir que les eſprits » animaux ſe trouvent intereſſez dans » cette maladie.

Le ſentiment de Sydenham.

La methode de gucrir.

ART. 78. Il faut avant toutes choſes fortifier l'eſtomac, & arrêter le vomiſſement,

vomiſſement, s'il eſt poſſible, & pour cela je donne ordinairement le ſel d'abſinthe avec le ſuc de limons, & je fais prendre dans les intervales quelques cueillerées d'eau de menthe diſtilée ſans autre addition.

Pendant ce tems-là je fais inceſſamment appliquer à nud ſur le ventre du malade un petit chat vivant, & la douleur ſe trouvant appaiſée par ces remedes, je luy fais prendre une drachme de philonium diſſoute dans l'eau de menthe, & pour prévenir le retour du vomiſſement j'ordonne au malade de prendre de la même eau pendant tout le tems de la purgation. Le régime doit être très rigoureux pendant tout le cours de la maladie, & le malade doit garder le lit juſqu'à ſa convaleſcence. L'uſage du mercure & des balles de plomb n'eſt pas approuvé par l'Auteur.

ART. 79. Tous les purgatifs que l'on prend dans cette maladie deviennent emetiques, c'eſt pourquoy il faut ſaigner le malade au bras, & qu'il reçoive la fumée de nicotiane de Fuller, luy faire prendre le lavement huileux amer du même Auteur, qui de tous les lavemens qui me ſont

la cure.

connus, eſt celuy que j'eſtime le plus efficace, & il faut le réïterer après quelques heures.

Quand ces remedes n'ont pas de ſuccès, il faut donner au malade un fort purgatif, mais il eſt à propos une heure ou deux auparavant de luy donner une potion anodine, afin que ſous la garde du laudanum le purgatif puiſſe reſter dans l'eſtomac, & produire ſon effet. La fomentation pour la colique, la fomentation ſpiritueuſe, la mixtion des coraux, ſont tous remedes qui donnez en tems & lieu, peuvent contribuer à la guériſon de la maladie.

Des vers qui s'engendrent dans le corps.

Le ſentiment de Sennert.

Differentes ſortes de vers.

ART. 80. Les trois eſpeces de vers les plus fréquentes, ſont. 1°. Ceux qui ſont longs & ronds. 2°. Les vers larges. 3°. Les aſcarides, qui ſont engendrez des œufs des inſectes. Quelquefois mais plus rarement les malades rendent des vers extraordinaires qui ont des cornes, ou du poil, qui

ſont ou quadrupedes, ou qui ont deux ou pluſieurs pieds, qui ont deux ou trois têtes, ou une double queuë, ou qui ſont autrement figurez.

ART. 81. Les vers engendrez dans les inteſtins ou ailleurs, cauſent le vomiſſement, la cardialgie, la ſyncope, le hoquet, l'extinction de voix, des tranchées inteſtinales, des douleurs de tête, des aſſoupiſſemens, des délires, le chagrin, la triſteſſe, des fiévres, l'eſquinancie, la pleureſie, & d'autres fâcheux ſymptomes. Les ſymptomes produits par les vers.

ART. 82. Ceux qui ont des vers larges ont un appetit exceſſif, & à moins qu'ils ne prennent ſouvent des alimens, ils ont dans le bas ventre des ſentimens de morſure & d'irritation très douloureux. Le ver large.

Le ſigne le plus certain de ces ſortes de vers, c'eſt d'apercevoir dans les déjections des corpuſcules ſemblables aux ſemences de courge : Il eſt difficile de ſe défaire de ces derniers ; l'on recommande contre ces inſectes la poudre de racine de fougere, priſe à deux drachmes pour chaque doſe, & la décoction d'écorce de racine de meurier.

ART. 83. Outre les vers des in- Les vers s'en-

gendrent en plusieurs parties du corps.

testins, il s'en engendre de particuliers presque dans toutes les parties du corps, comme sont les vers des dents, des gencives, des reins, du poumon, du cœur, du sang, des urines, de la peau, de l'ombilic, les elcophages, ou les vers rongeans des ulceres, les vers du foye, du cerveau & d'autres qui attaquent diverses parties. Mais toutes ces especes de vers ne se trouvent que dans un état maladif.

Le sentiment de Baglivi.

Les vers causent des symptomes extraordinaires.

ART. 84. Quand il arrive souvent à des personnes de tomber dans un danger soudain de perdre la vie d'une maniere imprévûë, sans aucune cause manifeste, & sans aucuns signes précedens d'une autre maladie; ensorte qu'on les croiroit attaquez d'une soudaine apoplexie, ayant les extremitez froides, le pouls très petit, qui est presque toûjours un signe de vers cachez dans le corps, aussi bien que le hoquet, l'aphonie, & quelquefois une manie imprévûë, on peut soupçonner alors que les vers en sont la cause. En ce cas là le plus

puiſſant remede qu'on puiſſe employer eſt de donner auſſi-tôt au malade douze grains de mercure doux dans un boüillon, & cinq grains de ſcamonée préparée avec le ſoufre aux adultes, diminuant la doſe aux enfans; ou plûtôt de donner la groſſeur d'un pois de mercure crud avec le boüillon, qui produira un effet merveilleux.

ART. 85. Le ver large eſt ſemblable à une bande de deux ou trois aulnes, & quelquefois davantage, diſtingué par des eſpeces de nœuds dans toute ſa longueur. Monſieur Nic. Andry, Medecin de Paris, aſſure qu'il eſt ſeul dans le corps, à raiſon dequoy il eſt nommé ſolitaire. La deſcription du ver large.

Le ſentiment d'Etmuller.

ART. 86. Ceux qui ſont attaquez d'un ver long, outre les ſymptomes ordinaires, ont cela de particulier, que l'on remarque dans leurs excrémens des corpuſcules ſemblables à la graine de courge. Il faut attaquer les vers au declin de la Lune, & pour cela meſler le fiel de bœuf avec la poudre de coloquinte, y joignant Du ver large & de la maniere de le tuer.

quelques goutes d'huile d'abſinthe ; ce remede appliqué ſur le nombril tuë les vers. Pour détruire les aſcarides, le lavement de coloquinte, avec la décoction de Mercure crud, eſt un remede très efficace.

Les remedes contre le ver long.

ART. 87. » Pour procurer l'iſſuë » des vers larges, il faut donner » un vomitif huileux, & le lende- » main donner un lavement où l'on » aura diſſout le nitre & le ſel, par- » ties égales. Il faut auſſi donner pour » boiſſon l'eau ſalée, ou la décoction » de racine de régliſſe, ou les décoc- » tions où entre la régliſſe, ſelon » Cœlius Aurelianus.

Les aſcarides.

ART. 88. Le ſigne le plus certain des aſcarides, eſt une demangeaiſon inſupportable à l'anus, & les malades tombent quelquefois en ſyncope, & ont un teneſme preſque continuel. Le remede propoſé par Ætius, eſt experimenté contre les aſcarides ; c'eſt un ſuppoſitoire formé avec la vieille chair bien ſalée, dont on a ôté toute la graiſſe.

Remede ſingulier.

Le ſentiment de Fuller.

La cure des aſcarides.

ART. 89. Les aſcarides ſont de très

petits vers, mais très difficiles à détruire, parce que bien que l'on puiſſe exterminer par un ſeul lavement tous ceux qui ſont autour de l'anus, il en renaît incontinent un bon nombre de petits œufs qui ſont dans l'inteſtin droit. C'eſt pourquoy il ne ſuffit pas d'avoir détruit une premiere famille de ces inſectes, ſi l'on n'en éteint en même tems toute la race, ſans en laiſſer la moindre ſemence.

On réuſſira dans l'extinction parfaite de ces vers, ſi lors que les aſcarides ont diſparu on ne ceſſe pas pour cela de continuer les remedes, mais que l'on continuë de trois en trois, ou de quatre en quatre jours, y revenant à pluſieurs fois, & enfin une fois chaque ſemaine; on ne ceſſe pas de continuer les lavemens propres à détruire radicalement cette vermine.

Ce qu'aucun Auteur n'a juſqu'à preſent recommandé, ne doit pas empêcher de concevoir qu'un lavement amer pris à chaque nouvelle Lune, & reïteré pendant pluſieurs mois, ne ſoit un moyen ſûr pour exterminer & détruire radicalement & de fond en comble toute l'engeance des aſcarides.

De lavement amer.

ART. 96. En general preſque tous les amers ſont vermifuges, & en particulier l'écorce d'orange, les remedes mercuriels, l'ætiops mineral, le mercure doux, le muſc, la cornaline, l'*ens veneris*, la ſemence contre les vers dans le vin clairet, eſt un excellent vermifuge, ſelon Floyer.

Differens vermifuges.

Il faut bien remarquer qu'il n'y a point de ſymptome ſi extraordinaire, & pour ainſi dire ſi naturel, que les vers ne puiſſent exciter. Il eſt vray que les vers en excitent quelquefois de ſi terribles, que l'on eſt alors diſpoſé à croire qu'il y a de l'enchantement. Les habiles Medecins renverſent aſſez ſouvent, au grand étonnement des aſſiſtans, tout l'édifice que l'on impute au Démon.

Fin du Tome premier.

APPROBATION.

J'Ay lû, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit qui a pour titre, *Abregé de toute la Medecine pratique, &c.* dans lequel je n'ay rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris, ce 24. Fevrier 1727. BURETTE.

PRIVILEGE GENERAL.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Nôtre bien amé GUILLAUME GAVELIER Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il luy auroit été mis en main un Manuſcrit qui a pour titre, *Abregé de toute la Medecine pratique*, par JEAN ALLEN, qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public, s'il Nous plaiſoit de luy accorder nos Lettres de Privilege ſur ce neceſſaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modele ſous le contreſcel des

Preſentes : A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Expoſant, Nous luy avons permis & permettons par ces Preſentes de faire imprimer ledit Livre cy-deſſus ſpecifié en un ou pluſieurs Volumes, conjointement ou ſeparément, & autant de fois que bon bon luy ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée pour modele ſous notredit contreſcel, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume pendant le temps de huit années conſecutives, à compter du jour de la datte deſdites Preſentes : Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de nôtre obéïſſance ; comme auſſi à tous Libraires-Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ny contrefaire ledit Livre en tout ny en partie, ny d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & intereſts ; à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de

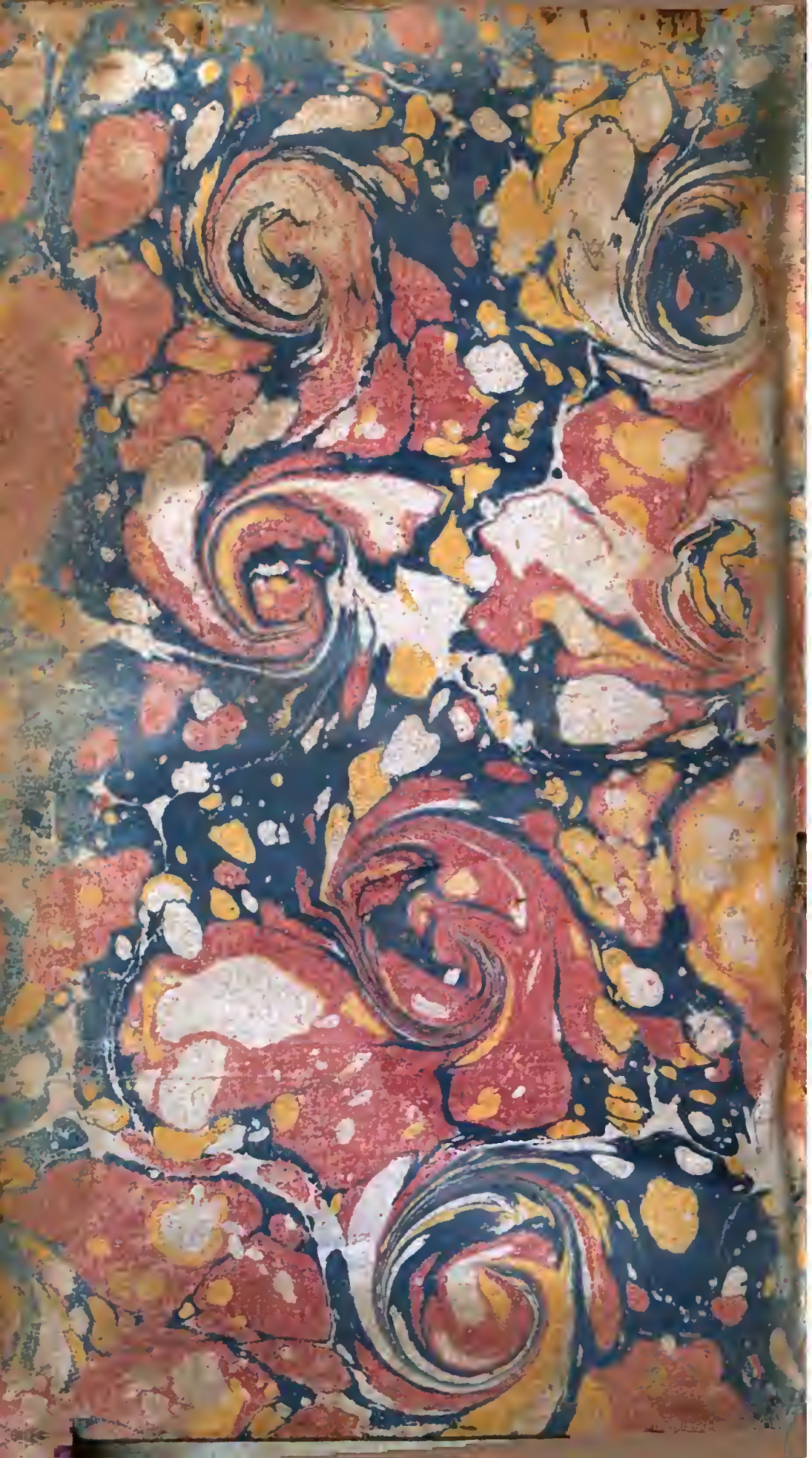
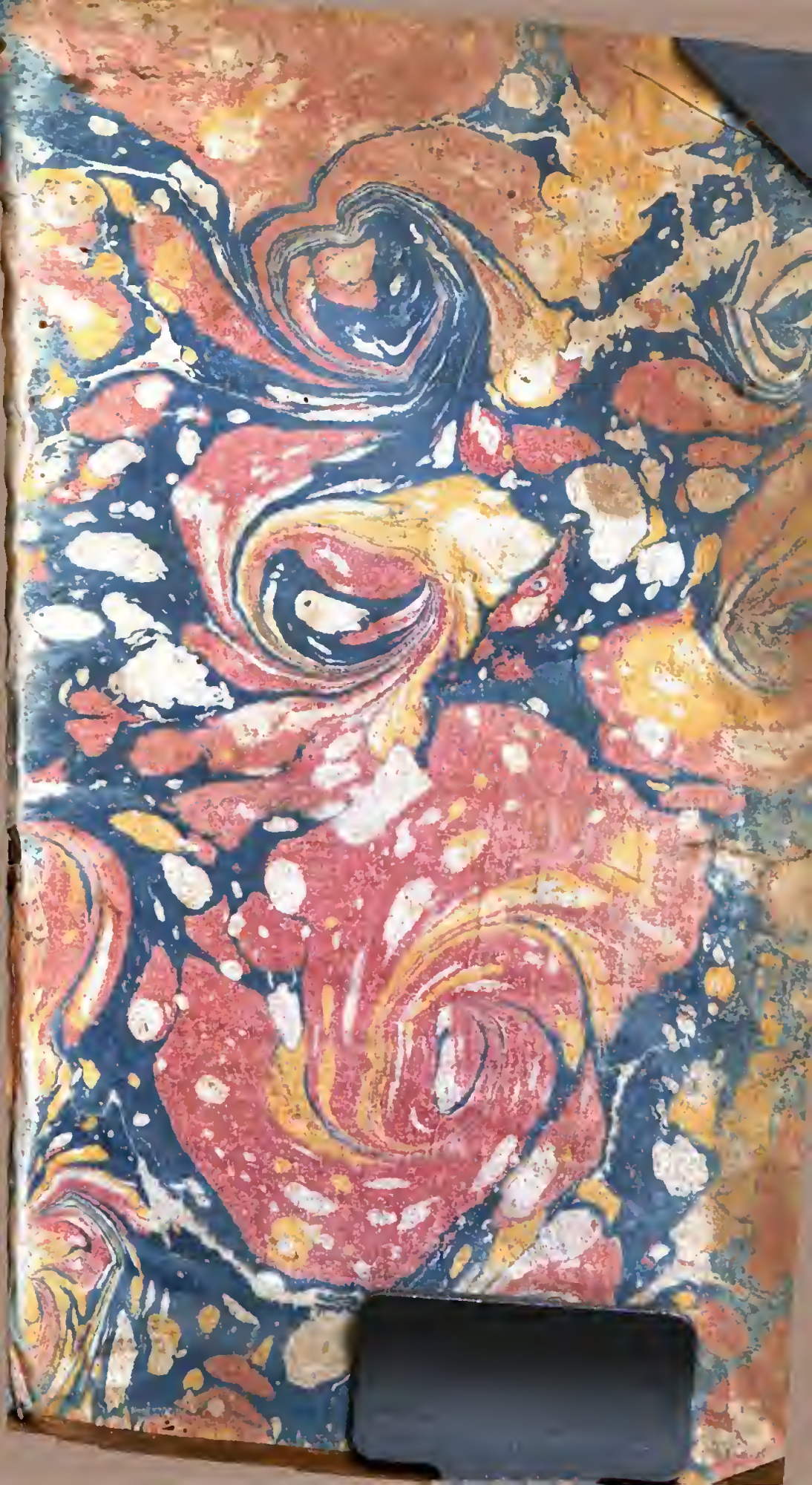
la datte d'icelles ; que l'impreſſion de ce Livre ſera faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs, & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celuy du dixiéme Avril 1725. & qu'avant que de l'expoſer en vente le Manuſcrit ou imprimé qui aura ſervy de de copie à l'impreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Preſentes : Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayans cauſes pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empéchement. Voulons qu'à la copie deſdites Preſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & amez & feaux Conſeillers [illegible] par l'un de nos ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier nôtre Huiſſier ou Ser[illegible] faire pour l'execution d'icelles tous autre perquis & neceſſaires, ſans demand[illegible] de Haro, miſſion, & nonobſtant clam[illegible] à ce contrai- Charte Normande & Le[illegible]

res : CAR tel eſt nôtre plaiſir. DONNÉ à Paris le dix-ſeptiéme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil ſept cent vingt-ſept, & de nôtre Regne le douziéme. Par le Roy en ſon Conſeil, CARPOT.

J'ay fait part à Monſieur HUART l'aîné du preſent Privilege, pour en joüir de moitié avec moy. Fait à Paris, ce dix-huitiéme Juillet 1727. G. CAVELIER.

Regiſtré enſemble la ceſſion ſur le Regiſtre VIe. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 671. *fol.* 542. *conformément aux anciens Reglemens, confirmez par celuy du* 28. *Fevrier* 1723. *A Paris le dix-huit Juillet mil ſept cent vingt-ſept.*

BRUNET, Syndic.

D.G.416

00566030